

COMTE DE GOBINEAU

LES RELIGIONS
ET
LES PHILOSOPHIES
DANS
L'ASIE CENTRALE

TOME SECOND



PARIS

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}

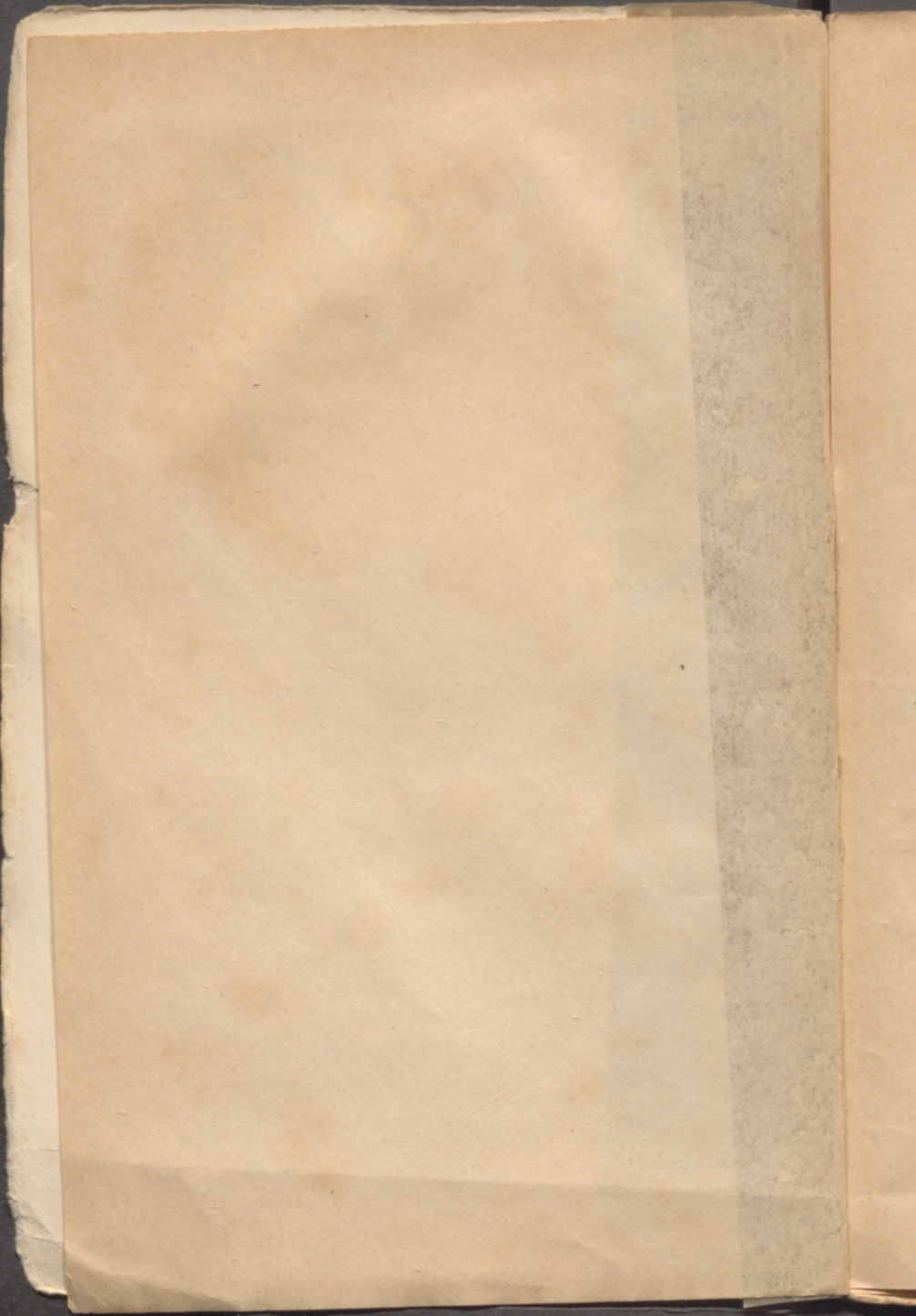
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

6^e édition



J3

LES RELIGIONS
ET
LES PHILOSOPHIES
DES
DIX-NEUF SIÈCLES



LES RELIGIONS
ET
LES PHILOSOPHIES
DANS
L'ASIE CENTRALE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

- Essai sur l'inégalité des races humaines (Firmin-Didot).
Trois Ans en Asie (B. Grasset).
Histoire des Perses (*épuisé*).
Traité des écritures cunéiformes (*épuisé*).
Deux études sur la Grèce moderne (Plon-Nourrit).
Histoire d'Ottar Jarl (*épuisé*) (Perrin).
La Troisième République française et ce qu'elle vaut, étude.
Voyage à Terre-Neuve (*épuisé*).
La Renaissance, *scènes historiques* (Plon-Nourrit).
La Fleur d'or, inédit (Bernard Grasset).
-

- Ternove, roman (nouvelle édition, Perrin).
Nouvelles asiatiques (nouvelle édition, Perrin; — édition de luxe, Crès).
Souvenirs de voyage, nouvelles (Bernard Grasset).
Les Pléiades, roman (édition de luxe au *Sans Pareil*; — édition ordinaire *en préparation*, Crès).
L'Abbaye de Typhaines, roman (Nouvelle Revue Française).
Mademoiselle Irnois, nouvelle (Nouvelle Revue Française).
Adélaïde, nouvelle (*épuisé*, Nouvelle Revue Française).
Le prisonnier chanceux ou les Aventures de Jean de la Tour-Miracle, roman (*en préparation*, Bernard Grasset).
Nicolas Belavoir, roman (*en préparation*, Bernard Grasset).
Scaramouche, nouvelle inédite (édition de luxe, Pichon; — édition ordinaire, *en préparation*, Crès).
-

- Amadis, poème (Plon-Nourrit).
L'Aphroessa, poèmes (*épuisé*).
Les Adieux de Don Juan, poème (*épuisé*).
Chronique rimée de Jean Chouan, poème, (*épuisé*).
Alexandre le Macédonien, tragédie (inédit en France).
-

- Correspondance Alexis de Tocqueville, Arthur de Gobineau (Plon-Nourrit).

COMTE DE GOBINEAU

LES RELIGIONS
ET
LES PHILOSOPHIES
DANS
L'ASIE CENTRALE

TOME SECOND



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C.
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

36?
de la...

219
D 7574

~~Bibl. Publ. n. st. W-wy
Wymiana~~



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT - CINQ EXEMPLAIRES SUR
VERGÉ PUR FIL LAFUMA (DONT CINQ
HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE
:: 1 A 20 ET DE 21 A 25 ::



1732

*Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.
Copyright by Les Editions G. Crès et Cie, 1923.*

TOME SECOND

JOHN SEYMOUR

LES RELIGIONS
ET
LES PHILOSOPHIES
DANS
L'ASIE CENTRALE

CHAPITRE XI

ATTENTAT CONTRE LE ROI

On le verra tout à l'heure, quand j'examinerai les dogmes religieux prêchés par le Bâb: la perpétuité de la secte ne tenait nullement à sa présence; tout pouvait marcher et se développer sans lui. Si le premier ministre avait eu connaissance de ce point fondamental de la religion ennemie, il est probable qu'il n'eût pas été aussi empressé à faire disparaître un homme dont l'existence, en définitive, ne lui eût pas dès lors importé plus que la mort.

Ce n'est pas tout: Cette mort eut un résultat bien inattendu. Le Bâb, au début de ses prédications, n'avait nullement songé à donner à sa

doctrine une portée politique. Il voulait opérer une réforme religieuse profonde; mais il ne désirait en aucune manière se placer sur le terrain des affaires d'Etat ni inquiéter la dynastie régnante. Quand les moullas avaient essayé de se servir du pouvoir des gouverneurs et même fait appel à la protection royale pour se garantir des coups théologiques qu'ils recevaient, les bâbys, acceptant sans difficulté la compétence de cette autorité, ne l'avaient discutée ni dans son origine ni dans ses droits. A ses premières rigueurs ils avaient répondu par la soumission. Il est bien probable que, de sa personne, le Bâb, toujours absorbé dans ses méditations purement doctrinales ou perdu dans des contemplations toutes mystiques, ne fut jamais porté à sortir de cette sorte de soumission indifférente pour les puissances du monde. Si, depuis le moment où Moulla Housseïn-Boushrewyèh s'insurgea dans le Khorasan et Moulla Mohammed-Aly Balfouroushy dans le Mazendérân, il s'associa, au moins par son consentement, à la conduite de ses apôtres, il est à croire qu'il subit leur influence plus qu'il ne leur imposa la sienne, et que, pour sa part, il se borna à ne pas se séparer d'eux. Pendant les deux ans qu'il passa enfermé dans le fort de Tjehrig, il fut tellement absorbé par ses travaux théologiques et la composition d'ouvrages aujourd'hui sacrés, qu'il serait extraordinaire qu'il eût pu donner une sympathie bien active aux événements extérieurs. Il se contenta de les approuver

en gros et de mourir pour eux. Il ne faut pas oublier non plus que, au moment de son martyre, il avait à peine atteint vingt-sept ans.

Mais ce que le Bâb lui-même ne faisait pas, ne pouvait et ne savait pas faire, les terribles partisans qui se donnèrent tout d'abord à lui se mirent en devoir de l'opérer. Lorsqu'ils furent bien convaincus que la dynastie Kadjare avait abandonné les idées philosophiques que le premier des Séféwys lui-même n'avait pas jugé prudent de mettre à exécution, qui avaient souri à Nadir-Shah et qui plaisaient et plaisent toujours tant à la masse de la population; quand, après s'être entretenus avec Mohammed-Shah et son ministre, ils comprirent que, loin de vouloir se jeter dans les aventures, le gouvernement prétendait rester relativement fidèle à l'orthodoxie shyyte, qui ne le gênait pas, ils inventèrent la politique du bâbysme, qui jusqu'alors n'avait pas existé. Ce fut Moulla Housseïn-Boushrewyèh qui eut la première idée de cette théorie. Le Bâb resta passif; mais la plupart des hommes considérables du parti l'acceptèrent avec dévouement.

C'est un point de doctrine politique incontesté en Perse que les Alydes seuls ont droit à porter légitimement la couronne, et cela en leur double qualité d'héritiers des Sassanides, par leur mère, Bibi-Sheherbanou, fille du dernier roi Yezdedjerd, et d'Imams, chefs de la religion vraie. Tous les princes non Alides sont des souverains de fait; aux yeux des gens sévères, ce sont même des ty-

rans; dans aucun cas, personne ne les considère comme détenteurs de l'empire à titre régulier. Je ne m'étendrai pas ici sur cette opinion absolue, tranchante, qui n'a jamais admis la prescription; j'en ai assez longuement parlé dans un autre ouvrage. Ce fut sur cette base que les politiques bâbys élevèrent tout leur édifice.

Ils firent remarquer que le Bâb étant Seyd, héritait de tous les droits de la race d'Aly, au point de vue persan, parce qu'il avait du sang de Yezdedjerd dans les veines, et au point de vue musulman, parce qu'il était un reflet de l'Imamat. On pouvait objecter que si réellement le Bâb avait le droit de prétendre à des prérogatives si précieuses, il rencontrait beaucoup de concurrents tout aussi autorisés que lui, car les Seyds ne manquent assurément pas. Sans doute; mais il avait de plus que ces Seyds, ses parents, cette grâce spéciale d'être le Bâb; et à ce dernier argument, un bâby n'avait rien à répondre. Ainsi, par trois raisons, dont deux étaient incontestables pour tous les Persans, et dont la troisième avait une valeur décisive pour tous les sectaires, le Bâb était le véritable et légitime possesseur du trône de Perse.

Il ne faudrait pas croire que, cette théorie une fois inventée, les chefs bâbys et Moulla Hussein-Boushrewyèh lui-même, ou bien encore Moulla Mohammed-Aly Zendjâny, aient été très pressés de la transformer en pratique. L'Asie est une terre de compromis, d'atermoiements, de moyens termes, où l'on est toujours charmé et secrètement

trionphant si, pour un bœuf qu'on a réclamé avec des larmes et des serments, ou le fusil à la main, on obtient finalement un œuf. Ainsi, au moment de l'insurrection du Mazendérân, et même après la prise de Zenjân, on se serait très bien contenté de la pure et simple reconnaissance, par l'Etat, de la religion nouvelle. Si l'on eût pris ce parti, et que le roi et le premier ministre eussent donné quelques marques d'estime aux principaux de la secte, elle se serait usée suffisamment dans les querelles avec les moullas pour n'être qu'un peu plus importante que les sheykhys, et il est à croire qu'au bout d'une cinquantaine d'années elle n'aurait pas constitué autre chose qu'une croyance de plus parmi ces innombrables croyances qui pavent les consciences asiatiques. La mort du Bâb vint empêcher les choses de prendre cette direction.

Au lieu d'abattre les bâbys et de les décourager, comme on s'y était attendu, cette mort les jeta dans une exaspération sans nom. Elle rompit les derniers liens qui les faisaient encore hésiter à se déclarer ennemis des rois Kadjars. Les novateurs se considérèrent comme étant dans le cas prévu par le Korân, par les traditions et les commentaires, où, ayant au-dessus de soi un tyran, c'est-à-dire un prince qui touche à certaines choses auxquelles l'Asie ne permet pas à ses princes de toucher, on peut à ce tyran et de ce tyran faire absolument ce qu'on voudra ou pourra. Les chefs se réunirent. Il en vint de partout, de toutes

les provinces. Ce fut à Téhéran même qu'ils tinrent leur assemblée. Il y eût quelque peu d'hésitation sur le successeur du Bâb; mais enfin il fut, non pas élu, mais reconnu, car certains signes extérieurs et certaines facultés morales désignent divinement le chef de la religion. C'était aussi un tout jeune homme. Il n'avait que seize ans; Il s'appelle Mirza-Yahya et est fils de Mirza-Bou-zourg-Noury, vizir d'Imam-Werdy-Mirza, gouverneur de Téhéran. Il a perdu sa mère au moment de sa naissance, et la femme d'un chef des bâbys, d'un des membres de l'Unité, qui porte le titre de *Djenâb-Bêha*, « l'Excellence Précieuse, » avertie par un songe de l'état misérable où se trouvait l'auguste enfant, le prit avec elle et l'éleva jusqu'à sa cinquième année. On remarque qu'à cette époque il fut envoyé à l'école, mais il n'y resta que trois jours, et le maître l'ayant battu, sa nourrice ne consentit pas à ce qu'il y retournât; aussi sa science, qui est sans bornes, est toute miraculeuse. Le Bâb avait porté le titre de *Hezret-è-Alâ*, « l'Altesse Sublime ». Le second Bâb s'appelle *Hezret-è-Ezel*, « l'Altesse Eternelle ».

L'élection avait été toute spontanée et elle fut reconnue immédiatement par les bâbys. Cependant, un des membres de l'Unité, qui n'était pas à Téhéran au moment où elle eut lieu, et qui se nommait Mirza-Asad-Oullah, de Tebriz, surnommé *Deyyân*, ou « le Juge suprême », personnage très important et membre de l'Unité prophétique, entreprit de se faire reconnaître lui-

même pour le nouveau Bâb. Il courut dans l'Arabistan et chercha à y réunir un parti. Mais les religionnaires se mettant sur ses traces, l'atteignirent près de la frontière turke, et lui attachant des pierres au cou, le noyèrent dans le Shât-el-Arâb. Cette tentative malheureuse n'encouragea pas les dissidents. Toutefois, on en compte quelques-uns d'assez marquants, et même dans ce qu'on nomme les *Lettres du Vivant*. Parmi les dix-neuf membres de l'Unité, il y a eu jusqu'ici trois renégats, qui sont: Seyd Housseyn-Gourny, réfugié à Bagdad; Moulla Mohammed-Zerendy et Sheykh Abou-Torab.

Aussitôt que Mirza-Yahya eut été proclamé chef de la religion, il quitta la capitale, où, dans une existence tourmentée, il n'aurait eu assurément ni les loisirs ni la sécurité nécessaires pour donner avec calme la direction qu'on attendait de lui. Pendant longtemps le gouvernement le chercha, car il avait appris la nomination du nouveau pontife et il en avait conçu une inquiétude proportionnée à la déception de ses espérances et de ses calculs. L'Altesse Eternelle alla de ville en ville éprouver le courage et la constance des croyants. Il eut plus à les calmer qu'à les encourager, et il jugea nécessaire de s'y employer activement. Il défendit de la manière la plus expresse toute tentative nouvelle de soulèvement, et déclara avec autorité que le moment de lutter avec les armes charnelles s'il devait venir, n'était pas venu. Il recommanda aux fidèles l'étude ap-

profondie de la religion, la contemplation et la pratique des devoirs; pour le reste, il se réserva d'une manière absolue le soin d'y songer et d'ordonner. En effet, en recherchant avec sagesse les causes des échecs subis, il ne se pouvait pas qu'il manquât de les apercevoir dans le décousu des projets, dans l'isolement des entreprises, qui toutes avaient eu lieu sur des points très restreints et avec des forces insuffisantes, puis, dans l'exagération même de la confiance et du zèle des apôtres. Il étouffa aussi les tentatives de schisme que j'ai signalées tout à l'heure. Ce ne fut pas une grande affaire. Les ambitions dissidentes furent aisément vaincues, et l'une d'elles, dont je ne puis nommer le coupable parce qu'il est vivant, fut si complètement abattue que, dans la personne même de l'hérétique, elle fournit à l'Altesse Eternelle un de ses lieutenants aujourd'hui les plus dévoués et les plus actifs. Enfin, comme le premier ministre faisait rechercher ardemment les traces de l'homme qui le troublait si fort, celui-ci sortit de Perse et alla s'établir à Bagdad, où il avait le double avantage de jouir d'une sécurité parfaite et d'être en communication permanente avec le nombre considérable de pèlerins persans qui vont et viennent chaque année, attirés par les sanctuaires de Kerbela et de Nedjef. Il n'est pas douteux que les conversions au bâbysme ne s'opèrent aujourd'hui en foule parmi ces dévots.

Quelque temps se passa, et rien ne trahit au dehors l'existence de la secte, qui cependant se

fortifiait moralement et augmentait de nombre. Tout le monde savait que les bâbys avaient prédit la fin prochaine du premier ministre et annoncé son genre de mort. Cela eut lieu exactement, dit-on, comme l'avaient annoncé les martyrs de Zendjân, Mirza Rizay, Hadjy Mohammed-Aly et Hadjy Mohsen. Le ministre, tombé en disgrâce et poursuivi par la haine royale, eut les veines ouvertes au village de Fyn, près de Kashan, comme les avaient eu ses suppliciés. Son successeur fut Mirza Aghan-Khan-Noury, d'une tribu noble du Mazendérân, et jusqu'alors ministre de la guerre. Ce nouveau dépositaire du pouvoir prit le titre de Sadr-è-Azam, que portent les grands vizirs de l'empire ottoman. On était alors en 1852.

Au bout de quelques mois, un bruit singulier commença à circuler dans les bazars de Téhéran, et avec une telle persistance, qu'il trouva bientôt une créance presque générale. On disait que la fin du mois de shavval serait funeste au roi, et que certainement, ce jour-là, il périrait de mort violente. Le roi habitait alors à la campagne, au palais de Niaveran, situé sur les collines de Shimiran, au pied de l'Elbourz, à quatre lieues de la ville. C'était, dans ce temps-là plus qu'aujourd'hui, sa résidence ordinaire d'été. Il occupait le palais avec son harem et un certain nombre de serviteurs. La plupart des grands personnages de l'empire avaient des maisons dans le village, qui est riche, beau, bien ombragé, pourvu de magnifiques jar-

dins, et où l'eau courante est en abondance. Les moindres chefs et les soldats campaient dans le désert, autour des cultures.

Le roi était un jour assis dans le jardin, quand on lui apporta des pastèques, les premières de la saison. Il en fit ouvrir quelques-unes, et, en causant avec ses familiers, loua la fraîcheur et la bonté de ces fruits. Dans ce moment, il aperçut, à quelques pas de la tente, sous laquelle il se tenait, trois hommes qui travaillaient au grand soleil et paraissaient accablés par la chaleur. Il ordonna de leur porter des pastèques qui n'avaient pas été ouvertes, et s'amusa, pendant quelques instants, du plaisir évident avec lequel les trois jardiniers dévoraient le don qu'il venait de leur faire.

Ces trois hommes étaient des bûbys. Ils avaient été envoyés avec l'ordre de s'introduire près du roi et de le frapper de mort. Ils s'étaient donc fait engager pour travailler aux jardins, et guettaient le moment de remplir ce qu'ils considéraient comme leur devoir. Mais la bonté avec laquelle le monarque avait agi envers eux leur inspira des réflexions nouvelles. Ils se consultèrent et tombèrent d'accord qu'ils ne pouvaient tuer sans crime un bienfaiteur dans sa propre maison, eux étant d'ailleurs à son service et mangeant son pain; que du moins il fallait attendre trois jours, afin de laisser s'effacer le mérite de la bonne action qu'il avait accomplie envers eux. Ils firent savoir à leurs coreligionnaires et leurs scrupules et la manière dont ils s'y prenaient pour les apaiser, et ils attendirent

paisiblement l'expiration du délai. Ainsi l'on arriva au dernier jour du mois de shavval.

Le matin, le roi, sortant du palais, monta à cheval pour aller faire une promenade. Il était précédé, comme de coutume, de gens de l'écurie portant de longues lances, de palefreniers menant des chevaux de main, couverts de housses brodées, et d'un gros de cavalier nomades, ayant le fusil en bandoulière et le sabre à la selle du cheval. Afin de ne pas incommoder le prince par la poussière que soulevaient les pieds des chevaux, cette avant-garde avait pris un peu d'avance, et le roi venait seul, marchant au pas, à quelque distance de la suite considérable de grands seigneurs, de chefs et d'officiers qui l'accompagnent partout. Il était encore tout près du palais et avait à peine dépassé la petite porte basse du jardin de Mohammed-Hassan, sandoukdâr ou trésorier de l'Épargne, lorsqu'il aperçut sur le bord de la route, trois hommes, les trois ouvriers du jardin, debout, deux à sa gauche, un à sa droite, et paraissant l'attendre. Il n'en prit aucun soupçon et continua d'avancer. Quand il se trouva à leur hauteur, il les vit qui le saluaient profondément, et il les entendit s'écrier tbus à la fois :

— Nous sommes votre sacrifice ! Nous faisons une supplique !

C'est la formule ordinaire. Mais au lieu de rester à leur place, comme c'est l'usage, ils s'avancèrent rapidement vers lui, en répétant précipitamment : « Nous faisons une supplique ! » Un

peu surpris, le roi s'écria: « Drôles! que voulez-vous! »

En ce moment, l'homme placé à droite saisit la bride du cheval de la main gauche, et de la main droite, armée d'un pistolet, fit feu sur le roi. Dans le même temps, les deux hommes de gauche faisaient feu également. Une des décharges coupa le gland de perles suspendu sous le cou du cheval, une autre cribla de chevrotines le bras droit du roi et ses reins. Aussitôt l'homme de droite se suspendit à la jambe de Sa Majesté, attirant le prince à terre, et il aurait sans nul doute réussi à l'arracher de la selle, mais les deux assassins de gauche faisaient exactement le même effort, le roi fut maintenu par eux. Cependant, le prince frappait de son poing fermé sur la tête des uns et des autres, et les sauts de côté ou autres mouvements du cheval épouvanté paralysaient les efforts des bâbys et prenaient du temps.

Les gens de la suite, d'abord stupéfaits, accoururent. Asad-Oullah-Khan, grand écuyer, et un cavalier nomade tuèrent à coups de sabre l'homme de droite. Pendant ce temps, d'autres seigneurs saisissaient les deux hommes de gauche, les renversaient et les garrottaient. Le docteur Cloquet, médecin du roi, aidé de quelques personnes, faisait entrer rapidement le prince dans le jardin de Mohammed-Hassan, sandoukdâr; car on ne comprenait rien à ce qui venait d'arriver, et si l'on avait l'idée de la grandeur du péril, on n'avait aucune notion de son étendue. Ce fut, pendant

plus d'une heure, un tumulte épouvantable dans tout Niaveran. Tandis que les ministres, le Sadr-è-Azam en tête, s'empressaient dans le jardin où le roi avait été conduit, les trompettes, les tambours, les tambourins et les fifres appelaient les troupes de tous côtés; les ghoulams montaient à cheval ou arrivaient ventre à terre; tout le monde donnait des ordres; personne ne voyait, n'écoutait, n'entendait ni ne savait rien.

Comme on était dans ce désordre, un courrier arriva de Téhéran, envoyé par Ardeshyr-Mirza, gouverneur de la ville, pour demander s'il se passait quelque chose, et ce qu'il fallait faire dans la capitale. En effet, dès la veille au soir, le bruit que le roi avait été assassiné avait pris la consistance d'une certitude. Les bazars, parcourus par des troupes de gens armés, dans une attitude menaçante, avaient été quittés par les marchands. Toute la nuit les boutiques des boulangers avaient été environnées, chacun cherchant à faire des provisions pour plusieurs jours. C'est l'usage lorsqu'on prévoit des troubles. Enfin, à l'aube, le tumulte augmentant, Ardeshyr-Mirza avait fait fermer les portes de la citadelle et de la ville, mis les régiments sous les armes et placé ses canons en batterie, mèche allumée, bien qu'il ne sût pas, en réalité, à quel ennemi il avait affaire, et il demandait des ordres.

On se calma un peu. Il était devenu certain qu'on avait simplement affaire à un assassinat, et non pas à une insurrection. Les deux bâbys arrêtés,

conduits presque immédiatement devant le conseil des ministres, avaient déclaré qu'ils étaient seuls, qu'ils n'avaient pas de complices, et qu'il ne fallait pas attendre d'eux des révélations, parce qu'ils n'en feraient point. Heureusement, la blessure du roi était insignifiante. Sa Majesté, qui avait montré beaucoup d'énergie dans la lutte contre les meurtriers, assurait qu'elle ne sentait aucune douleur sérieuse, et était rentrée au palais à pied. On fit attacher le corps de Sâdek, le bâby qui avait été tué, à la queue d'un mulet, et on le traîna à travers les pierres jusqu'à Téhéran, afin que toute la population pût voir que les conjurés avaient manqué leur coup. En même temps, on envoya des messagers à Ardeshyr-Mirza, pour lui dicter ce qu'il avait à faire.

Malgré les déclarations des assassins, l'existence d'un complot était visible. Tous les ans, vers le milieu de l'été à peu près, le bruit se répand que le roi est mort. Mais c'est la peur qu'on en a qui fait inventer et accueillir une si fâcheuse nouvelle. Quelques désordres ont lieu chez les boulangers et les traiteurs des bazars; mais en quelques heures l'ordre se rétablit. Ici, rien de pareil. On avait annoncé que le mois de shavval verrait tomber Nasreddin-Shah; on avait vu dans les rues des bandes armées qui, nécessairement, ne s'étaient mises sur pied que pour profiter de la catastrophe. Les meurtriers arrêtés s'étaient reconnus bâbys et s'en étaient fait gloire. C'était donc aux bâbys qu'on avait affaire. Ils étaient sur pied; il fallait mettre

la main sur leurs chefs. Ardeshyr-Mirza eut à agir en conséquence.

Il maintint la fermeture des portes et les fit occuper par des piquets d'infanterie, en donnant l'ordre aux gardiens d'examiner avec soin les physionomies de ceux qui se présenteraient pour quitter la ville; et, tandis que l'on poussait la population à monter sur le rempart, près de la porte de Shimiran, pour voir, sur le terre-plein devant le pont qui traverse le fossé, le corps mutilé de Sâdek, le prince-gouverneur réunit le Kalentèr, ou préfet de police, le Vizir de la ville, le Darogha ou juge de police, et les chefs des quartiers, et leur donna l'ordre de rechercher et d'arrêter toutes les personnes soupçonnées de bâbisme. Comme personne ne pouvait quitter la ville, on attendit la nuit pour commencer cette chasse au furet, où il fallait surtout de l'adresse et de la ruse.

La police à Téhéran, comme dans toutes les villes d'Asie, est très bien organisée. C'est un legs des Sassanides, que les kalifes arabes ont précieusement conservé; et comme il était de l'intérêt direct de tous les gouvernements, si mauvais qu'ils fussent, et des pires encore plus que des autres, de le maintenir, il est resté, pour ainsi dire, intact au milieu des ruines de tant d'autres institutions également excellentes qui ont périclité. Il faut donc savoir que chaque chef de quartier, correspondant directement avec le Kalentèr, a sous ses ordres un certain nombre d'hommes appelés serghesmêhs, sergents de ville, qui, sans costume par-

ticulier ni marque distinctive, ne quittent jamais les rues dont la surveillance leur est attribuée. Ils sont généralement bien vus des habitants et vivent familièrement avec le peuple. Ils rendent toutes sortes de services à chacun, et la nuit, couchés, hiver comme été, sous l'auvent de la première boutique venue, sans souci de la pluie ni de la neige, ils veillent sur les propriétés et rendent les vols fort rares, parce qu'ils les rendent fort difficiles. Du reste, ils connaissent les habitudes et les habitués de toutes les maisons, de manière à y guider immédiatement les recherches en cas de besoin; ils savent les idées, les opinions, les accointances, les liaisons de chacun; et quand on invite à dîner trois amis, le ser-ghesmêh, sans même y mettre d'espionnage, tant il est familier avec tout le monde, sait à quelle heure les convives arrivent, ce qu'ils ont mangé, ce qu'ils ont fait et dit, et à quelle heure ils se sont retirés.

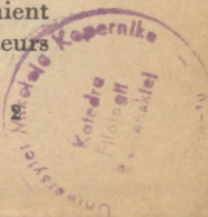
Les Ketkhodas ou chefs des quartiers prévinrent ces agents d'avoir à surveiller les bâbys de leurs circonscriptions respectives, et on attendit.

Presque dans le même temps, on s'aperçut de réunions clandestines. Hadjy Mirza-Taghy, Ketkhoda du quartier de Ser-Tjeshmêh, se rendit sans bruit à la maison d'un certain Souleyman-Khan, fils de Yahya-Khan. Cette maison appartient aujourd'hui au prince Abd-oul-Semed-Mirza, frère du roi. Le propriétaire d'alors était un homme riche et considérable.

Un ser-ghesmêh ayant frappé doucement à la

porte, un homme vint ouvrir; on l'attira au dehors, et ayant refermé la porte, on l'arrêta. Un instant après, on frappa de nouveau; un autre homme se présenta, on en fit de même qu'avec l'autre. On recommença ainsi plusieurs fois de suite le même manège avec succès jusqu'à ce qu'enfin on vit qu'on n'ouvrait plus. Alors on crocheta la porte et on entra. On trouva, dans la cour de la maison, le maître, sur lequel on mit la main; et parcourant successivement toutes les chambres, on s'empara en tout de quinze individus, dont quelques femmes et plusieurs enfants. Au nombre des femmes était Gourret-oul-Ayn, disent quelques informateurs; mais d'autres assurent qu'elle avait déjà été arrêtée depuis longtemps, parce qu'elle s'obstinait à prêcher malgré la défense. Quoi qu'il en soit, comme elle avait une grande réputation, et que d'ailleurs elle occupait dans le monde un rang élevé, on l'avait conduite, ou on la conduisit alors, chez Mahmoud-Khan, le Kalentèr, qui la confia à la garde de sa propre femme. Les autres furent mis en prison.

Successivement on vit arriver les différentes prises, et il se trouva qu'en tout on possédait une quarantaine de captifs. Toutes les recherches qu'on pût faire ensuite restèrent infructueuses. Evidemment les bâbys, avertis, se tenaient tranquilles, et ne cherchaient ni à se rassembler, puisque l'insurrection leur était interdite par l'Altesse Eternelle, ni à sortir de la ville, puisqu'ils savaient que les portes étaient gardées. Pendant plusieurs



jours, la police eut l'œil ouvert, mais sans succès; et très persuadée que les ennemis étaient nombreux, elle ne sut pas les découvrir. Alors, désespérant d'un succès plus grand, le prince fit conduire à Niaveran les gens qu'il avait saisis, et expliqua la situation.

Le premier ministre et les autres conseillers du roi étaient fort embarrassés, et, pour tout dire, frappés d'épouvante et remplis des inquiétudes les plus diverses. Le roi avait trouvé bien long l'intervalle de temps pendant lequel il avait lutté seul contre les assassins et n'avait pas caché son impression. Aussitôt les personnes qui, ce jour-là, n'étaient pas dans la suite, laissèrent entendre que tel ou tel des seigneurs ou des officiers présents n'eût peut-être pas été fâché d'un changement de régime. On chercha de son mieux à faire sa cour aux dépens du prochain. Tel fut soupçonné d'être plus ou moins gagné aux intérêts de ce frère du roi qui est à Bagdad avec une pension anglaise; tel autre, d'avoir des espérances hypothéquées sur le vieux prince qui habite Astrakhan avec une pension russe. Ceux dont on ne disait ni l'une ni l'autre de ces choses, on demandait s'ils n'étaient pas tout simplement bâbys eux-mêmes, et la supposition n'était pas absolument invraisemblable; car le bâbysme était au fond la religion à la mode, et l'on savait bien que, depuis quatre ans, on en rencontrait partout des adeptes. Il n'était presque personne qui eût conféré avec un membre quelconque de la secte. De toutes ces suppositions, de

tous ces propos colportés, envenimés par les rivalités et les ambitions particulières, il était résulté un profond sentiment de méfiance et de crainte, qui régnait dans tout l'entourage royal. Chacun surveillait ses voisins et pesait ses propres paroles.

Les deux assassins arrêtés n'en avaient pas avoué plus long au second interrogatoire qu'au premier, et ils n'en dirent jamais davantage. Torturés avec des raffinements extraordinaires, ils ne parlèrent pas, et s'obstinèrent à soutenir qu'ils n'avaient pas de complices, et qu'ils exécutaient seulement les ordres de leurs chefs, lesquels chefs n'étaient pas en Perse. Interrogés pourquoi ils avaient médité un crime aussi énorme que celui de tuer le roi, il répétèrent encore qu'ils n'étaient pas responsables, devant ceux qui les jugeaient, de l'action commise, attendu qu'ils n'avaient fait qu'obéir à des supérieurs; que, grâce au ciel, ils étaient en parfait état d'innocence, puisqu'ils n'avaient pas hésité à accomplir un commandement venu d'une autorité sacrée. Quant à l'action en elle-même, ils n'avaient, pour leur compte, rien à en dire, sinon que ce que voulaient leurs chefs était juste par le fait seul qu'ils le voulaient; toutefois, dans ce cas particulier, il était clair que l'homme qui était le premier auteur de la mort de tant de martyrs et enfin de celle du Bâb lui-même, de l'Altesse Sublime, avait amplement mérité la mort. Ils ajoutaient qu'on avait une preuve certaine de l'innocence de leurs intentions dans ce fait qu'ils avaient voulu exécuter à la lettre leurs

instructions et ne s'étaient pas permis d'y rien modifier. Ces instructions disaient : « Vous coupez la tête du roi » : c'était donc la tête qu'il fallait lui couper, et c'est pourquoi ils avaient cherché à arracher le prince de dessus son cheval et à le jeter par terre. — « Si nous avions voulu, disaient-ils, le tuer à coups de pistolet, rien ne nous était plus aisé; mais vous avez bien vu que nos armes n'étaient pas chargées à balles, et nous n'avons tiré sur lui que pour le blesser et le faire choir plus facilement. Il est clair que nous n'y avons pas mis de haine personnelle. Au contraire, le roi est bon; il a été compatissant et bienveillant pour nous; et nous en sommes reconnaissant; aussi ne voulions-nous rien faire de plus contre lui que ce qui était obligatoire. Vous continueriez à nous torturer jusqu'au dernier jugement, que nous ne pourrions vous en dire davantage. »

Cette obstination, cette profondeur, cette dureté de conviction religieuse, et l'impuissance de la douleur à la vaincre, commencèrent à produire une vive impression sur l'esprit des gens de la cour et sur les ministres eux-mêmes. C'était une nouvelle démonstration de ce qu'on se rappelait avoir vu déjà dans le Mazendérân, à Zendjân, à Shyrâz, à Téhéran, à Tebriz, partout où l'on avait condamné et fait périr des bâbys; et comme il arrive toujours, on s'irrita plus encore de cette attitude d'indépendance, au milieu des souffrances infligées, et de l'impuissance où elle réduisait les tourmenteurs, que du crime trop réel qu'on avait à punir.

Se considérant donc comme vaincus par les deux meurtriers de Shimiran, les inquisiteurs se rejetèrent, pleins d'espoir, sur la troupe de prisonniers qu'on leur amenait de la ville, et parmi lesquels les femmes et surtout les enfants, allaient bien certainement s'effrayer, se laisser abattre par les tortures et tout raconter.

Ils ne racontèrent rien; et ce qu'avaient dit les deux meurtriers, tous ces prisonniers, grands et petits, le répétèrent avec une inflexible fermeté: « Nous n'avons pas de complices. » Tout ce qu'on put faire, et l'on fit beaucoup de choses, resta sans succès et se brisa contre le silence ou les dénégations. Alors, de la vengeance déçue on passa à la peur. On ne savait plus sur quel terrain on se trouvait, et, faute de réalités qu'on ne saisissait pas, qui fuyaient devant toutes les recherches, on voyait errer autour de soi une multitude de fantômes. L'épouvante devint générale au camp du roi. On se dit que certains soupçons conçus d'abord contre tels et tels grands personnages étaient fondés, et que le silence des prisonniers le démontrait. On supposa que ceux-ci espéraient, au dernier moment, être graciés par l'influence de leurs amis secrets. D'ailleurs, auraient-ils besoin d'être graciés? N'allait-on pas voir, dans une heure, à la minute, éclater une sédition générale? Où? Parmi les régiments, les paysans de la montagne, les habitants de Téhéran! En face, on avait une quarantaine de captifs muets; mais derrière, savait-on ce qui s'agitait?

Le conseil des ministres, réuni autour du Sadr-è-Azam, pensa, sous l'inspiration de cet homme d'Etat, le plus sage du pays assurément et le plus capable, que cette situation avait assez duré et qu'il y fallait un terme. On fit remarquer que, si les bâbys étaient aussi nombreux et aussi puissants qu'on le prétendait, il y avait imprudence gratuite à les rechercher et à les forcer à un éclat que peut-être ils désiraient éviter. Il fut donc résolu non seulement qu'on cesserait de chercher de nouveaux coupables, mais qu'on s'efforcerait d'être aussi clément que les traditions juridiques en matière de crimes d'Etat le pouvaient permettre, et que tous ceux des bâbys arrêtés qui consentiraient simplement à nier leur qualité de bâbys seraient immédiatement relâchés sur cette parole, sans qu'on les pressât davantage. Quant à ceux qui s'obstineraient à confesser leur foi, certainement ils mourraient; mais il était injuste que le roi prît seul sur sa tête la responsabilité de leur sang. De deux choses l'une: ou le meurtre de ces gens était équitable, ou il était inique. Equitable, le roi devait et voulait partager avec ses hommes le mérite de l'action; inique, il était juste que les mêmes hommes, ses serviteurs, prissent pour eux une part de cette même responsabilité et des châtimens qui attendaient leur maître dans l'autre vie. C'était faire acte de fidélité.

Dans le raisonnement du premier ministre, il y avait bien un peu des sentiments qu'il exprimait, mais peut-être y avait-il encore autre chose

qu'il n'exprimait pas, c'est-à-dire le besoin de compromettre les gens considérables et les corps de l'Etat dans ce qu'il allait se passer, de telle sorte que, si les bâbys devaient s'insurger de nouveau, tous ceux qui auraient sur eux du sang de leurs martyrs se sentissent menacés personnellement aussi bien que le roi. Ajuster les choses de la sorte, c'était de l'habileté. On le comprit ainsi; chacun mesura le danger immédiat qu'il y aurait à faire de l'opposition à un arrangement semblable, et tous les assistants se mettant à crier que leur vie et leur âme appartenaient au roi, qu'ils étaient son sacrifice, qu'ils demandaient à porter, pendant toute l'éternité, la peine de ses fautes, que souffrir à sa place serait pour eux meilleur que le paradis, ils se déclarèrent prêts à mettre leurs bras jusqu'à l'épaule dans les meurtres qui allaient s'accomplir. Le premier ministre accueillit cette explosion de zèle; il ordonna que ceux des bâbys qui resteraient opiniâtres seraient distribués aux grands officiers de l'empire, au corps des mirzas, dans les différents services publics, aux moustofys, aux gens de l'arsenal, et que ce serait au roi à juger du dévouement réel de ses sujets, de leur fidélité sans arrière-pensée, d'après la façon dont ils mettraient à mort leurs victimes. Chacun se tint pour averti.

La population de Téhéran, tout entière, suivait avec une ardente curiosité, qui pour beaucoup de gens était de l'anxiété, le cours de ce qui se faisait à Niaveran, autour du palais du roi. Comme en Perse, rien n'est secret, je l'ai dit déjà et je le

répète, rien absolument, pas plus ce qui se passe dans le conseil du monarque que ce qui arrive dans les retraites les plus mystérieuses du Harem, et que le bazar n'ignore de rien, on avait très bien suivi toutes les fluctuations d'idées, de craintes, de calculs qui avaient agité les arbitres du moment, et avec cette sagacité extraordinaire qui est le fond de l'esprit du lieu, on avait parfaitement compris tout ce qui avait été proposé et résolu. Maintenant on s'attendait à un dénouement assez prompt, et la plus grande partie de la population désirait le voir aussi peu sanglant que possible, et espérait dans la répugnance connue et souvent prouvée du premier ministre pour les cruautés.

Gourret-oul-Ayn n'avait pas été conduite à Niveran; mais, renfermée par le Kalentèr dans son propre enderoun, elle avait été interrogée par lui à différentes reprises et n'avait éprouvé aucun mauvais traitement. Mahmoud-Khan, Kalentèr, paraît avoir subi, comme tout le monde, le charme de cette femme. La Consolation-des-Yeux, avec sa beauté merveilleuse, son éloquence, son enthousiasme, exerçait une séduction à laquelle personne n'avait jamais résisté. Le Kalentèr, pénétré de respect et de compassion, s'efforçait, tout en restant fidèle à son devoir, d'adoucir la captivité de la prisonnière, de ne pas aggraver les souffrances de sa situation et de lui donner des espérances pour l'avenir. Mais il se trompait. Gourret-oul-Ayn n'avait pas besoin d'espérances; et ordinairement lorsqu'il entamait ce sujet de conversation, elle

l'interrompait pour leur parler de ses croyances religieuses, de ce qui était la vérité, de ce qui était l'erreur. Les assistants restaient dans l'étonnement à lui voir tant de foi et l'esprit si libre, tandis qu'à chaque instant le rideau de la porte pouvait se soulever pour laisser passer sa sentence de mort.

Un matin, Mahmoud-Khan, revenant du camp royal, entra dans l'enderoun, et après avoir salué la Consolation-des-Yeux, il lui dit qu'il lui apportait de bonnes nouvelles. « — Je le sais, dit-elle gaiement et je n'ai pas besoin que vous m'en instruisiez. — Il ne se peut pas, dit Mahmoud-Khan, que vous sachiez ce dont il s'agit, car c'est une requête que le premier ministre m'a chargé à l'instant de vous faire et je ne doute pas que vous y trouviez votre salut. On vous mènera à Niaveran et on vous demandera: « Gourret-oul-Ayn, êtes-vous bâby? » Vous répondrez simplement: Non. On restera convaincu que vous l'êtes; mais on est résolu à ne pas exiger plus de vous; on espère que, pendant quelque temps, vous vivrez dans la solitude et ne donnerez pas à parler aux hommes.

— Ce n'est pas là, répondit la Consolation-des-Yeux, la nouvelle que vous avez à me donner. Elle est meilleure que ce que vous me dites, mais vous ne la connaissez pas vous-même. Demain, à midi, vous, vous-même, Kalentèr, vous me ferez brûler vive et je rendrai, comme je le souhaite, un témoignage éclatant à Dieu et à Son Altesse! »

Mahmoud-Khan, étonné, répartit: « Vous n'y pensez pas! Il n'en est point question; car, certes,

vous ne refuserez pas la concession qu'on vous demande. Tous vos partisans s'y soumettront, sans doute. Quelle idée avez-vous!

— N'espérez pas, s'écria la Consolation-des-Yeux, d'un air plus grave, que je renie ma foi, même en apparence, même pour une minute et dans un but aussi puéril que celui de conserver quelques jours de plus une forme transitoire qui n'a pas de valeur, Non! si l'on m'interroge, et on le fera, j'aurai le bonheur de donner ma vie pour Dieu. Toi, Mahmoud-Khan, écoute maintenant ce que je vais te dire, et demain ma mort te servira de signe que je ne te trompe pas. Le maître que tu sers ne te récompensera pas de ton zèle; au contraire, tu périras, par son ordre, cruellement. Tâche, avant de mourir, d'avoir élevé ton âme à la connaissance de la vérité. »

J'ai entendu raconter bien des fois cette prophétie et à des musulmans et à des bâbys. Personne ne doute qu'elle n'ait été faite; et voici, en effet, ce qui arriva plus tard: il y a quatre ans, une famine terrible ravagea Téhéran. On mourait de faim dans les rues. La population, poussée à bout par la souffrance, se souleva et se porta en foule sur la citadelle pour obtenir du roi justice, comme d'ordinaire; car, en pareil cas, tous les peuples du monde, en Orient et en Occident, s'acharnent à la même idée et accusent les accapareurs de causer leurs maux. Le roi ordonna de fermer les portes; puis, ayant appris que le peuple accusait, entre autres personnages, le Kalentèr, il le fit compa-

raître devant lui. Il fallait absolument trouver un coupable. Ce n'est pas que le magistrat incriminé eût aucunement commis le crime que l'on dénonçait; il avait seulement à se reprocher quelques concussions, que du reste il ne se reprochait guère, se tenant pour parfaitement innocent, car il avait, dans ce genre, beaucoup moins d'exploits sur la conscience que tels ou tels autres plus grands que lui. Cependant le roi était irrité, le tumulte à son comble; les femmes battaient la porte de la citadelle; on entendait leurs cris furieux. Le roi avait revêtu le manteau rouge, qu'on appelle *le manteau de la colère*, et qu'il porte lorsqu'il va ordonner des châtimens.

Mahmoud-Khan fut amené tremblant devant le monarque. Au lieu de répondre, il perdit la tête et balbutia. Le roi donna ordre de lui arracher la barbe; les bourreaux se jetèrent sur lui; il se débattit et poussa des cris affreux. Le roi, s'excitant, dit: « Frappez-le de verges! » On le frappa, et le roi, s'excitant encore plus, dit: « Etranglez-le! » Et on l'étrangla. Ainsi fut accomplie la prédiction de Gouret-oul-Ayn.

Il semble que je ne ferai pas mal de mettre ici une observation dans l'intérêt des gens qui comprennent à peu près la surface des choses, mais mal ce qui passe l'épiderme. Je n'ai nullement l'intention de donner à entendre qu'on doit croire ou ne pas croire aux miracles que je rapporte. Je ne m'occupe pas de ces choses; mais il importe ici de remarquer que les affaires religieuses, en Asie,

dans le temps qui court, comportent l'existence de miracles; qu'il s'en fait, qu'on les voit, qu'on les cite, qu'on y croit et qu'on s'en sert comme d'arguments; et ce sont, en effet, des arguments, puisqu'ils ne trouvent pas seulement créance chez les sectaires qui s'en autorisent, mais qu'ils sont acceptés sans hésitation par les adversaires eux-mêmes.

C'est une situation intéressante à observer, non pas uniquement au point de vue philosophique, mais surtout, peut-être, au point de vue de la critique historique. On y peut trouver des indications instructives et qui aident à comprendre beaucoup de problèmes des temps anciens. Ainsi, par exemple, dans notre façon de raisonner, si l'apôtre d'une religion repoussée par nous pouvait nous convaincre qu'il fait des miracles, nous nous trouverions insensés de ne pas accepter toute entière la doctrine d'un homme armé d'une puissance si exceptionnelle, dont la source ne saurait se trouver que dans une dispensation d'en haut. Mais les Asiatiques ne raisonnent point de même. Le miracle est, à leurs yeux, un fait sans doute anormal et dont la manifestation révèle une influence au-dessus de l'ordinaire; mais ce qui est au-dessus de l'ordinaire, ce qui sort de la règle, l'exception aux lois communes de la nature, tout cela est loin d'être estimé d'eux aussi rare qu'il l'est de nous. Ils n'admettent pas des lois naturelles imperturbables; ils ne reconnaissent, dans l'univers, que des situations pendant la durée desquelles les phénomènes s'exécutent suivant tel ordre résultant de

telle pondération des choses et des formes, de tel rapport établi entre les principes et les fins. Mais cela en soi n'a rien d'essentiel, et il suffit qu'une influence quelconque s'y applique pour le modifier plus ou moins profondément. Racontez à un musulman éclairé que saint François d'Assises faisait descendre les oiseaux du ciel et conversait avec eux, bien qu'il tienne le christianisme pour une religion erronée, insuffisante, corrompue dans ses sources, abrogée par Dieu, il ne lui viendra pas dans l'esprit de suspecter votre bonne foi ou d'accuser votre crédulité. Le fait légendaire lui paraîtra aussi facile à admettre que la description de l'orbite suivie par telle étoile. Tout ce qu'il en conclura, c'est que saint François, par la force de ses méditations, était arrivé à comprendre la nature particulière des oiseaux et disposait à leur égard d'une puissance qu'on n'a pas communément. De la même façon, l'Asiatique comprendra et expliquera comment on peut traverser les corps solides, marcher sur l'eau et enfin suspendre ou abroger, au gré de la science, tel résultat d'une corrélation des principes naturels que nous appelons une loi, et qui, pour lui, n'est qu'une convenance purement temporaire. Voilà pourquoi on fait et on demande des miracles en Asie, pourquoi on les admire et on en prend du pouvoir de celui qui les accomplit une opinion plus ou moins haute; mais voilà pourquoi aussi un homme peut y assister et y croire, sans pour cela les considérer comme des preuves vraiment irréfragables de la vérité d'une religion

où ils se produisent. Dieu n'en est pas la source, Dieu n'en prend aucune part; c'est l'homme seulement qui, par sa science, par sa pénétration, par ses dons naturels, par le concours de quelques puissance supérieure, trouve un joint pour troubler d'une façon quelconque les habitudes de la nature. Cette manière de réduire le miracle à ne plus avoir, par le fait, de valeur théologique qu'aux yeux des fidèles et nullement à ceux des réfractaires qu'ils s'agissait de convertir, a cependant beaucoup gêné l'Islam. Le Korân a protesté et a voulu expliquer de différentes manières que les miracles ne sauraient avoir lieu sans la participation divine; mais il luttait vainement contre les théories que la science antique a élaborées et transmises intégralement à toutes les générations. Il dut donc se contenter d'une sorte de compromis et réserva à Dieu seul un genre spécial de miracles: c'est la résurrection des êtres. Rendre la vie à un mort, Dieu seul le peut; on ne le peut qu'au nom et par la vertu de Dieu; tout autre prodige n'a pas de véritable valeur dogmatique. Hormis ce point et ce point seul, — la science et l'imagination orientale, parfaitement d'accord, n'admettant pas de limites quant à la puissance motrice et créatrice de la parole, la même chez l'homme et chez Dieu; supposant, de plus, que la nature, production de cette parole, n'a pas de lois, mais seulement, ainsi que je l'ai dit plus haut, des façons d'être, résultats de rapports que la parole qui les a établis peut troubler lorsqu'elle est appliquée par une compréhens-

sion profonde, et, jugeant l'homme capable d'atteindre à cette compréhension, il s'ensuit naturellement que tout est possible à l'homme éclairé, en tant qu'homme, et c'est pourquoi les miracles ne prouvent rien quant à l'exposé de la foi religieuse de celui qui les fait. On voit comment, en raison de ce point de vue extrêmement ancien en Asie, et qui dérive de la science chaldéenne (1), les prodiges les plus étonnants ont pu étonner, effrayer, confondre souvent des populations qui ne se doutaient pas de leur réalité, et cependant ne pas les amener à confesser la foi des prophètes dont ces prodiges émanaient. L'intelligence européenne, en lisant des récits de ce genre (la Bible, les Actes des Apôtres et les Vies des Saints en sont remplies), s'étonne de ce qu'elle prend pour une obstination en quelque sorte inepte. Il n'y a pas d'obstination; il n'y a pas d'ineptie; il y a seulement une autre façon de voir, de juger et de conclure que chez nous; et c'est ainsi que, d'une part, la foi la plus absolue dans la possibilité de troubler l'ordre de la nature, et de l'autre une difficulté extrême à admettre les faits de ce genre, aboutissent, dans la pratique, à un scepticisme d'une espèce différente, mais tout aussi complet.

Le lendemain, les choses se passèrent comme la Consolation-des-Yeux l'avait prédit. On l'avait amenée à Niaveran, et, devant les princes, les grands fonctionnaires de l'Etat, les prisonniers et le peu-

(1) *Traité des Ecritures cunéiformes*, t. II, passim.

ple, on lui avait demandé, avec beaucoup de douceur, et de manière à ne pas l'offenser, de déclarer qu'elle n'était pas bâby. Elle avait répondu ce qu'elle avait annoncé vouloir répondre. On la ramena à Téhéran, dans la citadelle, et lui ayant mis un voile comme les femmes persanes en portent et comme elle avait renoncé à en faire usage, on la mit sur un tas de ces tissus de paille grossière dont on double les tapis de laine et de feutre dans les appartements. Mais, avant d'y mettre le feu, les bourreaux l'étouffèrent avec des chiffons, de sorte que les flammes ne dévorèrent qu'un cadavre. Les cendres furent semées au vent.

Je ne crois pas que l'exemple de fermeté donné par Gouret-oul-Ayn fût nécessaire aux autres prisonniers; mais il n'était pas fait pour diminuer leur constance. Ils avaient assisté, le visage gai et tranquille, tous, jusqu'aux filles et aux enfants, à l'interrogatoire de la jeune femme et l'avaient vu partir pour aller au supplice, sans qu'elle leur fît, sans qu'ils lui adressassent d'adieux, tant la séparation et ce qui allait l'amener leur paraissait un fait insignifiant. Quand leur tour de se préparer fut venu, tous, les meurtriers comme les autres répondirent, avec la même indifférence, qu'ils étaient bâbys, comblèrent de bénédictions le nom de l'Altesse Sublime et sa mémoire, ainsi que les noms des autres martyrs ou apôtres de leur cause, et se déclarèrent prêts à tout supporter.

Parmi eux, on remarquait un homme arrêté dans la maison de Souleyman-Khan. C'était ce même

Seyd Housseïn, qui, dans un moment de prostration physique amené par l'excès de la fatigue, des outrages et des coups, avait renié son maître et lui avait craché au visage, et que, à la suite de cela, on avait délivré. Il s'était immédiatement réveillé comme d'un songe, et ayant pris la route de Téhéran, ainsi que je l'ai dit, aussitôt qu'il eût franchi les portes de cette ville, il s'était rendu tout droit chez les chefs bâbys, leur avait raconté comment s'était passé le martyre, et s'était accusé, avec un repentir désespéré, de ce qu'il avait fait. Le pardon avait suivi la véhémence évidemment sincère des aveux. Mais Seyd Housseïn n'avait jamais retrouvé la tranquillité, et il aspirait à la mort avec passion. Le jour en était arrivé. Se croyant donc au moment de la délivrance et de la purification, il n'était pas seulement calme comme les autres; sa joie éclatait dans l'air de son visage et dans la vivacité de ses discours. Interrogé s'il était bâby, il répondit avec une exaltation extrême, et irrita extrêmement ses juges par les injures dont il les accabla. Aujourd'hui, les religionnaires, pleins de respect pour ce martyr et ne pouvant se résoudre à le trouver coupable un jour, assurent que son apostasie ne fut qu'apparente; qu'il obéit au Bâb en la simulant, et qu'étant le secrétaire de son maître et le dépositaire de tous ses papiers, il dut agir ainsi afin de pouvoir tout porter, tout raconter aux fidèles, qui, sans lui, auraient ignoré les dernières paroles du Bâb.

Les intentions bienveillantes du Sadr-è-Azam

étant ainsi déjouées, il ne restait plus qu'à procéder à la mort des coupables, dans la façon qui avait été réglée d'avance. A chacun on donna son captif, à quelques-uns on en remit deux. Le premier ministre en reçut un. Il ne le fit pas torturer et donna l'ordre de le tuer d'un seul coup. Les mirzas ou employés des ministères en eurent deux; ils les firent taillader à coups de canif et s'en mêlèrent eux-mêmes. Le grand écuyer Asadoullah-Khan, qui était venu le premier au secours du roi et avait tué Sadek à coups de sabre, en réclama deux aussi. Il les fit ferrer aux pieds et aux mains et déchirer à coups de fouet. Ainsi chacun essaya de prouver son amour pour le souverain et son zèle par les inventions agréablement féroces dont son imagination pût s'aviser.

On vit, on vit alors, on vit ce jour-là, dans les rues et les bazars de Téhéran, un spectacle que la population semble devoir n'oublier jamais. Quand la conversation, encore aujourd'hui, se met sur cette matière, on peut juger de l'admiration horrible que la foule éprouva et que les années n'ont pas diminuée. On vit s'avancer, entre les bourreaux, des enfants et des femmes, les chairs ouvertes sur tout le corps, avec des mèches allumées flambantes fichées dans les blessures. On traînait les victimes par des cordes et on les faisait marcher à coups de fouet. Enfants et femmes s'avançaient en chantant un verset qui dit :

« En vérité, nous venons de Dieu et nous retournons à lui! »

Leurs voix s'élevaient éclatantes au-dessus du silence profond de la foule, car la population téhé-rany n'est ni méchante ni très croyante à l'Islam. Quand un des suppliciés tombait et qu'on le faisait relever à coups de fouet ou de baïonnettes, pour peu que la perte de sang, qui ruisselait sur tous ses membres, lui laissât encore un peu de force, il se mettait à danser et criait avec un surcroît d'enthousiasme :

« En vérité nous sommes à Dieu et nous retournons à lui ! »

Quelques-uns des enfants, expirèrent dans le trajet. Les bourreaux jetèrent leurs corps sous les pieds de leurs pères et de leurs sœurs, qui marchèrent fièrement dessus et ne leur donnèrent pas deux regards.

Quand on arriva au lieu d'exécution, près de la Porte-Neuve, ou proposa encore aux victimes la vie pour leur abjuration, et, ce qui semblait difficile, on trouva même à leur appliquer des moyens d'intimidation. Un bourreau imagina de dire à un père que, s'il ne cédait pas, il couperait la gorge à ses deux fils sur sa poitrine. C'étaient deux petits garçons dont l'aîné avait quatorze ans, et qui, rouges de leur propre sang, les chairs calcinées, écoutaient froidement le dialogue; le père répondit, en couchant par terre, qu'il était prêt, et l'aîné des enfants réclamant avec emportement son droit d'aînesse, demanda à être égorgé le premier. Il n'est pas impossible que le bourreau lui ait refusé cette dernière satisfaction. Enfin, tout fut achevé; la nuit

tomba sur un amas de chairs informes; les têtes étaient attachées en paquets au poteau de justice, et les chiens des faubourgs se dirigeaient par troupes de ce côté.

Cette journée donna au Bâb plus de partisans secrets que bien des prédications n'auraient pu faire. Je l'ai dit tout à l'heure, l'impression produite sur le peuple par l'effroyable impassibilité des martyrs fut profonde et durable. J'ai souvent entendu raconter les scènes de cette journée par des témoins oculaires, par des hommes tenant de près au gouvernement, quelques-uns occupant des fonctions éminentes. A les entendre, on eut pu croire aisément que tous étaient bâbys, tant ils se montraient pénétrés d'admiration pour des souvenirs où l'Islam ne jouait pas le beau rôle, et par la haute idée qu'ils avouaient des ressources, des espérances et des moyens de succès de la secte. On ne traite pas ce sujet publiquement; c'est presque une hardiesse que de prononcer le nom de bâby; ordinairement, quand le tour de la conversation force à indiquer la religion nouvelle, on se sert d'une périphrase soigneusement injurieuse. Comme les bâbys, par principe ou plutôt par scrupule religieux, condamnent l'usage du kalian, ou pipe d'eau, beaucoup de gens qui n'en ont point le goût ne manquent cependant jamais d'étaler un kalian pour ne pas être suspectés; enfin, une notable recrudescence d'hypocrisie musulmane éclate chez tous les hommes qui sont, en réalité, les plus connus pour être des dissidents prononcés.

Avec tout cela le bâbysme, qui est resté strictement inactif depuis les événements de 1852, passe pour avoir fait d'immenses progrès et pour en faire tous les jours. Obéissant, sans doute, à un ordre général avec autant de ponctualité qu'ils ont jadis exécuté l'ordre contraire, les bâbys désormais cachent leur religion, la renient, et, au besoin, ne se font aucun scrupule de dire que le Bâb était un monstre; mais cette dissimulation épouvante peut-être encore plus le gouvernement que ne le pourraient faire des essais de soulèvement. Alors il compterait au moins ses ennemis et saurait où les combattre. Maintenant, il ne sait, ne voit et ne devine plus rien. Fidèle à l'impression de crainte qui le saisit naguère dans le procès de Niaveran, il n'ose pas faire des recherches, de peur de trouver plus de coupables qu'il ne voudrait, et surtout de les trouver là où il ne le voudrait pas. Quand, par maladresse de zèle ou par excès de haine, des moullas dénoncent quelque adversaire comme bâby, on arrête tout au plus la personne signalée; on lui demande une profession de foi; on se contente de ce qu'elle répond, et on la délivre au plus vite. L'opinion générale est que les bâbys sont répandus dans toutes les classes de la population et parmi tous les religionnaires de la Perse, sauf les nossayris et les chrétiens; mais ce sont surtout les classes éclairées, les hommes pratiquant les sciences du pays, qui sont donnés comme très suspects. On pense, et avec raison, ce semble, que beaucoup de moullas, et parmi eux des moudj-

teheds considérables, des magistrats d'un rang élevé, des hommes qui occupent à la cour des fonctions importantes et qui approchent de près la personne du roi, sont des bâbys. D'après un calcul fait récemment, il y aurait à Téhéran cinq mille de ces religionnaires sur une population de quatre-vingt mille âmes à peu près. Mais les arguments dont on appuie ce calcul ne semblent pas bien solides, et j'incline à croire que si jamais les bâbys avaient le dessus en Perse, leur nombre dans la capitale se trouverait bien plus considérable. Car au même instant, on devra ajouter au chiffre des zélés, quel qu'il soit à cette heure, l'appoint d'une forte proportion de gens qui inclinent vers les doctrines aujourd'hui condamnées, et auxquels la victoire donnerait le courage de se prononcer.

Il y a deux ans, le gouvernement a eu encore de grandes inquiétudes au sujet des novateurs: une importation soi-disant européenne en a été la cause. Parmi les Persans qui ont vécu en Europe, il s'en trouvait un, fort spirituel, très ingénieux, grand ami des nouveautés surtout et pressé d'en produire, qui avait conçu pour la franc-maçonnerie une profonde admiration. Les Orientaux goûtent particulièrement cette machinerie, par la même raison qui nous fait apprécier davantage dans la musique asiatique les combinaisons mélodiques les plus semblables aux nôtres. Le Persan dont je parle représenta au roi que, dans le temps actuel, il ne pouvait plus se contenter de régner, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, en s'appuyant sur

les deux seuls faits de l'occupation et de la force; qu'il lui fallait se procurer une garantie morale de la fidélité de ses sujets. En fondant à Téhéran une loge dont il se déclarerait le grand maître, il aurait l'avantage d'attacher à tout jamais à sa personne les membres de la loge, parce que ceux-ci lui prêteraient le serment maçonnique, lequel serment ne peut jamais être rompu, et, pourvu qu'il eût soin d'enrôler ainsi tous les hommes un peu importants, il se trouverait, par ce coup de maître, à la tête de toutes les forces de sa nation, et de telle façon qu'il ne serait au pouvoir de personne de l'en déposséder jamais.

Le roi accueillit avec intérêt cette ouverture et se montra sensible aux perspectives brillantes qu'elle lui faisait apercevoir. Pendant plusieurs jours, il ne vit pas ses ministres, ses généraux, ses serviteurs de tous grades sans leur demander s'ils avaient été au Feramoush-Khanèh, qu'on venait d'ouvrir par ses ordres, et il les pressait fortement de s'y rendre. « Feramoush-Khanèh » veut dire: « la maison de l'oubli; » c'est une onomatopée approximative du mot anglais « Freemason. » Les Persans n'ont pas manqué de tirer de ce bel enchaînement la conclusion indubitable que, lorsqu'on sort du Feramoush-Khanèh, on a oublié tout ce qu'on a vu, et que c'est de cette façon que les chefs sont bien assurés de la discrétion de leurs disciples.

Pendant quelques semaines, tout le monde se pressa pour être admis au Feramoush-Khanèh. La

personne qui en avait eu l'idée distribuait des grades et des rubans, faisait des discours; on prenait du thé et on fumait beaucoup le kalian. Chaque fois que le roi demandait à quelqu'un des siens: Enfin, qu'as-tu vu, que t'a-t-on montré, que t'a-t-on appris dans cette chambre? Il ne recevait jamais qu'une seule réponse: Nous avons écouté un discours d'un tel qui nous a beaucoup recommandé la civilisation et l'humanité, et nous avons fumé le kalian et bu du thé. — Rien de plus? — Que je sois votre sacrifice! Rien de plus.

Le roi n'était pas content. Il soupçonna qu'on lui cachait quelque chose; car il ne pouvait comprendre que les terribles mystères qu'on lui avait laissé entrevoir dans la franc-maçonnerie ne consistassent que dans les occupations fort innocentes qu'on lui avouait. Puis, il n'y avait pas là de quoi expliquer le serment si formidable sur lequel il comptait. Ses doutes, une fois exprimés, trouvèrent des gens pour les accueillir; les uns lui insinuèrent qu'il devait se passer dans ce secret des débauches épouvantables; les autres furent plus hardis, ils prononcèrent un grand mot: ils dirent que le Feramoush-Khanèh ne pouvait être qu'un lieu de ralliement pour les bâbys.

A l'instant même l'ordre fut donné à tout le monde de prendre garde d'y retourner, et ceux qui y avaient été, même par les ordres du roi, se trouvèrent suspects. L'auteur de l'idée fut, après quelques hésitations, chassé de la Perse et exilé, et, encore aujourd'hui, on n'aime pas à avouer qu'on

a été prendre du thé et fumer le kalian dans un endroit si condamnable.

Si le soupçon était, dans ce cas, sans fondement, il ne faudrait cependant pas supposer que les bâbys sont réellement au repos. Ils écrivent considérablement, et leurs livres circulent en secret. On les cache avec soin, on les lit avec passion, et on y puise des armes toujours nouvelles pour la polémique contre les musulmans. D'autre part, l'Altesse Eternelle et les apôtres qui ont survécu au Bâb convertissent en silence bien du monde, et poursuivent leur œuvre avec constance. On a prétendu, il y a quelques mois, que le chef suprême avait été sollicité par des exilés persans de commencer une nouvelle lutte, qu'on l'avait pressé d'agir par ce motif que l'administration actuelle était mauvaise et désorganisée jusqu'à l'impossibilité de la résistance. Il a, dit-on, répondu qu'il n'était pas encore temps.

CHAPITRE XII

LES LIVRES ET LA DOCTRINE DES BABYS

Ainsi voilà une religion présentée, préconisée par un tout jeune homme. En très peu d'années, c'est-à-dire de 1847 à 1852, cette religion s'est étendue dans presque toute la Perse, et y compte des zélateurs innombrables. En cinq ans, une nation de dix à douze millions d'hommes, occupant un territoire qui en a jadis nourri cinquante millions, une nation qui ne possède pas ces moyens de publicité considérés par nous comme si indispensables à la diffusion des idées, je veux dire les journaux et les brochures, qui n'a pas même de service de poste aux lettres, pas même une seule route carrossable dans toute l'étendue de l'empire; cette nation, dis-je, en cinq ans a été visitée tout entière par la doctrine des Bâbys, et l'impression produite a été telle que les plus graves événements, ainsi que je l'ai raconté plus haut, en sont résultés. Et ce n'est point une populace ignorante qui s'est surtout émue; ce sont des membres éminents du clergé; ce sont des gens riches et instruits,

des femmes appartenant à des familles importantes; ce sont, enfin, après les musulmans, des philosophes, des soufys en grand nombre, beaucoup de Juifs, qui ont été conquis tout à coup par la nouvelle révélation. A le bien prendre, parmi tous les religionnaires de la Perse, deux groupes seulement paraissent être restés à peu près en dehors de ce mouvement passionné: les nossayrys et les chrétiens.

La cause de cette abstention est la même de part et d'autre; c'est la profonde ignorance des matières intellectuelles mises en question. Il y a cependant une distinction à faire. Le nossayry est un nomade, comme on dit, ou, pour parler plus exactement (car il n'existe pas de nomades réels en Perse), le nossayry est un homme de tribu occupé exclusivement de ses troupeaux, de ses champs, de la chasse, de ses querelles. Les besoins religieux de son cœur et de son esprit sont complètement satisfaits par le très petit nombre de prescriptions que lui impose sa foi. Il n'est pas théologien, et son activité se porte ailleurs que sur les sujets transcendants. Quant au chrétien, le mieux est de n'en pas parler. Dans l'abjection complète où il est tombé, lui et son clergé, il serait bien à désirer, pour l'honneur du nom qu'il souille, qu'on le vît disparaître. Il est incapable aujourd'hui d'errer en matière de foi.

Ainsi, le bâbysme a pris une action considérable sur l'intelligence de la nation persane, et, se répandant même au delà des limites du territoire, il

a débordé dans le pachalick de Bagdad, et passé aussi dans l'Inde. Parmi les faits qui le concernent, on doit noter comme un des plus curieux que, du vivant même du Bâb, beaucoup de docteurs de la religion nouvelle, beaucoup de ses sectateurs les plus convaincus, les plus dévoués, n'ont jamais connu personnellement leur prophète, et ne paraissent pas avoir attaché une importance de premier ordre à recevoir ses instructions de sa propre bouche. Cependant ils lui rendaient complètement et sans réserve aucune les honneurs et la vénération auxquels, dans leur façon de voir, il avait certainement droit. On a vu plus haut que l'Altesse Pure, la Consolation-des-Yeux n'avait jamais rencontré le Bâb. Le chef mazendérâny Moulla Mohammed-Aly Balfouroushy était dans le même cas; de même encore, Moulla Mohammed-Aly Zendjâny; de même enfin l'Altesse Eternelle, qui n'avait que seize ans tout au plus quand le Bâb, l'Altesse Sublime, souffrit le martyre. On prétend aujourd'hui que le Bâb désirait beaucoup connaître celui qui est à présent son successeur et qu'il a dit, en plusieurs occasions, qu'il voudrait être sous ses ordres; cependant, ils ne furent jamais réunis. Il résulte de cette observation que l'éloquence du novateur, sa puissance personnelle de séduction, deux qualités qui étaient certainement portées chez lui à un haut degré, ne furent pas les causes principales du succès de ses doctrines, et que si quelques-uns de ses familiers intimes cédèrent surtout à ce mode de persua-

sion, le plus grand nombre, et sans doute les plus éminents, furent entraînés et convaincus par le fond même des dogmes. Rien de plus intéressant dès lors pour la connaissance et l'appréciation de la situation des esprits, en Asie, que de considérer de près des doctrines si actuelles.

Les moyens d'examen ne manquent pas, puisque les livres abondent. Il est vrai que, par tous les moyens possibles, les fidèles les dérobent à la connaissance et à la vue des musulmans. C'est une littérature secrète, d'autant plus que, dans l'état présent des affaires, l'homme qui serait désigné comme possédant des livres bâbys, courrait assurément les plus grands dangers pour sa vie. En raison de cette circonstance, les livres bâbys, outre le soin qu'ils mettent à se cacher matériellement, se cachent aussi intellectuellement, en ce sens qu'ils sont tous écrits d'une manière énigmatique. L'homme qui les ouvre sans les connaître peut en lire bien des pages sans y voir autre chose que l'effusion d'une pensée musulmane très compliquée, surchargée d'apostrophes à la divinité, à ses mandataires, à ses lois, le tout fort obscur, mais n'excitant pas beaucoup plus le soupçon d'hétérodoxie que bien des écrits philosophiques ou des poèmes soufys qui courent les rues sans scandaliser personne. Pour comprendre les livres bâbys, il est nécessaire de les lire avec un commentateur disposé à révéler à l'étudiant le sens voulu de chaque mot.

Les auteurs de ces livres sacrés sont assez nom-

breux. Au premier rang, il est naturel de placer le Bâb, l'Altesse Sublime. On a vu plus haut quels avaient été ses premiers écrits: le journal de son pèlerinage à la Mecque et un commentaire sur le sourat de Joseph. En 1848, il codifia, pour ainsi dire, ses prescriptions et les réunit dans un livre arabe qu'il intitula *Biyyan* « l'Exposition », c'est-à-dire l'exposé et l'explication de tout ce qu'il importe de connaître. Contrairement aux premières manifestations de la pensée du Bâb, la polémique tient, dans ce livre, une très petite place, et, d'un bout à l'autre, tout, forme et fond compose le dogme de la religion nouvelle.

Le mot *Biyyan*, une fois employé par le Bâb, lui parut convenir très bien pour désigner la sphère d'idées dans laquelle sa pensée se mouvait, et il le donna dès lors pour titre à tout ce qu'il composa. Il conserva de même dans ses œuvres ultérieures la forme qu'il avait donnée à celle-ci: elles furent assez multipliées, eu égard à son âge et à la brièveté de sa vie. Il faut y remarquer surtout un *Biyyan* écrit en Persan, qui n'est pas le commentaire du premier *Biyyan* écrit en arabe, car il ne cherche nullement à en éclaircir les difficultés; c'en est plutôt une reproduction grossie; les développements y sont plus accusés et par cela même les subtilités souvent plus raffinées. Il ne faudrait pas supposer que, parce que la langue dans laquelle ce livre est rédigé est le persan, le texte offre plus de prise à l'intelligence du vulgaire. C'est un persan où il ne paraît presque que des

mots arabes choisis parmi les plus relevés et les plus rares, et où se combinent les formes grammaticales des deux langues de manière à exercer singulièrement la sagacité et, il faut le dire aussi, la patience des lecteurs dévôts et confiants. Suivant un usage, qui est du reste assez reçu dans les ouvrages philosophiques, les verbes persans employés se présentent presque toujours sous la forme concrète de participes passés, afin de ressembler autant que possible à des verbes arabes. Cette méthode ne rend pas la lecture bien commode.

Outre les deux Biyyans que je viens de nommer, il y en a encore un troisième, composé également par le premier Bâb. Sans être ni plus difficile ni plus facile à comprendre que les deux autres, il les résume dans un format relativement court. On trouvera la traduction de ce catéchisme à la fin du volume.

L'Altesse Eternelle a aussi composé un certain nombre d'ouvrages; parmi ceux-ci, le plus apprécié des bâbys, c'est le *Livre de la Lumière*. Il est volumineux et ne forme pas moins d'un assez gros in-folio: or, si l'on tient compte de la propriété qu'a le caractère neskhy de contenir beaucoup de matière en peu de place, c'est à peu près deux volumes de format semblable dans nos langues européennes. Le contenu de ce livre, écrit avec passion et chaleur, est surtout mystique.

Enfin, parmi les docteurs que nous allons connaître de plus près tout à l'heure, la plupart ont écrit soit des effusions, soit des prières, soit des

traités de polémique. Il ne paraît pas que Gourretoul-Ayn, la Consolation-des-Yeux, ait rien composé, du moins je n'en ai pas connaissance, ou si elle a écrit, son œuvre est peu considérable. Les voyages, les conversions, la prédication, ont surtout occupé cette existence, qui ne se prolongea pas beaucoup. Mais une autre personne, aujourd'hui vivante, moins éminente sans doute que la Consolation-des-Yeux, mais qui occupe pourtant parmi les religionnaires un rang très élevé et que l'on désigne par le titre de « Son Excellence la Purifiée », *Djenâb Moteherreh*, a composé un ouvrage qui est lu avidement par tous les bâbys. Il est digne d'observation que, dans cette seconde période de la foi où nous sommes actuellement et que l'on pourrait peut-être appeler, sous toutes réserves, l'âge apostolique du bâbysme, les écrivains sacrés s'occupent beaucoup plus de l'effusion, de l'exaltation mystique, de l'application du dogme tel qu'il est, que de l'explication de ce dogme ou de ses développements possibles. On croit, et cela suffit; on cherche peu à définir, et l'attente de grands et prochains événements dans laquelle on vit a empêché jusqu'ici les hérésies de se produire, ou du moins a presque immédiatement arrêté les faibles velléités qui se sont fait jour dans ce sens. L'enthousiasme ici ne donne que peu de place à la réflexion.

Je passe maintenant à l'examen des doctrines: je commencerai nécessairement par ce que le Bâb a enseigné sur la nature de Dieu.

Dieu est unique, immuable, éternel; il n'a pas de compagnon. C'est la même formule que celle dont les musulmans font usage; mais la portée en est différente. Les musulmans actuels entendent dire par là que le Christ n'est pas Dieu, et que la personnalité divine, bornée à elle-même, ne produit pas d'émanation, ni ne se communique d'aucune espèce de manière en dehors de la stricte, complète et absolue unité. Le Bâb prétend seulement établir qu'en dehors de Dieu, il n'y a pas de Dieu, qu'il n'existe pas deux puissances divines étrangères l'une à l'autre. Mais il ne se prononce pas encore sur le caractère qu'il prétend reconnaître à l'amplitude divine, lorsqu'il écrit les paroles que je viens de relever, et l'on s'aperçoit bientôt qu'il entend par l'unité divine tout autre chose qu'une individualité renfermée en elle-même.

Dieu est essentiellement créateur parce qu'il est la vie, parce qu'il la répand et que le seul moyen de la répandre c'est de créer; autrement, il la concentrerait tout entière dans sa propre essence; pour créer, il se sert de sept lettres; j'emprunte les termes bâbys. Ceci revient à dire qu'il se sert de la parole et des différentes manifestations de la parole, représentées ici par sept lettres ou mots, car l'expression arabe *horouf* a les deux valeurs. Ces sept lettres sont: la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire et la révélation; c'est ce que nous appellerions des attributs. Dieu en possède bien d'autres, une infinité d'autres; tous les attributs imaginables, et c'est

ce qui est contenu dans cette affirmation, que tous les noms excellents lui appartiennent, Or, ces attributs, ou, ce qui revient au même, ces noms, ces lettres, ces paroles, ont en elles la vie et la plénitude active de la vertu qu'elles représentent. De là on voit que Dieu, dans tous les sens imaginables et sous quelque aspect qu'on puisse le concevoir, est toujours vivant, agissant, mouvant. Seulement, pour ce qui concerne le fait de la création, autant que nous le pouvons voir et juger, le Bâb enseigne que sept des vertus seulement ont opéré, et c'est ainsi que ces sept vertus, en créant l'univers actuel, ont manifesté la vérité de cet axiome: « Dieu est l'unité primitive d'où émane l'unité *supputée*. »

C'est-à-dire que Dieu est l'unité qui peut prolonger ou retirer à son gré, partiellement ou totalement, les applications de ses vertus, de ses lettres, de son mode de vie, et qui n'en sera nullement diminuée; et cette unité garde comme caractère essentiel cette prérogative, qu'elle seule possède. En effet, toutes les existences, toutes les individualités émanées de Dieu sont *supputées*, c'est-à-dire, dans le langage du Bâb, qu'elles ne pourraient à leur tour produire aucune action émanatrice sans qu'il y eût aussitôt fractionnement, diminution, destruction. Voilà la distinction entre Dieu et la créature.

Mais cette créature, qui n'est pas Dieu, puisqu'elle ne possède aucunement la plénitude des vertus et des attributs divins, et que surtout elle n'a pas celle de l'expansion, n'est cependant pas

complètement séparée de Dieu, de qui elle vient; car « il n'y a rien en dehors de lui », et Dieu s'écrie lui-même: « En vérité, ô ma créature, tu es moi! » Et encore : « Tout ce qui porte le nom d'une chose m'appartient, et ce que tu possèdes, cela est ce qui est à moi »; et enfin ceci, qui est explicite:

« Tout ce qui porte le nom d'une chose quel-
« conque, cela n'est pas en dehors de la création,
« et il n'y a pas de tiers entre cela et moi. Certes,
« je suis la Vérité et certes il n'y a hors de moi
« (en apparence) que la création. »

De sorte que tout ce qui existe, tout ce qui a forme, tout ce qui a nom est en Dieu, émané de lui, inférieur à lui, moins doué, moins fort, moins complet que lui, mais ce n'est là qu'un accident, qui n'a de place que dans le temps et l'espace.

« Au jour du dernier jugement, on contem-
« plera la réunion à Dieu et cela d'une manière
« évidente. »

Alors:

« Toutes choses seront anéanties, moins la
« nature divine. »

C'est-à-dire que toutes les défauts, résultat du fait de l'émanation, de la séparation, même temporaire, d'avec l'essence pure — et c'est là qu'il faut voir les causes du mal en ce monde — tout cela disparaîtra, et Dieu retirera à lui ce qui est de lui.

Il résulte de cet exposé que le dieu des bâbys n'est pas un dieu nouveau, mais celui de la philo-

sophie chaldéenne, de l'alexandrinisme, d'une grande partie des théories gnostiques, des livres magiques, en un mot, de la science orientale de toutes les époques. Ce n'est pas celui que confesse le Pentateuque, mais c'est bien celui de la Gemara et du Talmud; ce n'est pas celui que l'Islam a cherché à définir d'après ce que Moïse et Jésus-Christ lui en avaient pu apprendre; mais c'est très bien celui de tous les philosophes, de tous les critiques, de tous les habiles gens qu'il a nourris dans ses écoles. En un mot, soufys, guèbres sémitisés, — c'est-à-dire tous les guèbres depuis les Sassanides, — et avant eux l'Orient tout entier, ont confessé et chéri et cherché ce dieu là depuis que la science a commencé dans ces contrées. Pendant des séries de siècles, l'Orient l'a honoré à sa manière, et après la longue interruption amenée par les dominations chrétienne et musulmane, interruption qui, ainsi qu'on l'a vu, n'a rien fait oublier, le Bâb n'a fait autre chose que proposer à tout le monde de le tirer de son obscurité, de le reprendre, de le restaurer.

Il l'a fait dans un esprit qui ne manque pas de largeur ni de force. Il n'a pas dit qu'il apportait une nouvelle conception de la divinité, la seule vraie, ni qu'il put donner toute la connaissance que comporte le sujet. Il a dit qu'il ne venait donner qu'un développement de plus à la science de la nature divine; que tous les prophètes successivement en ont dit plus que leurs prédécesseurs n'avaient eu mission de le faire, et que c'est

simplement en conséquence de ce progrès régulier que lui a été commise la tâche d'être plus complet que Mahomet, lequel l'avait été plus que Jésus, qui, à son tour, en avait su plus que ses prédécesseurs. Mais le Bâb ajoute qu'il ne faut pas s'exagérer le progrès qu'il est possible de faire dans la connaissance de Dieu. Jamais, jusqu'au jour du dernier jugement, on ne le connaîtra tout entier, c'est-à-dire que la créature ne pourra le pénétrer que dans ce moment, où, cessant d'être créature, elle retournera à lui et se trouvera être en lui, être à lui. Jusque-là, on n'obtiendra que des connaissances plus ou moins incomplètes, toujours bien éloignées d'embrasser l'ensemble. En conséquence, se livrer à cette recherche stérile n'est pas le but que l'homme doit se proposer. Obéir à Dieu, l'aimer, aspirer à lui, voilà ce qu'il doit faire plutôt que prétendre entrer dans des secrets trop disproportionnés à son état actuel. Il ne lui sera jamais demandé compte de son savoir ni de sa subtilité sur ce point; qu'il s'occupe donc d'autre chose. Ce que chaque prophète révèle suffit au besoin de chaque temps.

On a vu que le Bâb fait résider le mal, l'erreur, dans le fait même de l'émanation qui produit un écart plus ou moins considérable de la créature à l'égard de l'essence divine; c'était l'idée de certains gnostiques. On ne peut pas se flatter qu'elle fasse avancer beaucoup la solution du grand problème, attendu qu'un déplacement qui transporte une manifestation d'existence de l'ordre de l'infini

dans celui du fini ne suffit pas pour donner une notion claire de la production de l'existence négative, en tant que l'erreur et le mal seraient adéquats à cette dernière. Mais ce qui est à considérer dans la théorie du Bâb, c'est qu'il s'écarte tout à fait de l'opinion, si chère à la plupart des philosophes asiatiques, suivant laquelle la matière serait responsable de tout ce qui est à réprover. Nulle part le Bâb ne se prononce d'une manière défavorable à l'égard de la matière. On verra, au contraire, tout à l'heure, qu'il se montre d'une grande condescendance envers elle, et assurément, sur ce point, il s'écarte beaucoup des gnostiques.

En concevant de cette manière la nature divine, nous embrassons nécessairement dans notre conception et l'origine de la création et la fin certaine de cette création, de sorte que dans la solution du premier problème se trouve comprise la solution des deux autres. Nous pouvons en conclure que nous sommes ici en présence d'une doctrine panthéistique qui a pour caractéristique principale de n'être ni matérialiste, ni spiritualiste absolument, ou plutôt, par cela même que la nature extérieure, visible, tangible, y est donnée comme aussi divine dans son essence que l'esprit, et aussi innocente en elle-même, il se trouve que ce panthéisme est celui des magiciens qui dans la matière voient surtout la forme, et dans la forme les instruments, les moyens de la puissance productrice. Il y a donc là un spiritualisme relativement modéré, assez convenable pour rallier les différents

partis des soufys, dont les systèmes oscillent entre le plus grossier matérialisme et les raffinements du plus insaisissable spiritualisme.

L'univers étant ainsi posé au-dessous de Dieu, mais en rapport constant avec ce même Dieu, dont il émane et auquel il doit retourner, il faut voir de quelle manière s'exerce ce rapport et, pour cela, comment l'univers est constitué de façon à le rendre possible.

On a vu que le monde émanait de la divinité par l'action de sept expressions, de sept lettres, et que ces sept expressions sont la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire, la révélation. Le Bâb ne dit pas expressément que ce sont là autant de manifestations du Verbe; mais par l'expression *horouf*, « les lettres », ou « les mots », il exprime suffisamment cette idée, et par là se rattache, dès l'origine de son système, à la philosophie régnante, celle de Moulla Sadra et de Hadjy Moulla Hadjy Sebrevary, essentiellement néoplatoniciens à cet égard. Des sept lettres Dieu dit lui-même dans le Biyyan :

« C'est la porte de Dieu, relativement à ce qui
« est dans le domaine des cieux et de la terre et
« à ce qui est entre les deux. Tout cela obéit aux
« préceptes de Dieu et est conduit par son action. »

Voilà donc le monde créé au moyen de sept expressions, lettres ou paroles. Comme paroles, elles sont la source des choses purement intellectuelles; comme lettres, c'est-à-dire comme apportant toute la combinaison des lignes, elles sont la

source des formes visibles, qui ne vont pas sans la matière, en même temps que la matière n'est pas sans elles; donc elles ont déterminé la matière. Mais, au-dessus de ce chiffre 7, comme des expressions créatrices, il faut placer le mot *hyy*, « vivant », car la vie est à la fois la source même et le produit des sept énergies. En effet, la valeur numérique de la lettre *h* est 8 et celle de *y* est 10, ce qui fait 18; en y ajoutant 1 pour la forme *ahyy*, « celui qui donne la vie » on a 19, et le Bâb en conclut que 19 est l'expression numérique de Dieu lui-même, d'autant plus qu'il appelle l'attention d'une manière toute particulière sur le mot *wahed*, usité par le Korân pour indiquer « l'unique » c'est-à-dire Dieu. C'est, en effet, une des dénominations les plus élevées dont puissent se servir les musulmans pour désigner le souverain des mondes; or, *wâhed*, dans sa valeur numérique, c'est $6+1+8+4=19$: ainsi le chiffre 19 signifie « l'unique qui donne la vie », autrement « Dieu, unique et créateur ». Il reste ainsi établi que le nombre 19 étant le chiffre, et par conséquent la parole, la lettre de Dieu, renferme nécessairement les sept lettres qui servent de moyen pour la production du monde. Il en résulte nécessairement que, le monde n'étant autre chose qu'une émanation divine et reposant sur les mêmes principes de vie, le nombre 19 doit se trouver à la base de toutes les organisations partielles qu'on y rencontre.

Avant d'aller plus loin, il faut que j'insiste sur

la lettre $a=1$, qui, introduite tout à l'heure dans le mot *ahyy*, lui a donné la valeur active ou, comme disent les grammairiens, celle d'un nom d'agent. Cette lettre, ce nombre 1, est ce que les bâbys, qui ne font en cela que suivre des méthodes bien antérieures à eux, appellent « le Point ». C'est le principe d'existence, de réalité introduit dans tout ce à quoi on le rapporte, et lorsqu'il est question de Dieu, on peut, on doit considérer le Point comme étant la partie mystérieuse, inappréciable, qui fait précisément que Dieu est Dieu, et dont nous ne pouvons comprendre la véritable valeur parce que nous ne pouvons pas la décomposer; or, sans analyse, il n'y a pas pour nous de compréhension. On pouvait être tenté, tout à l'heure, de supposer que cet 1 complaisant, qui venait compléter le chiffre 19, était un peu de fantaisie ou de tolérance. Il n'en est nullement ainsi, et c'est lui, au contraire, qui emporte la plus forte part de signification dans les mots où il se trouve. Nous en aurons plus loin une autre preuve.

Le Bâb ne se contente pas des preuves qui précèdent pour montrer l'importance du chiffre 19; il observe encore que la formule consacrée, « Bism Illah elemna, elegdous », « Au nom de Dieu, le très grand, le très saint », formule bien puissante, qui manifeste la foi et constitue le résumé le plus parfait de la vérité, produit encore, par l'addition de la somme des lettres dont elle est composée, le chiffre 19.

Du moment qu'il est bien établi que le chiffre 19 a une valeur et une portée si hautes, l'unité divine étant un tout composé de 19 énergies, le Bâb en tire la conséquence que cette disposition par 19 doit présider à tout dans le monde: il déclare donc que l'année a 19 mois et chaque mois 19 jours, chaque jour 19 heures, chaque heure 19 minutes. Cette détermination une fois établie pour le temps, il l'applique également à l'espace et fait triompher le nombre sacré en toutes choses. Bouleversant ou, suivant lui, régénérant toutes les mesures itinéraires, toutes les mesures de longueur, de poids, etc., il les soumet à la division par 19. La jurisprudence, qu'il renouvelle, applique également les amendes par 19, et les marchands, dans tous leurs calculs, doivent se régler sur la même supputation, afin de ne plus troubler dans le monde les lois de l'harmonie préétablie. Dans les temples, dans les lieux de prière, l'organisation sacerdotale doit également se régler sur le même nombre. Chaque collège de prêtres, qu'il institue d'avance en esprit et en droit, en attendant que le triomphe du bâbysme permette de l'introniser en fait, est présenté par le Bâb comme formant une unité composée de dix-huit parties auxquelles préside, à l'instar du Point, un chef, qui en est le résumé, le directeur, le sommet. On voit ainsi que le monde est établi conformément à la nature divine.

Il ne faut pas prendre tout cela pour un symbole. Le Bâb ne pense pas faire ici une institution

commémorative. Il vise plus haut : il entend donner à toutes choses leur détermination normale et nécessaire. Jusqu'ici, l'ignorance avait violenté l'esprit et la matière, en leur imposant des modes d'activité et des lois d'organisation qui ne répondaient pas à leur véritable nature. Le Bâb rétablit la cohérence et la similitude de mouvements entre Dieu et la créature momentanément écartée de sa source, et c'est pourquoi il dit avec autorité : « Organisez toutes choses d'après le nombre de l'unité, c'est-à-dire avec une division par dix-neuf parties. »

L'univers ayant été ainsi primitivement créé conformément à la nature divine, dont il est émané et où il doit retourner, il résulte de cette corrélation que les rapports ne pouvaient être rompus entre le Créateur et la création souffrante. Si celle-ci y était intéressée, on peut dire que le Créateur ne l'était pas moins, et ce devait être son but de ramener à lui les parties de lui-même qu'il en avait momentanément écartées, et qui, bien que déchues, dans un certain sens, n'en ont pas moins gardé une grande part de dignité, puisqu'elles ressemblent encore si bien à leur auteur. On voit, dans cette conception, que Dieu ne saurait être qu'essentiellement bon, et que l'homme (et avec lui toute la nature) dégénéré, mais cependant resté bien sublime encore, ne peut manquer d'être bon. L'homme manifeste cet attribut par cela même qu'il a le sentiment de son origine, et aspire incessamment à y retourner.

Dans cet état de choses, dans ce courant sympathique qui va de l'être infini à sa portion finie, Dieu prouve sa vitalité par des rapports ininterrompus avec la créature, et ces rapports ont déjà trouvé leur expression dans une des parties constitutives du chiffre sept: la révélation. La nature ignorante, oublieuse, s'élançe vers Dieu pour connaître, car la science est le seul moyen qu'elle ait de se régénérer, et Dieu, qui l'aime, la lui dispense avec les précautions qu'exige sa faiblesse, résultat de son écart. Il ramène l'homme, il le tire à lui, en quelque façon, au moyen d'une chaîne et par une série de secousses ménagées; la chaîne, c'est la série des prophètes; les secousses, ce sont les révélations que ces personnages apportent.

Mais les hommes n'ont pas plus compris le caractère vrai, l'essence réelle des mandataires de Dieu, qu'ils n'ont compris Dieu lui-même. Comment aurait-il pu se faire qu'un homme purement homme, soumis, même dans la moindre mesure que l'on voudra, aux humbles conditions d'esprit qu'entraîne le mode d'existence terrestre, pût jamais s'élever assez pour que la bouche de Dieu touchât son oreille et la pensée de Dieu son intelligence! Il y a de grands rois, il y a de grands docteurs; l'humanité a fourni, a connu des sages éclatants; pourtant si l'on mesure la distance qui sépare toutes ces natures si nobles, si élevées, sans doute, de la véritable nature prophétique telle que le monde l'a révéree dans un très petit nombre d'apparitions inoubliables, on peut bien se

convaincre qu'un mandataire de Dieu ne saurait être, à proprement parler, un homme. Que sera-ce donc?

Ce sera comme le monde, comme l'univers lui-même, une émanation de la nature divine. Seulement cette émanation restant en communication constante avec son origine, et en étant un prolongement plus court dans le temps, en reste infiniment plus rapprochée et constitue réellement, par ses qualités et ses défauts réunies, un intermédiaire entre Dieu et l'univers. Au point de vue humain, c'est une personnalité, puisque la forme, l'apparence en est rigoureusement déterminée et finie, et que le corps de Jésus, celui de Mahomet, sont bien réellement des apparitions positives; mais au point de vue intellectuel, prophétique, ce sont des souffles de la bouche de Dieu, qui ne sont pas actuellement Dieu, mais qui viennent de lui plus réellement, et retournent à lui plus rapidement que les autres êtres. Ce sont ses paroles, ce sont ses lettres. Ainsi, les prophètes sont à la fois des hommes et en même temps Dieu lui-même, sans être tout à fait ni l'un ni l'autre.

Considérés dans leurs rapports entre eux et comparés quant à leur nature, on peut dire que ces envoyés célestes ne sont nullement différents les uns des autres. Il y a plus: on serait presque en droit d'affirmer qu'ils sont toujours les mêmes, puisqu'ils émanent identiquement de la même origine, qu'ils résultent de la même pensée, qu'ils viennent pour le même objet, qu'ils retournent

sans transition à la nature divine, ce que ne font pas les autres hommes. Cependant il y a entre eux une grande différence quant au rôle qu'ils ont à remplir.

Les prophètes primitifs venant agir sur une nature humaine extrêmement endormie, alourdie, paralysée dans sa chute, n'ont eu pour mission que de la réveiller dans la mesure du possible, et de l'acheminer vers l'intelligence de sa situation. Ils lui ont annoncé peu de vérités, et des plus simples; ils lui ont prescrit peu de règles, et les plus nécessaires; lui laissant le temps de se reconforter sans trop d'efforts, ils n'ont pas voulu la brusquer, au risque de la faire choir encore en la menant trop vite. C'est là une des manifestations de cette bonté éternelle qui fait le fond de tous les actes divins; et combien elle s'est trouvée être en cela prévoyante et sage, c'est ce que la difficulté avec laquelle les hommes ont toujours obéi à toutes les prescriptions, si faciles et si modestes qu'elles fussent, s'est chargée de démontrer dans tous les siècles.

Graduellement, toutefois, et à pas bien chancelants, mais cependant ininterrompus, l'humanité marchait. La loi de Moïse devint bientôt insuffisante, et la nature divine s'incarnant dans Jésus apporta le christianisme. C'était un progrès immense. Le monde en profita assez pour que, après un laps de temps beaucoup moins considérable que celui qui s'est écoulé depuis David, le dernier prophète, ou, si l'on veut, Salomon, jus-

qu'à Jésus, Mahomet pût apparaître. Il entraîna encore les hommes un peu plus loin que Jésus ne les avait portés. Cependant, non plus que son prédécesseur, il ne vint pas à bout de leur imprimer un mouvement uniforme, et beaucoup d'entre eux restèrent obéissants aux révélations périmées, comme cela était arrivé antérieurement. Enfin le Bâb parut à son tour, et sa révélation, plus complète sans doute et, comme diraient chez nous certains politiques, plus progressive, a d'ailleurs revêtu des caractères assez particuliers, qui sont la démonstration et la preuve de son excellence.

Elle n'abroge aucune des prescriptions essentielles des lois précédentes, mais elle vient les compléter. Elle ne donne pas les autres prophètes comme ayant été inférieurs au Bâb, quant à leur essence; ils ont seulement été plus réservés, plus discrets, et ils ont dû l'être. Du reste, il n'est nullement nécessaire maintenant de s'occuper d'eux, de leur rendre des honneurs rétrospectifs, de s'en référer à leur paroles, de consulter leurs livres. Tout cela, fort bon dans son temps, mais aujourd'hui dénué de toute utilité, aurait l'inconvénient grave de retenir les hommes dans les bas fonds où ils ne doivent pas rester. On aurait tort de croire qu'une négligence si absolue pût tourmenter ou affliger l'âme des anciens prophètes; ce serait ne pas connaître ce qu'elle est en réalité; mais Dieu, de qui émanent, dans le temps, et les révélations et les révélateurs, s'affligerait, au contraire, de voir ses volontés paralysées par une aveugle

reconnaissance, une indécente et maladroite piété, un esprit de routine contrecarrant ses vues de progrès indéfini. Ainsi, des religions mortes il ne faut rien garder, pas même la mémoire des donateurs.

Maintenant que le Bâb est le prophète du siècle, c'est à lui que doivent s'adresser provisoirement les hommages. Mais voici qui est très remarquable, et j'y faisais allusion tout à l'heure en disant que la révélation nouvelle a des caractères qui lui sont spéciaux: Dieu n'a pas voulu cette fois laisser croire à l'humanité qu'elle était arrivée à son terme, et surtout que la révélation qui lui était faite se renfermât dans un homme. Le Bâb, pour grand qu'il puisse être, n'est pas à lui seul le prophète, si l'on aime mieux la prophétie actuelle. Elle se compose d'une unité toute entière, et si l'on se reporte à ce qui a été dit précédemment, on comprendra de suite qu'une unité toute entière, c'est ici dix-neuf manifestations personnelles. Le Bâb en est le Point, il n'est pas à lui seul toute la manifestation.

C'est là un des caractères les plus originaux de la nouvelle foi. J'ai dit ailleurs que plusieurs des plus saints personnages de la secte n'avaient jamais vu le Bâb. Ils ne lui en étaient pas pour cela moins attachés, religieusement parlant, moins dévoués d'affection. Ce qu'il faut ajouter encore, c'est que le Bâb n'assistait pas au concile qui fut tenu sur la frontière du Korassan, et qui détermina l'insurrection du Mazendêrân. Dans ce

concile même, Yahya, avec ses quinze ans, occupa, dit-on aujourd'hui, la première place: mais l'influence dogmatique appartient à la Consolation-des-Yeux, tandis que Moulla Housseïn-Boushrewièh exerçait sans conteste la prépondérance politique. Il y a même des raisons de croire que le Bâb s'efforça d'arrêter les saints sur la voie de l'insurrection, la déclarant au moins prématurée. Dans tous les cas, il ne s'y joignit jamais, et de sa vie, très courte à la vérité, il n'a ni préconisé la révolte, ni paru éprouver aucune velléité belliqueuse. Cependant il ne se sépara pas non plus des siens, et il accepta sans murmurer et sans protester les conséquences mortelles pour lui de la ligne de conduite qui avait été suivie sans qu'il l'agréât. Pour lui, il se consacra entièrement à l'enseignement réfléchi, à l'exposition de la foi. C'était évidemment une âme douce et un peu rêveuse. Tandis qu'enfermé dans le fort de Tjehrig, il attendait le dernier supplice, qu'il savait bien devoir terminer sa vie dans un délai plus ou moins prompt, il s'occupait avec un soin minutieux à élaborer les articles de la nouvelle foi dans les différentes compositions qu'il a produites. On ne peut lire sans émotion ce qu'il écrit lui-même sur le pays où il souffrira le martyre, ainsi que sur les sanctuaires qu'il faudra plus tard consacrer à sa mémoire et à celle de ses compagnons, de ceux qui, avec lui, auront composé l'Unité.

Car c'est là qu'il en faut arriver pour com-

prendre réellement l'essence du bâbysme. Sans doute Mirza Aly-Mohammed, autrement dit l'Altesse Sublime, est le côté le plus éminent, le Point de l'Unité; mais, je le répète, ce n'est pas l'Unité toute entière, qui se compose encore de dix-huit autres individualités, parmi lesquelles doit, de toute nécessité, se trouver une femme. C'était, au début, la Consolation-des-Yeux; aujourd'hui, c'est Son Excellence la Purifiée. Voilà donc que l'organe révélateur qui se produit de nos jours possède un avantage bien saillant sur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il n'est pas seulement émané de la divinité, il est constitué comme elle, par ses dix-neuf façons d'être. Comme la divinité, il forme ce genre d'unité primitive qui est l'unité féconde des différentes personnalités qui y sont comprises. Plusieurs d'entre elles ont été nommées dans ces pages: d'autres ne sauraient l'être, parce qu'elles existent encore et se cachent. Maintenant il faut savoir ce qu'elles sont, ou ont été au point de vue de leur essence.

Comme le Bâb, comme le Point, elles émanent de la substance divine; prises chacune en leur particulier, elles ne sont pas inférieures au Bâb, parce qu'il n'y a pas de relations de supériorité et d'infériorité dans la nature de Dieu: mais elles ont autre chose et moins à accomplir: c'est pour cela qu'il est le Point. Elles sont humaines, en ce sens qu'elles ont un corps, des besoins, des passions; elles ne le sont pas, en ce sens que les âmes qui les animent sont directement des souffles

divins. Et si l'on demande l'effet que produit la mort, la cessation de la vie chez ces membres de la manifestation prophétique, le voici: Le Bâb est martyrisé; aussitôt l'activité qui était en lui s'adjoint à celle qui est dans un autre de ses compagnons et ainsi l'Unité continue à avoir le Point. Il semble que certains bâbys tiennent pour assuré que cet agrandissement spirituel s'est manifesté tout d'abord, après la mort du Bâb, dans la personne de l'Altesse Eternelle; d'autres inclinent à croire que ce fut la Consolation-des-Yeux qui, après le Bâb et jusqu'au jour où elle fut brûlée, eut la puissance du Point dans l'unité prophétique des dix-neuf. A cause de cela, ils l'appellent le Point, et, suivant eux, ce serait seulement à la mort de Gouret-oul-Ayn que l'Altesse Eternelle serait devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Mais cette opinion ne me paraît pas tout à fait orthodoxe, et il serait possible qu'elle ne fût, chez quelques-uns, que le produit de l'espèce d'idolâtrie que la Consolation-des-Yeux avait fait naître.

Il en est de même pour tous les autres membres de l'Unité: leur essence, à leur mort, ne quitte point la terre. Elle reste, elle s'adjoint à une âme déjà vivante et remplit ainsi le vide qui avait semblé se faire. C'est pourquoi Moulla Housseïn-Boushrewyèh et les autres saints ont généralement annoncé qu'ils allaient renaître dans quelques jours. En réalité cependant, et à proprement parler, ce n'est pas une renaissance comme l'en-

tendent les partisans de la métempsycose indienne. L'âme animale, le corps, et, ce qui est plus, l'individualité physique et morale périclissent; mais le souffle de vérité, le caractère divin ne périt en aucune manière, et allant s'unir à une existence terrestre qu'il en trouve digne, il lui donne une valeur égale à celle du martyr qui n'est plus. Ce n'est pas, à proprement parler, le même homme, c'est le même esprit.

Il n'y a pas seulement que l'Unité prophétique qui soit honorée de cette communication de l'essence divine. Cette infusion s'opère dans le sein de chaque fidèle à des degrés inférieurs comme le sont les fonctions auxquelles ils sont destinés. Sans sa présence, la nature humaine ne pourrait rien; mais là où l'on croit voir un des fidèles remplir une certaine mission qui a du rapport avec celle de quelques saint personnage, soit bâby soit des révélations antérieures, on l'assimile à ce personnage et l'on dit ainsi: c'est Imam Riza, c'est Aly, c'est tel autre grand personnage. En effet, celui dont on parle agit, écrit, conseille, pense comme ceux auxquels on l'identifie ont agi, écrit, conseillé ou pensé; mais c'est la direction qui lui est imprimée par l'essence divine qui est identique à la direction précédemment suivie; en réalité, les hommes sont absolument différents. Cependant, comme l'imagination des fidèles est flattée de ces rapprochements et de ces confusions de personnes, on semble les autoriser et les accepter, au moins en paroles, et l'on admet que

le Bâb est la reproduction de Mahomet, qui l'était du Christ, qui l'était de ses prédécesseurs.

Cette conception de ce que nous appelons *la grâce*, est essentiellement sémitique, et remonte aux sources les plus lointaines de la philosophie araméenne. Le christianisme ne l'a acceptée que tellement réduite et transfigurée, qu'on a quelque peine à la rapporter au type original. C'est que le christianisme, avec grande raison, s'est préoccupé de bonne heure de la nécessité de sauver le libre arbitre, et il faut avouer qu'il a été puissamment aidé dans cette tâche par les tendances de l'esprit germanique. L'Islam, sous l'influence chrétienne, s'est beaucoup débattu pour arriver aux mêmes résultats. Quoi qu'on en dise d'ordinaire, la théologie mahométane se préoccupe très fort de la liberté humaine, et la revendique à chaque instant, d'autant plus que, se trouvant dans les circonstances pour sauvegarder ce dogme, à cause des habitudes d'esprit de la race à laquelle elle s'adresse, et à cause du besoin impérieux de garantir une unité divine, serrée par elle jusqu'à la folie, elle est contrainte de répéter à satiété que l'homme est libre et responsable, pour réussir à le faire admettre un peu. Aujourd'hui, les bâbys, donnant satisfaction aux tendances générales ont réhabilité purement et simplement l'ancien fatalisme, en le concevant sous la forme d'une inoculation divine, laquelle a lieu ou n'a pas lieu dans les âmes.

Maintenant que nous savons ce qu'est Dieu, ce

qu'est l'univers et ce qu'est la prophétie; d'où elle vient, comment elle opère, et sur qui en dernier lieu elle repose, nous allons être frappés d'une autre particularité: Le Bâb, et à certains égards, l'Unité entière dont il est le Point, ne constitue pas une révélation définitive, le Bâb n'est qu'un précurseur. Il attire le plus extrême intérêt, dans le Biyyan, à bien pénétrer le lecteur de ce fait. Il n'est venu que pour révéler un certain nombre de vérités nouvelles; il n'abroge pas les prescriptions anciennes dans ce qu'elles ont d'essentiel, il ne préjuge rien sur ce qui sera donné plus tard. Il est tellement convaincu de son insuffisance et de la limitation de ses pouvoirs, qu'il l'a marqué profondément dans son livre, ainsi qu'il suit: Le Biyyan étant le livre divin par excellence, doit nécessairement être constitué sur le nombre divin, c'est-à-dire, sur le nombre 19. Il est donc composé, en principe, de 19 unités ou divisions principales, qui, à leur tour, se subdivisent chacune en 19 paragraphes. Mais le Bâb n'a écrit que onze de ces unités, et il a laissé les huit autres au véritable et grand Révéléateur, à celui qui complétera la doctrine, et à l'égard duquel le Bâb n'est autre chose que ce qu'était saint Jean-Baptiste devant notre Seigneur. La doctrine du Bâb est donc transitoire; elle sert de préparation à ce qui viendra plus tard; elle déblaye le terrain; elle ouvre les voies. Elle ne fait pas davantage et se garde de conclure. Ainsi, par exemple, le Bâb abolit la kibla, c'est-à-dire l'usage musulman et juif de se tourner vers

un point donné de l'horizon lorsqu'on fait la prière. On conçoit que ni la Mecque, ni Jérusalem, n'inspirent une dévotion particulière aux bâbys, mais il ne substitue pas de nouvelle kibla aux anciennes abrogées, et déclare que sur ce point il n'a rien à ordonner, et que ce sera le grand Révélateur qui décidera.

Une grande partie du Biyyan est consacrée à annoncer, à expliquer, à faire prévoir l'avènement de cette fraction si importante de la vérité. Le Bâb, qui ne veut pourtant pas trop en dire, n'y étant pas autorisé, appelle le Grand Inconnu « Celui que Dieu manifestera ». Cependant, il se laisse aller à exprimer l'avis que la valeur numérique de son nom sera égale à celle des Lettres de la Vie c'est-à-dire à 19, ce qui est, en effet, très plausible, une fois le système admis. Les fidèles se sont donc mis à la recherche du nom que pouvait cacher ce mystère, et ils inclinent à croire que ce nom est Yahya, celui de l'Altesse Eternelle, du chef actuel de la religion.

La solution de ce problème n'est pas seulement, à leur point de vue, d'un intérêt pieux ou de curiosité, elle implique les plus graves résultats. Ainsi, le Bâb a prononcé que l'apparition de « Celui que Dieu manifestera » coïnciderait avec les apprêts du Dernier Jugement, et que ce serait ce prophète qui, en réalité, introduirait l'univers purifié dans le sein de la divinité qui l'attend. Sous ce rapport, « Celui que Dieu manifestera » sera l'Imam Mehdy, sera Jésus-Christ arrivant sur

les nuées pour juger la terre. Si nous devons considérer l'Altesse Eternelle comme étant, en effet, « Celui que Dieu manifestera », nos jours sont comptés et la fin des temps approche. Mais plusieurs bâbys inclinent à croire qu'il ne faut pas comprendre ainsi les choses; que l'Altesse Eternelle actuelle n'a pas le caractère définitif que l'on croit, et que ce n'est qu'une continuation du Bâb. Suivant cette manière de voir, qui, ce semble, pour peu que le monde ne prenne pas fin avant une vingtaine d'années, finira par s'établir universellement parmi les religionnaires, l'Altesse Eternelle, ainsi que les docteurs dont elle est entourée, continueront toujours, au nombre de 19, la permanence de l'Unité, qui s'est manifestée d'abord dans le Bâb et ses compagnons, de sorte que désormais le monde, suffisamment avancé dans la voie du progrès, jouira d'une continuité de communication intime avec Dieu, d'une émanation constante de grâce, d'une énergie régénératrice telle que les siècles précédents n'avaient pas été en état de la recevoir. Quant au Jugement, il n'y a pas de doute que l'Altesse Eternelle, soit qu'on doive ou non voir en elle « Celui que Dieu manifestera », y doive présider, attendu que le Bâb a annoncé deux espèces de Jugements. L'un prend place à la fin de chaque période prophétique: les hommes qui ont vécu dans cette période sont jugés par le nouveau prophète au point de vue de la doctrine qu'il a apportée. S'ils ont été obéissants à leurs lois, s'ils ont accompli, en esprit et

en vérité, toutes ses prescriptions, la grâce chez eux a abondé dans la mesure relative où elle pouvait le faire, et ils jouissent du bien, du bonheur que leur prophète particulier aura annoncé et promis. Pour les méchants, provisoirement, ils sont châtiés comme ils devaient s'attendre à l'être.

Puis, au jour du Jugement Dernier, auquel présidera « Celui que Dieu manifestera », tous les hommes purs des générations précédentes comparaitront. Le prophète les félicitera de leurs efforts, de leur piété, de leur soumission aux ordres qui leur avaient été transmis, et en récompense de leur vertu, il leur révélera ce qu'il pourra donner lui-même de vérité. Alors, préparés suffisamment, ils se réuniront à Dieu, et vivront en lui, participant à toutes ses perfections, à toutes ses félicités, en un mot, ils seront à lui. Quant aux méchants, ils seront anéantis, le néant seul étant le véritable terme du mal. Ainsi les bâbys se proposent, comme suprême récompense, l'unification avec Dieu. C'était aussi la théorie de la plupart des gnostiques. Il n'est pas besoin d'ajouter que la nature entière partage le sort de l'humanité: ce qui en elle est bon et pur retourne à l'essence divine, et ce qui est mauvais tombe dans le néant.

Tous les grands linéaments de la doctrine étant ainsi tracés, nous pouvons descendre aux détails. Le Bâb semble établir pour la société bâbye un gouvernement à la fois monarchique, théocratique et démocratique. Il y aura des rois, qui comp-

teront avec un puissant clergé et seront tenus à protéger leurs sujets. Le clergé, formé, ainsi que je l'ai déjà dit, à l'image de l'unité divine et de l'unité prophétique, sera constitué en collèges de prêtres composés chacun de dix-neuf pontifes. Les sanctuaires les plus vénérables seront érigés sur les tombeaux des martyrs, et singulièrement, suivant la prescription du Bâb lui-même, là où il aura été mis à mort. Puis, il y en aura d'autres nécessairement, dans les villes, surtout dans les capitales; enfin, chaque maison devra contenir son oratoire.

Dans les temples seront employées les matières les plus précieuses, les plus riches étoffes. Tout ce qu'il y aura de plus excellent dans le pays devra y être consacré et y figurer, de même que les oratoires privés devront être embellis de ce que chaque maître de maison possédera de plus beau et de plus précieux. Le service divin, dans les occasions d'ailleurs rares où il est prescrit, se célébrera au son des instruments de musique et par des chants. Chaque fidèle sera assis pour prendre part à ces solennités; les prêtres auront des trônes élevés, d'où ils présideront à tout. Quant aux fidèles, ils mettront dans les talismans une confiance entière et absolue, et d'abord, en témoignage de cette confiance, chaque homme portera constamment sur soi une amulette en forme d'étoile, dont les rayons seront formés par des lignes contenant des noms de Dieu; chaque femme doit avoir, de même, une autre amulette, combinée d'une ma-

nière analogue, mais avec d'autres noms, et en forme de cercle. C'est ce que le Bâb appelle dans le Byyan les *Formes* et les *Cercles*; il y fait parler Dieu ainsi:

« En vérité, je t'ai donné les *Formes* et les « *Cercles*, et je t'ai témoigné ainsi ma faveur. Dis : « Toute l'Exposition est contenue dans « ceux-ci. Certes, tracez-en autant que vous pour- « rez, afin de les lire (constamment)! »

La raison de ce respect, de cette passion pour les talismans est facile à concevoir. Puisque nous avons vu précédemment l'identité des lettres, des sons, avec les noms, avec les attributs divins desquels résultent les mondes, puisque toute la création et ses énergies sont exprimées par des harmonies de chiffres et de nombres qui s'emboîtent les uns dans les autres, il est clair que l'homme est amené naturellement à mettre une confiance extrême dans le pouvoir qu'il possède de combiner aussi les nombres, de disposer des sons et des signes. De là, s'adressant à toute la nature, comme lui émanée du sein de Dieu, il interrogera ses forces, qui répondront partout. C'est ainsi que le Bâb recommande avec insistance les cachets de cornaline; il veut qu'on en porte; il veut qu'on en mette aux doigts des morts; il décide ce qu'on devra inscrire dessus; enfin il adopte pleinement, il consacre à nouveau la science talismanique et la relève sans hésiter de la condamnation prononcée contre elle par le Christianisme, et, avec regret, prononcée aussi par l'Islam. Si l'on rappro-

che ce trait bien frappant de ce qu'on a vu plus haut sur la renaissance des temples et des collèges de prêtres, on en conclura que le Bâb veut simplement ramener les populations à ce paganisme araméen qui ne fit explosion qu'assez tard dans le polythéisme grec et romain, mais qui s'en empara si bien, que l'empereur Julien, prétendant revenir au passé, ne put pas s'élever au delà du chaldaïsme; il lui fut impossible de remonter aux vrais cultes de la Grèce et de Rome. Aujourd'hui, cet ancien araméisme, que l'on devait croire bien mort, bien oublié, bien effacé de la surface de la terre jusqu'en ses dernières traces, on le revoit, et on peut juger s'il est faible, s'il est mourant, s'il manque d'énergie. On dirait que son sommeil n'a fait que le retremper.

Personne ne saurait se laisser aveugler par le dogme unitaire au point de croire que le polythéisme n'est pas là en germe, et en germe patent. Toutes ces manifestations, tous ces Eons que nous avons connus, auxquels nous avons parlé, que nous connaissons encore, qui ont combattu dans le Mazendérân, qui ont souffert à Téhéran ou à Tebriz, auront des symboles dans dix ans, des statues dans vingt; dans cent ans les critiques pourront contester leur existence réelle, tout aussi bien que celle du Yaldabaoth gnostique. Voilà donc l'Asie prise sur le fait. Elle n'oublie rien, rien au monde, et son génie a une obstination logique, un entêtement qui ne se laisse jamais détourner et ne sera jamais définitivement vaincu. Je ne puis

m'empêcher d'admirer dans son genre cette obstination grandiose qui prétend de nouveau faire promener sous nos yeux les prêtres de Ninive, les sages de Babylone; nous faire assister à leurs discours, et nous rouvrir les savantes écoles de Pumbedita et de Boushyr, afin de répandre les leçons là où le Christianisme et l'Islam les ont interrompues. Et ce n'est pas à dire qu'une renaissance si singulière soit l'œuvre de quelques lettrés maniaques, de quelques cerveaux archéologiques: les populations ne la comprennent que trop, ne la veulent que trop, et l'on a vu si, pour la défendre, elles savent tuer et mourir.

Les bâbys ont, d'ailleurs, le grand et principal caractère de la foi religieuse, celui des époques croyantes: ils ne demandent pas la tolérance et ne la promettent pas. Au contraire: dans ce même temps où le Bâb, enfermé au fort de Tjehrig, attendait la mort, ce jeune homme de vingt-sept ans adressait à ses sectateurs cet ordre émané de Dieu:

« Certainement vous prendrez à celui qui n'a
« jamais pénétré dans l'Exposition (à l'infidèle)
« tout ce qu'il possède. Et s'il embrasse la foi,
« rendez-le lui. Cette règle doit être observée par
« tout, si ce n'est dans les pays où vous n'avez
« pas l'autorité. »

Ainsi l'infidèle, celui qui n'est pas bâby, n'a pas le droit de rien posséder; ce ne saurait être une personne civile, un membre de l'Etat. « L'Exposition » ne dit pas qu'on doive le réduire en

esclavage; mais sous quelque forme que se manifeste la nullité sociale et légale de l'infidèle dans la société bâbye, elle n'en est pas moins une réalité. Cette nullité, on a tout lieu de le croire, trouverait dans la pratique de telles difficultés à s'établir, qu'on peut bien admettre qu'elle n'aurait pas lieu d'une manière bien stricte; mais elle est de dogme et a pour double cause, d'abord le sentiment de répulsion qu'inspire tout partisan obstiné de l'erreux, ensuite le désir d'amener l'universalité des hommes à la vraie foi. C'est ce qui a déterminé le Bâb, dans un autre passage de l'Exposition, à prononcer que l'infidélité ne devait pas être permise dans les cinq contrées dont les noms suivent: l'Aragh, l'Azerbeydjan, le Fars, le Khorassan et le Mazendérân, c'est-à-dire dans le noyau de l'empire persan.

Pourtant, le bâbysme n'est nullement sanguinaire dans ses préceptes. Après avoir prononcé que l'on devait dépouiller les infidèles, le Bâb ajoute:

« Si une terre est conquise par les sectateurs
« de l'Exposition, qu'on y prenne ce qui a le plus
« de valeur pour le donner à celui qui comman-
« dera les fidèles, et ensuite conservez les exis-
« tences (ne mettez personne à mort). »

On voit qu'il n'est pas commandé, et même qu'il n'est pas permis d'ôter la vie à qui que ce soit pour cause religieuse. Il y a plus, il est licite, d'après un autre passage, de faire le commerce et d'entretenir des relations d'amitié avec les infi-

dèles. Dans les circonstances actuelles, les bâbys, qui éprouvent une haine très âpre pour les musulmans, montrent beaucoup de sympathie aux juifs, aux guèbres, aux chrétiens même. Il faudrait voir ce que tout cela deviendrait un jour de triomphe. J'observe, cependant, que deux grandes causes de haine sont écartées: les bâbys ne font pas de prières, excepté dans des circonstances solennelles et prévues par la loi; ensuite ils n'admettent pas l'idée de l'impureté légale. Le Bâb prend même grand soin de faire remarquer que l'on peut se laver si cela convient, et pour son propre agrément, mais que les ablutions n'ont absolument aucune valeur religieuse et ne causent à Dieu ni peine ni plaisir. La différence des formes d'oraison est, entre les gens du commun, une des sources les plus ordinaires de mépris mutuel. Les bâbys, en les supprimant pour leur compte, à très peu de chose près, ont simplifié la situation. Quant à l'impureté légale, l'opinion publique a déjà fléchi sous ce rapport parmi les musulmans. On s'en moque volontiers; c'est pourtant encore une prétention chez les uns, une hypocrisie chez les autres, mais ce n'est plus une conviction chez personne. L'orgueil intraitable des juifs continue seul à en faire grand usage; mais, en somme et fort heureusement, cette doctrine est en décadence manifeste, et si les bâbys réussissent à l'abroger, ils rendront un service véritable à la société asiatique. C'était une des plus riches sources de mauvais sentiments et une cause perpétuelle d'antipathies.

Les bâbys comme les musulmans, sont très amôniers. Voici, du reste, comment le Bâb ordonne que se fera le partage du butin dans toute ville ou tout pays conquis.

On commencera par nommer un préposé chargé non seulement de recueillir, mais encore de faire valoir la part de conquête prélevée la première et qui appartient à « Celui que Dieu manifestera ». Cette part est destinée à s'ajouter à d'autres et à être perpétuellement grossie, de manière à former un fond de réserve pour le jour où le Révélateur suprême pourra en avoir besoin. En attendant, ce trésor sera administré par un préposé dont le Bâb n'indique pas l'origine, mais qui, de toute évidence, sera nommé par les représentants de l'Unité prophétique ou par le Point, et relèvera d'eux. Voilà le trésor de la religion constitué.

Ensuite on prélèvera un cinquième, qui appartiendra aux Lettres Primitives, c'est-à-dire à la réunion des dix-neuf inspirés.

Après cela, le sixième sera consacré à l'entretien des tombeaux des martyrs et à celui de leurs femmes, ainsi que de leurs enfants. Quant à ce qui restera, on l'emploiera à doter et à marier les pauvres, et s'il se trouve encore quelque chose qui n'ait pas été compris dans la somme du butin, on pourra l'appliquer aux dépenses des temples. Cependant le Bâb ajoute expressément ceci :

« On le donnera tout entier aux fidèles, ce qui vaut mieux, suivant la prescription du livre de Dieu; et on le donnera de manière à ce que tous

« sur la terre ait du butin. C'est là le bienfait de
« Dieu. En vérité, Lui, il est le bienfaisant, le
« généreux! »

Ainsi, le clergé et les pauvres, il n'y a guère que ces deux partageants. Cependant on a vu ailleurs que celui qui commandera les fidèles a droit à la meilleure part. Il est douteux que ce chef puisse jamais être pris hors du sacerdoce; nous en avons eu quelques preuves par les premiers guides des croyants, qui ont tous été des hommes prophétiques. Cependant il est question des rois quelque part, mais très peu. Le rôle du souverain sera probablement très effacé, s'il ne fait pas partie lui même des dix-neuf; mais il est d'autant plus probable qu'il en fera partie, que la légitimité royale ne pouvant se séparer de l'Imamat, ou plutôt de l'héritage de l'Imamat, le Bâb, et par lui le Point qui lui succède et ceux qui viendront après, doivent être considérés comme les seuls prétendants légitimes. Quoi qu'il en soit, le roi a son devoir tracé: défendre la religion et en être l'ardent propagateur. Quant à ses droits, ils sont également définis, mais d'une manière très brève. De chaque miskal d'or on doit lui donner cinq cents dinars; de chaque miskal d'argent, cinquante. C'est la loi. Si l'on paye, on fait son devoir, et Dieu vous en saura gré. Mais, si l'on ne paye pas, on ne saurait être contraint, et c'est à Dieu seul qu'il appartient de punir.

« Ne demandez pas aux hommes la somme pour laquelle ils sont inscrits au rôle des contributions,

afin de n'affliger personne; car, eux-mêmes savent ce qu'ils ont à faire. S'ils ne donnent pas ce qu'ils doivent légalement au fisc, en vérité, ils tomberont dans les comptes de Dieu. »

Les populations asiatiques n'ont jamais aimé l'impôt. Il leur semble dur de donner leur argent, sous quelque prétexte que ce soit. Ce qui se révolte surtout en elles, en pareil cas, c'est l'idée de la valeur immense accumulée par leur imagination sur la moindre pièce de monnaie. Tous les prophètes, sans exception, ont donné raison à cette répugnance nationale et l'ont flattée. Le Bâb a répété là-dessus ce qu'on avait déjà dit avant lui; mais il est à croire que, bien qu'il défende même aux prêtres d'exiger leur dû, et même de le demander, il n'a pas beaucoup plus de chances d'être obéi au pied de la lettre que ses prédécesseurs. Cependant, on ne voit pas trop, non plus, comment s'y pourront prendre les autorités politiques ou religieuses pour contraindre les résistances; car si le Bâb leur laisse, en certains cas, quelques moyens d'action, ces moyens sont extrêmement faibles. Pas une seule fois, dans l'énumération des châtiments qu'il autorise, on ne voit figurer la peine de mort. Cela peut paraître singulier chez une secte qui a trop prouvé à quel point elle possédait l'énergie guerrière et qui a pratiqué sur ses ennemis tous les excès de férocité dont elle avait eu elle-même à souffrir. Mais tout cela se passait entre croyants et infidèles; c'était dans un moment d'exaspération et de luttes. On ne saurait

s'en autoriser comme d'un exemple de la conduite à tenir envers les fidèles. Ici, les prescriptions n'ont rien d'équivoque: non seulement elles n'autorisent pas et ne nomment pas même la peine de mort, mais elles interdisent formellement la torture et les coups.

« En vérité, Dieu vous a défendu dans l'Exposition de recourir aux coups, quand bien même on vous frapperait de la main sur l'épaule. »

Il n'existe que deux sortes de châtimens légaux: 1° les amendes multipliées, suivant la gravité des faits, par le nombre mystique 19. Les riches doivent les acquitter en or, les pauvres en argent; ainsi là où les premiers auront à payer 19 miskals d'or, les autres ne donneront que 19 miskals d'argent; 2° l'interdiction d'approcher des femmes pendant un nombre de jours ou de mois proportionné à la gravité du délit. Hors de là, point de pénalité.

Nous avons vu tout à l'heure que le butin devait une part assez considérable aux nécessiteux. Comme le Bâb n'a pas trouvé cela suffisant, il fait de l'aumône une obligation étroite. Il rappelle aux riches qu'ils ne sont que des dépositaires, que personne sur la terre ne possède rien et que tout est à Dieu; en conséquence, les riches doivent donner pour la religion et pour ceux qui n'ont rien ou qui n'ont pas assez. Mais il défend absolument la mendicité, il la flétrit, ne la tolère sous aucun prétexte. Je ne regarde pas comme impossible que le Bâb se soit inspiré ici de quelques renseignements

qui lui seront parvenus sur les idées des Anglais à cet égard. Du moins je dois dire que des natifs eux-mêmes ont cette opinion et me l'ont communiquée. En tout cas, une telle prescription tranche avec les notions les plus répandues parmi les Asiatiques, qui, d'ordinaire, sont portés à considérer la profession de mendiant comme plutôt méritoire que honteuse. Ils y voient volontiers un renoncement philosophique à la vaine gloire du monde, et ils estiment sage celui qui se met au-dessus des humiliations et consent à abandonner tous les soins de cette vie.

Je ferai toutefois remarquer que le mépris systématique de la mendicité se déduit assez logiquement de l'ensemble des doctrines du Bâb. Sans doute, il était lui-même un mystique, mais il recommande fortement la vie pratique et fait un cas particulier du commerce. On a vu qu'à propos de butin il veut qu'on le confie à un préposé chargé de faire valoir par la spéculation la part afférente à « Celui que Dieu manifestera ». Il imagine évidemment une société où l'état de guerre n'existera plus, qui vivra pour fonder et augmenter le bien-être. C'est ainsi que le repos, la tranquillité d'esprit, les relations affectueuses, une extrême politesse sont recommandés par le Bâb. Il va jusqu'à stipuler que lorsqu'on reçoit une lettre, il faut y répondre par écrit, attendu qu'il ne serait pas convenable de répondre de vive voix. Il veut qu'on évite avec le plus grand soin les discussions de tout genre; et c'est sans doute pour fonder cette harmo-

nie absolue dans sa république que, tout en ordonnant à l'homme de tendre constamment à développer son esprit par la pratique des livres, il ordonne aussi de détruire, de brûler avec un soin jaloux les productions intellectuelles étrangères à sa doctrine. On ne doit pas s'en occuper, on doit les craindre, les haïr; ce sont autant d'instruments de désordre et de perdition. Le moindre mal qu'elles puissent produire, c'est d'empêcher les fidèles de marcher d'un pas ferme dans la route qu'il leur a ouverte, et de les soumettre à l'influence délétère de doutes constants.

Les bâbys plus heureux et plus libres que les musulmans, ne doivent pas craindre ce qui contribue à donner de la joie et du plaisir. Les riches vêtements, les étoffes de soie et d'or, les broderies sont recommandés non moins que les pierres précieuses et les bijoux. Les fidèles peuvent, ils doivent, dans la mesure de leurs ressources, s'en procurer et en jouir en pleine satisfaction d'esprit. C'est surtout au jour de leur mariage qu'il leur faut s'entourer de tout l'éclat et de toute la félicité possibles.

« Habillez-vous de vêtements de soie le jour de
« vos noces, et si vos moyens vous le permettent,
« ne portez que cela. Et quant à ces vêtements
« dont vous serez couverts au moment du mys-
« tère de votre bonheur, faites-les faire d'or et
« d'argent; mais si vous n'en possédez pas de tels,
« ne soyez pas affligés. En vérité, moi qui suis
« votre Seigneur, je vous en donnerai, dans votre

« dernier jugement, si vous êtes croyants à moi et à mes préceptes. »

Le Bâb attache une importance extrême au mariage. Il est en cela d'accord avec tous les sages orientaux, quant à l'apparence du moins; car il faut avouer qu'il diffère d'eux en cette matière sur des points essentiels et que sa religion a une bien autre portée. Tandis que l'Islam ne songe qu'à la propagation de l'espèce, les préceptes du Bâb tendent à constituer ce grand *desideratum* des civilisations asiatiques, la famille, qui n'existe là que par exception. Il débute en exposant les motifs qui le portent à ordonner le mariage.

« Il est nécessaire pour tous les êtres, dit-il, qu'il reste de leur existence une existence, et certes il faut qu'ils se marient entre eux lorsqu'ils ont passé l'âge de onze ans, et celui qui ne peut et n'accomplit pas la tâche de la propagation, son œuvre ne se fait pas. »

Lorsque les époux sont mariés, il tolère qu'on prenne une seconde femme, mais il ne le recommande en aucune façon; il interdit sévèrement les concubines, et il est si manifestement opposé d'intention à la polygamie, que ses successeurs considèrent comme mauvais d'user de la tolérance qu'il a montrée quant à la dualité des femmes. Je ne crois pas qu'il y ait dans cette sévérité une bien grande difficulté aux yeux des Asiatiques; en réalité, les gens qui ont plusieurs femmes constituent l'exception même parmi les musulmans.

La majorité se contente d'un unique mariage, et les Orientaux, parce qu'ils connaissent *de visu* les inconvénients de la situation contraire, apprécient tous nos arguments mieux que nous ne pouvons le faire nous-mêmes; ils nous en fourniraient de nouveaux au besoin. Il faut, d'ailleurs, tenir compte de ceci, que le Korân n'a permis la pluralité des femmes qu'à cause de « la dureté de nos cœurs ». Les Arabes, pour des raisons faciles à apprécier, ne peuvent trop faire autrement dans le désert que d'avoir plusieurs femmes. Ce sont des servantes qu'ils se donnent à bon marché et que leurs moyens ne leur permettraient pas d'obtenir autrement; c'est aussi une protection gratuite et légitime qu'ils étendent autour d'eux sur des êtres faibles, incapables de s'en passer. On prétend que des raisons analogues expliquent jusqu'à un certain point des faits analogues chez les Mormons. En outre, l'organisation même de la tribu et son genre de vie neutralisent dans une grande mesure les inconvénients du système, et, en donnant à la famille une autre forme, lui permettent cependant d'exister.

Mahomet avait été sensible aux inconvénients manifestes de la polygamie, et il en restreignait beaucoup l'usage, contrariant par là tous les droits anciens. Aujourd'hui, le Bâb s'étant trouvé en face d'une société où, sur vingt hommes, dix-neuf au moins n'ont qu'une femme, il est allé plus loin que son devancier, et il a manifestement tendu à interdire ce que l'autre acceptait, bien

qu'avec répugnance. Ajoutons aussi que le nossayrys et les chrétiens sont là, les premiers surtout, en nombre considérable, pour l'autoriser de leur exemple. Mais il a fait deux pas de plus, bien autrement décisifs: il a défendu le divorce et abrogé l'usage du voile.

En ce qui est du premier, c'est la plaie de la société persane. La facilité de changer de femme à tout moment et pour le plus futile prétexte, les mariages à terme qui en sont la conséquence, ont plus fait que la polygamie pour dépraver la société en rendant impossible l'union réelle des époux. Il est peu de femmes de vingt-deux à vingt-quatre ans qui n'aient eu deux ou trois maris. Le Bâb s'est exprimé ainsi à ce sujet:

« Ne rapproche pas le *tha* du *gaf* (ne divorce jamais); ou si tu es dans l'obligation de le faire, attends le cycle d'une année. Il se peut que tu te reprennes d'affection pour l'unité (pour l'union). Et sache qu'il y a une permission donnée à ceux qui tiennent à leurs femmes de se réconcilier avec elles quatre-vingt-dix fois, même après qu'ils ont attendu un mois. Puissiez-vous ne pas demeurer dans l'ombre des portes qui mènent en dehors de la vérité! »

Pour comprendre ce que signifie l'attente d'un mois, il faut se rappeler que la loi musulmane n'a pas trouvé de meilleur moyen pour empêcher les divorces hâtifs, que de stipuler qu'on ne pourrait reprendre la même femme que trois fois; que si on voulait la rappeler une quatrième, il

fallait auparavant qu'elle eût contracté une autre union suivie d'un divorce et de trois mois de délai. Ainsi le bâbysme met fin à un grand désordre moral, en détruisant ces facilités et même ces obstacles.

Il ne tend pas moins à ce but en retirant aux femmes l'usage du voile. Cette habitude couvre des désordres infinis, entraîne tous les inconvénients de l'isolement de l'homme et rend l'éducation première des enfants on ne peut plus dangereuse et même perverse, car les mères qui ont toujours vécu dans la licence complète de l'intérieur ont, à tout le moins, des habitudes de langage d'une grossièreté sauvage et un laisser-aller du plus mauvais exemple. Cette singulière habitude de cacher le visage des femmes repose du reste sur le motif le plus futile. Ce n'est pas une prescription religieuse; ce n'est pas non plus comme on le suppose en Europe, une précaution de la jalousie. C'est tout simplement une convenance. Les anciens rois de Perse, avant l'Islam, et les grands seigneurs qui se trouvaient assez considérables pour vivre sur le même ton, se montraient le moins possible en public. La plupart du temps les gens qui avaient à les entretenir leur parlaient derrière un rideau. C'était un signe de grandeur; ce fut bientôt la marque nécessaire d'un certain rang dans le monde. Sous les Arsacides, gens brusques, peu raffinés et qui vivaient à l'ancienne mode, non seulement les hommes, pour grands qu'ils fussent, n'avaient pas

de pareilles idées, mais les femmes ne se cachaient pas non plus.

Vasthi est qualifiée d'altière Vasthi pour cette raison seule qu'elle refusa de venir prendre part aux joyeusetés publiques d'Assuérus; les conseillers du monarque se déclarèrent indignés d'une pareille conduite, qui, si elle n'était réprimée, les exposerait au mépris de leurs femmes, tenues, il faut le croire, à figurer régulièrement dans les banquets où les hommes s'enivraient et où elles s'enivraient elles mêmes. Quand on s'amuse en Orient, on s'affole; il n'y a pas de nuances.

Il fut donc convenu un jour qu'une femme distinguée et de belles manières devait se tenir à l'écart de tout et ne pas même se laisser voir. Les femmes des tribus arabes, qui ne suivaient pas les modes, conservèrent les anciens usages libres, elles ne s'enfermèrent pas dans leurs tentes, non plus que celles qui habitaient les villes, dans leurs chambres. Mahomet trouva les choses dans cet état, et pendant longtemps il n'y changea rien. Ses femmes conversaient avec les musulmans, se montraient sans difficulté, recevaient des visites, en rendaient sans que l'on fît sortir les hommes. Il leur arriva même de prendre part à des repas où des compagnons de leur mari assistaient, et personne n'y trouvait à redire. Mais lorsque le Prophète fut devenu un grand personnage suivant le monde, qu'il fut un prince, qu'il sentit le besoin de prendre des manières et de suivre des usages conformes à l'idée qu'on devait se faire de

son rang, il copia les habitudes domestiques régnant à la cour des Sassanides, ce modèle de toutes les grandeurs contemporaines, et les femmes se voilèrent, s'enfermèrent et n'admirent plus aucun homme auprès d'elles, absolument comme chez nous. une ouvrière qui devient une dame se met à porter un chapeau. La preuve que, dans la réclusion et la voilure des femmes du prophète, il n'y eut jamais autre chose que ce que j'indique ici, c'est que, si les femmes qui pouvaient prétendre à un certain rang dans le monde s'empressèrent de les imiter, le peuple ne s'en piqua pas; surtout dans les tribus on ne s'en soucia jamais. Il vint cependant une époque où pour les gens scrupuleux ce fut un grand cas de voir à découvert le visage d'une femme; mais ce sont des subtilités et des raffinements qui n'ont pas de raison solide d'exister, et si l'usage du voile a fini par se généraliser, par descendre jusqu'aux plus basses classes de la population urbaine et même des villages, c'est par la même raison qu'aujourd'hui, dans les rues de Téhéran, les épiciers et les muletiers se traitent d'Excellences. Il suffit de voir la facilité avec laquelle le voile disparaît dans les mœurs de Constantinople, — et certes, s'il existait quelque motif vraiment sérieux pour le maintenir, les Turcs, d'ailleurs forts étroits dans leurs idées, s'y cramponneraient obstinément, — pour concevoir que cette coutume n'est ni aussi solide ni aussi liée aux mœurs des pays orientaux qu'on se l'imagine d'ordinaire. C'est pourquoi le Bâb, qui montre

ailleurs encore que ses réflexions s'étaient attachées avec force à la constitution de la famille, n'a plus voulu tolérer un usage qui contribue à la perversion des mœurs et a pu écrire ceci dans son Exposition :

« Celui qui est instruit dans la nation (tout bâby) est autorisé à voir toutes les femmes, à leur parler et de même à être vu d'elles. En vérité, ô mes serviteurs ! vénérez-moi, respectez-moi ; et si les rapports libres entre les deux sexes ont lieu en dehors de ce qui est nécessaire entre deux personnes, dites : Au-dessus de dix-huit paroles craignez de continuer l'entretien. Sachez que vous ne sauriez en tirer aucun profit. »

On voit que, par cette réserve, le Bâb cherche à prévenir les dangers d'un commerce trop familier et qu'il les redoute, comme font les autres législateurs. Les musulmans, cependant, accusent les bâbys d'avoir des agapes secrètes où l'on éteint les lumières et où toutes les promiscuités sont permises. C'est un genre d'accusation respectable par son antiquité, et peut-être doit-on le considérer comme le monument de la haine confessionnelle le plus ancien qui soit au monde. Les juifs et les païens adressaient ce même reproche aux chrétiens primitifs, et il est plus que douteux qu'ils en fussent les inventeurs. Depuis ce temps, les différentes sectes n'ont pas cessé de se le prêter comme arme de guerre. On en a fait usage contre les ophites, contre les carpocratians, contre les disciples de Manichée, contre bien d'au-

tres; les musulmans s'en escriment contre les nos-sayrys et, on le voit, contre les bâbys. Ainsi généralisé, cet argument perd un peu de sa valeur, et d'après ce qu'on vient de lire des prescriptions de l'Altesse Sublime, il paraît qu'il faut ici le considérer comme une simple injure.

Malgré ses précautions de prudence quant aux rapports entre les sexes, le Bâb veut que la sociabilité existe à un degré suprême et il y convie les femmes. Chaque jour, un fidèle doit recevoir des hôtes à sa table, et il les doit avoir nombreux dans la proportion de sa fortune et dans un rapport mystique avec le grand nombre dix-neuf. Les femmes sont admises à ces repas.

Le Bâb témoigne pour elles une sollicitude, une attention constante. Sachant combien elles attachent de prix aux pratiques religieuses et sont passionnées pour les pèlerinages, il ne veut pas les leur interdire absolument, mais il marque, autant qu'il peut, que c'est par pure condescendance; encore veut-il qu'il n'en puisse résulter aucune fatigue, aucun danger pour leur santé; s'il devait en être autrement, il s'y oppose. A peine leur recommande-t-il la prière, et il la leur fait, autant que possible douce et aisée. Voici, par exemple, ce qu'il dit sur les pratiques pieuses:

« Si vous voulez empêcher que les femmes ne se fassent du chagrin, ne leur refusez pas ce qu'elles désirent, quant au fait d'aller en pèlerinage, pourvu qu'elles n'aient pas à essayer trop de fatigues dans le chemin, et lorsqu'elles sont domiciliées

sur le territoire du sanctuaire... Si elles désirent l'amour de leurs maris, de leurs enfants, cela vaut mieux pour elles, et qu'elles ne s'occupent pas de ce qui pourrait leur donner du souci. En vérité, vous, femmes, vous avez été créées pour vous-mêmes et pour vos enfants; donc, vous n'êtes pas maîtresses de faire des voyages, et certes, rendez grâce à Dieu pour ce dont il vous a dispensées, et Dieu est le savant et le sage! »

Ailleurs, en parlant de la fiancée, il dit aux fidèles, en leur recommandant de lui prodiguer les parures et tout ce qui peut lui causer la joie et augmenter sa beauté:

« Ornez votre ornement! glorifiez votre gloire! »

La même affection qu'il porte aux femmes, il la répand sur les enfants. Dans sa prison, il se rappela les douleurs de son plus jeune âge quand, obligé d'aller à l'école, il avait souffert des mauvais traitements de son maître. C'est pourquoi il a mis le nom de son maître, avec un reproche détourné, dans ce passage de l'Exposition, où il fait parler ainsi un petit écolier:

« En vérité, ô Mohammed, ô mon maître, ne me frappe pas jusqu'à ce que je sois arrivé à l'âge de cinq ans, et si même il ne s'en fallait que d'un clin d'œil que j'eusse atteint cette limite. Assurément, mon cœur est délicat et faible. Et cet âge de cinq ans une fois accompli, donne-moi l'éducation, et ne me fais pas outrepasser les bornes de ce qui est convenable, et si tu veux me frapper, ne me

donne pas plus de cinq coups, et ne me bats pas sur la chair sans qu'il y ait, entre elle et le bâton ou la main, une couverture. — En vérité, si tu enfreins le droit à cet égard, ta femme t'est interdite pour quatre-vingt-dix jours, et si tu n'as pas de femme, tu donneras à celui que tu auras frappé 90 miskals d'or. Si tu veux être au nombre des fidèles, ne frappe jamais que très doucement, et, lorsque tu apprends à lire aux enfants, toi et eux, soyez également assis sur un siège, banc ou fauteuil. En vérité, le temps qu'ils passent à étudier n'est pas compté dans leur vie et, certes, permets-leur tout ce qui peut les rendre heureux : les rires, le jeu. »

On aperçoit dans ce passage et dans un autre encore un ressouvenir amplifié sans doute, mais cependant reconnaissable de l'Évangile. Le fait ne me paraît pas contestable. Je crois voir aussi une influence pieuse, une idée d'imitation dans la prescription plusieurs fois renouvelée de s'asseoir sur des fauteuils, sur des chaises, contrairement à l'usage du pays qui est de s'asseoir à terre. Enfin, je remarque encore une grande nouveauté, qui ne peut provenir cette fois que de la même source : le Bâb recommande à ses sectateurs de se raser la barbe et de porter le visage tout à fait imberbe. C'est la première fois, ce me semble, qu'une pareille prescription a eu lieu en Orient.

Il paraîtrait, toutefois, que si le Révéléateur a approuvé et accepté quelques-unes de nos idées et de nos coutumes, son intention bien arrêtée a

été de s'en tenir là, et de ne pas pousser plus loin les emprunts ni même les rapports. On a vu qu'il défendait strictement de rien lire que les livres de la religion, et de s'occuper d'aucune autre branche de connaissance que celles dont la foi est l'origine; de même, il interdit les voyages. Il ne veut pas qu'on quitte son pays, ni surtout sa famille.

Je viens de présenter rapidement les prescriptions caractéristiques du code nouveau, on trouvera le reste et les détails dans le livre intitulé « Exposition ». C'est un objet d'étonnement pour tout esprit qui n'est pas accoutumé à la nature particulière des intelligences orientales, que de voir à quelles minuties le législateur religieux s'y est cru obligé de descendre; mais rien ne saurait nous surprendre plus que le dédain manifeste avec lequel il traite ce qui est gouvernement proprement dit. Il n'entre à ce sujet dans aucune considération sérieuse; évidemment, une telle matière ne lui paraît pas valoir la peine de s'y arrêter. Il considère toute administration humaine comme constituant un mal plus ou moins nécessaire, et désespérant de l'améliorer, il ne s'en occupe pas.

Une telle façon de sentir, d'apprécier les choses de la vie, est un signe auquel on peut reconnaître sûrement les sociétés vieilles. On le rencontre dans toute l'Asie, à une époque déjà bien ancienne; la Rome impériale suggère une semblable disposition de pensée à ses philosophes et à ses poètes, et de nos jours, nous voyons en Europe ce qui s'appelle « les partis avancés, les gens du

progrès » penser à peu près la même chose, et le dire. C'est là le motif principal d'admiration pour les Etats-Unis d'Amérique, où le gouvernement, systématiquement méprisé et abandonné par l'indifférence de l'esprit public aux médiocrités qui le veulent perdre, vaut à peu près le sentiment qu'il inspire.

Au rebours des sociétés jeunes et vivaces, où nul homme ne conçoit un plus bel emploi de sa fortune ou de ses talents, de son influence ou de sa bravoure, que de l'employer à la chose publique, où l'opinion commune ne découvre de gloire véritable que chez les guerriers et les hommes d'Etat, les bâbys, raisonnant comme les économistes européens, imaginent une organisation politique disposée de manière à donner à l'homme la plus grande somme possible de tranquillité, de sécurité et de bien-être; chez eux l'habit est oriental, mais la pensée ne diffère pas essentiellement au fond de celle des hommes nouveaux du pays. Les uns et les autres imaginent une humanité éclairée, douce, riche, productrice, sociable, heureuse, ne se battant pas, et, ce qui est la partie du problème que la pratique seule pourra résoudre ou ne pas résoudre, n'étant pas un jour, à la fin, bien battue. Le rôle que les bâbys font jouer dans tout cela à l'intervention du Dieu qui vit au fond de la conscience de chaque fidèle, c'est le même que celui prêté par M. Proudhon à ce qu'il appelle la Justice, et en analysant de près les deux conceptions, peut-être les trouverait-on plus étroitement paren-

tes qu'il ne semble. De cela je conclurai qu'en fait d'idées dissolvantes, le bâbysme peut servir de preuve que les Orientaux ne sont pas en arrière de nous. Si le bâbysme est une utopie, des utopies semblables existent également dans les sectes philanthropiques d'Angleterre, d'Allemagne et de France; s'il est susceptible de recevoir une réalisation, les utopies européennes pourront également, sous une forme ou sous une autre, faire subir quelque jour à une portion quelconque de nos sociétés les effets de leur expérimentation.

Je ne vois pas pourquoi le fait n'aurait pas lieu; car ce n'est pas prouver l'impossibilité de la mise à l'essai d'un système, que de le déclarer déraisonnable ou nuisible. Peu de systèmes auront l'honneur d'être plus répugnants à l'intelligence et à la morale que celui qui a régné de 1791 à 1795, et cela fait quatre ans. Je serais donc porté à croire que telle ou telle partie du bâbysme qui semble peu applicable ne saurait cependant empêcher un jour ou l'autre l'ensemble de cette conception de triompher et de s'introniser dans l'Asie centrale. On le peut supposer d'autant plus aisément que, d'une part, les partisans de cette religion font constamment des prosélytes, et, de l'autre, le dogme n'étant pas immuable et se prêtant singulièrement bien aux modifications que peuvent réclamer les circonstances, on doit admettre qu'en cas de besoin, l'Altesse Eternelle et ses assessseurs, ou leurs successeurs, auraient le droit de transformer tel principe jugé nuisible ou dange-

reux. J'avoue même que, si je voyais en Europe une secte d'une nature analogue au bâbysme se présenter avec des avantages tels que les siens, foi aveugle, enthousiasme extrême, courage et dévouement éprouvés, respect inspiré aux indifférents, terreur profonde inspirée aux adversaires, et de plus, comme je l'ai dit, un prosélytisme qui ne s'arrête pas, et dont les succès sont constants dans toutes les classes de la société; si je voyais, dis-je, tout cela exister en Europe, je n'hésiterais pas à prédire que, dans un temps donné, la puissance et le sceptre appartiendront de toute nécessité aux possesseurs de ces grands avantages.

Mais les bâbys ne sont pas en Europe, et ils sont exposés à une cause de paralysie extrêmement puissante dans les régions asiatiques. Il se peut faire que l'Altesse Eternelle et son conseil, que tous les fidèles ensemble, heureux de la seule contemplation religieuse, oublient complètement l'application de leur idée, et ne la jugent pas indispensable. Déjà ils distinguent deux états, deux situations dans leur histoire idéale: l'une, c'est la période de « la Manifestation »; ils y sont aujourd'hui; l'autre sera le règne de « l'Explosion ». Viendra-t-elle cette explosion, ou bien sera-t-elle toujours prédite par des hommes heureux d'y penser, heureux de s'en représenter les joies, les possédant dans leurs méditations, et par cela même moins pressés de se heurter contre les difficultés de fait à travers lesquelles il leur faudrait cependant passer? Sans doute, les bâbys ont donné de

grandes preuves d'énergie, d'audace et de volonté effectives, mais les donneront-ils encore? On voit, en Orient, les juifs pleurer des larmes sincères en parlant de Jérusalem et du rétablissement de Juda, mais pas un seul de ces personnages attendris n'irait jusqu'au bout de la rue pour voir et embrasser la réalité de la Porte-Sainte. Il leur suffit de se la figurer, et je n'ai pas toutes les raisons du monde pour être convaincu que les bâbys ne finiront pas par se contenter du même bonheur que ces juifs-là.

Dans cette hypothèse, d'ailleurs incertaine et seulement plausible, la religion pour laquelle viennent de souffrir tant de martyrs se rangerait paisiblement aux côtés de tant d'autres opinions théologiques ou philosophiques qui, après avoir débuté par faire un grand tapage, sont devenues les plus accommodantes du monde. Nous avons vu chez nous, dans ce genre, les anabaptistes. La flamme, le massacre leur étaient des moyens trop doux, et chacun de leurs pas faisait vaciller sur leurs bases les églises et les châteaux. Aujourd'hui les anabaptistes boivent du lait, et, pourvu qu'ils ne portent pas de boutons, leurs vœux sont comblés. Il est possible que les bâbys finissent de même. Cependant je me défie, d'une part, de la débilité des pouvoirs persans, et, d'autre part, de l'incontestable activité actuelle des novateurs.

The first of these is the fact that the
country is a very fertile one, and
the soil is very rich. The climate
is also very healthy, and the
people are very industrious.
The country is very well watered,
and the rivers are very navigable.
The people are very friendly,
and the country is very safe.
The country is very beautiful,
and the scenery is very picturesque.
The country is very well governed,
and the laws are very just.
The country is very well populated,
and the people are very happy.
The country is very well cultivated,
and the crops are very abundant.
The country is very well improved,
and the roads are very good.
The country is very well defended,
and the army is very strong.
The country is very well supplied,
and the stores are very full.
The country is very well supplied,
and the stores are very full.

CHAPITRE XIII

LE THEATRE EN PERSE

Ainsi, l'esprit persan moderne, dans sa plus haute manifestation, vient d'aboutir de nos jours, hier même, à l'invention, à la fondation d'une religion nouvelle. Les principes très nouveaux, ou du moins renouvelés d'une antiquité lointaine et bien voilée dans ces régions, ont apparu. Des quantités considérables de fidèles accourent vers eux. Est-ce un signe de vigueur, est-ce un signe de faiblesse dans l'intelligence d'une race, qu'une pareille levée de boucliers et les circonstances accessoires qui l'accompagnent? Je le laisse à décider. Si c'est un signe de faiblesse, il en faudra dire autant de toutes les époques où se sont décidés les grands retours de l'humanité et leur attribuer un degré tout particulier d'humiliation, proposition qui paraît un peu contestable. Si c'est un signe de force, que faut-il penser de nous, en qui tous les éléments de cette force, et particulièrement ce qui en est l'âme, la susception du surnaturel, disparaissent de plus en plus? Je ne pense pas qu'on puisse alléguer ici que le bâbysme n'est

qu'une superstition vulgaire. Ou je me trompe fort, ou ce nouveau culte n'encourt pas un pareil reproche; il n'a rien de commun avec les tentatives grossières de ces illuminés à la douzaine qui se rencontrent partout, même en Europe, et qui, en Asie, ne manquent presque jamais de se produire comme les rédempteurs annoncés par le Korân, sous le nom de l'Imam Medhy, plus ou moins convaincus, plus ou moins exaltés, plus ou moins habiles, mais peu inventifs et ne sortant pas du texte mahométan, qui, exploité par eux, leur donne leur raison d'être. Non, bien évidemment, le bâbysme n'a rien à faire avec ces pauvretés. Il donne matière à étude et n'indique rien moins qu'une intelligence vulgaire chez ses fondateurs.

Mais, quelle que soit la valeur intrinsèque de l'effort qui donne lieu à cette inauguration d'une foi nouvelle, l'esprit persan ne s'y épuise pas. Il lui est resté de la vigueur disponible pour d'autres enfantements, parmi lesquels je n'hésite pas à citer en première ligne la création d'un théâtre complet, qui s'opère de nos jours. Au premier abord, il peut paraître singulier, et jusqu'à un certain point malséant, de comparer deux productions aussi disparates et assurément disproportionnées entre elles. Je pourrais m'excuser en faisant remarquer que ce théâtre, dans son état actuel, est lui-même une œuvre toute religieuse et qui ne laisse pas que d'avoir aussi la portée d'une innovation dogmatique, agissant tout autant sur le dogme que le peuvent faire les théories les plus

directement théologiques; mais, bien que ces allégations soient exactes, je préfère puiser la raison du rapprochement que j'établis dans la nature même des choses. En effet, l'invention d'une religion qui n'est pas la mienne, et que je ne saurais accepter, tout en m'y intéressant, ne peut être à mes yeux autre chose qu'une production intellectuelle, et la création d'un théâtre en est une autre, d'une importance inférieure sans doute, mais qui ne laisse pas, dans des circonstances particulières, de mériter une place considérable parmi les éléments moraux d'une société. Il est des cas où il n'en est pas ainsi sans doute. Le théâtre à Rome n'a joué que le rôle assez mesquin d'un dilettantisme; il n'a jamais possédé l'influence ni acquis la faveur des combats de gladiateurs. Notre théâtre moderne n'est qu'un passe-temps de désœuvrés ou une fantaisie de beaux esprits. Les masses ne s'y intéressent pas fortement, et n'y trouvent la satisfaction d'aucun instinct supérieur. On peut croire que dans l'Inde il en a été à peu près de même, et que les chefs-d'œuvre de Kalidâsa et de ses émules n'ont jamais servi à autre chose qu'à distraire des rois et à amuser des poètes. Mais en Grèce, il n'en fut pas ainsi.

Soit que la foule athénienne se précipitât en tumulte sur les traces et autour des roues du chariot de Thespis, soit que, plus tard, rassemblée dans un religieux silence sur les marches du théâtre de Bacchus, elle assistât aux tragédies d'Es-

chyle, il faut convenir que les représentations dramatiques furent chez elle et pour elle un grand fait, une manifestation des plus élevées de sa vie. Tant que la république fut libre et florissante, les ouvrages dramatiques, dans tous les genres, durent préoccuper les pontifes et les hommes d'Etat; car l'action qu'ils exerçaient sur le peuple était puissante et profonde. Les effets produits n'allaient à rien moins qu'à des révolutions. La tragédie peut être avec raison suspectée d'avoir modifié, changé plus d'un dogme; la comédie poursuivait de la vindicte redoutée de son rire et pouvait accabler tel orateur qui ne paraissait à l'Agora que pour y triompher. C'est à cette puissante espèce de théâtre qu'appartient la scène persane, et c'est pourquoi je n'ai pas dû me faire scrupule d'annoncer que j'allais en parler après la religion et la philosophie.

La scène persane n'a pas plus de soixante ans d'existence. Non seulement on ne la connaissait nullement sous les Sefewyèhs, aux belles époques de splendeur de la monarchie, mais c'était encore peu de chose au commencement de ce siècle. De même que, dans la première antiquité de la tragédie grecque, les chœurs étaient tout et les personnages du drame presque rien, et que, par la suite, les chœurs diminuant d'importance, en arrivèrent graduellement à se subordonner absolument aux récitateurs isolés, puis aux acteurs, de même le drame persan s'est greffé d'une manière d'abord presque imperceptible sur les cantiques

récités dans les dix premiers jours du Moharrem, en l'honneur des martyrs de la famille d'Aly, et il est arrivé de nos jours à ce point qu'il en est déjà presque détaché. Dans peu d'années, il le sera tout à fait. Des gens qui ne sont pas encore très vieux se rappellent parfaitement d'avoir vu le temps où les *tazièhs* — c'est le nom donné à ces représentations — se bornaient à l'apparition de l'un ou l'autre de ces personnages sacrés qui venaient pleurer leurs malheurs et leurs souffrances; peu à peu le nombre des acteurs s'est augmenté; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'idée soit arrivée à sa forme définitive. Il me semble que nous sommes très heureux de la trouver dans cette période, et de pouvoir observer sur le vif bien des points dont l'étude a pour nous un intérêt tout autrement vaste qu'il ne semblerait d'abord. C'est l'esprit de l'antiquité, c'est l'éternel esprit de l'humanité, c'est le travail de développement d'une des plus grandes formes de la pensée humaine que la Perse nous offre aujourd'hui l'opportunité d'examiner au plus fort de son opération.

Je dirai d'abord en peu de mots quelle est l'étoffe travaillée. Quant aux lecteurs insuffisamment renseignés et qui seraient plus particulièrement curieux de connaître dans le détail un des événements les plus pathétiques que l'histoire puisse offrir, il faut les renvoyer au beau récit de Gibbon.

Aly, cousin et gendre du Prophète, fut une des

natures les plus nobles, les plus chevaleresques, les plus dévouées, les plus pures et les plus malhabiles qui furent jamais. Ses partisans (ce n'était qu'un petit groupe) poussèrent l'admiration jusqu'à le considérer de son vivant comme un Dieu, et lui, en musulman fidèle, lutta avec générosité contre ces aveuglements. Mais ses ennemis, plus sages, furent aussi plus nombreux à l'exclure du rang suprême, que tout lui donnait le droit d'occuper. Enfin, après Aboubekr, Omar et Osman, il y parvint; mais, impuissant à maîtriser les éléments, trop forts pour sa main, qui s'agitaient sous la couverture de l'Islam, il périt assassiné dans la mosquée de Koufa. Yézyd s'empara du pouvoir. L'un des deux fils que laissait Aly, Housseïn, avait épousé la dernière fille du roi Sassanide Yezdedjerd, et vivait à Médine avec son frère Hassan, sa sœur Zeyneb, les enfants de ce frère et de cette sœur, tout ce qui restait en somme du sang du Prophète.

A la mort d'Aly, Housseïn, qui avait hérité de l'irrésolution de son père et de son désintéressement pieux, ne laissa pas, cependant, que d'être sensible aux encouragements de ses amis. On lui représenta comme un devoir de prétendre au khalifat; on le circonvinrent de respects, d'éloges, de reproches, et il se laissa persuader d'entrer dans une sorte de conspiration qui n'attendait pour éclater qu'un moment favorable.

On crut l'avoir trouvé bientôt. Les habitants de Koufa, honteux et repentants du crime sacrilège

qui s'était consommé dans leur mosquée sur la personne vénérée d'Aly, firent dire à son fils que, s'il voulait se rendre parmi eux, ils le proclameraient khalife et le soutiendraient jusqu'à la mort contre les troupes syriennes de Yézyd. Housseïn était à Médine. Il eut le tort de croire trop légèrement à ces protestations, et malgré son goût pour le repos, il prit congé de son frère Hassan et s'achemina avec toute sa famille, que le langage religieux appelle les *Gens de la Tente*, vers Koufa. Yézyd prit les mesures rapides, lança une nombreuse cavalerie à la poursuite de son rival, s'assura, sans perdre de temps, de la ville de Koufa, qui, dans l'angoisse de la peur, rompit la foi jurée, et les Gens de la Tente, au nombre d'environ quatre-vingts, se virent soudainement entourés par des forces irrésistibles, à une petite distance du Tigre, au sein du désert, au milieu des sables. Ils eurent à peine le temps de s'entourer d'une sorte de fossé qui ne pouvait guère arrêter leurs ennemis. Ce désert, c'était la plaine de Kerbela, demeurée si fameuse dans les souvenirs des Shyytes et que leurs pèlerins vont encore arroser de leurs larmes.

Si Housseïn, comme son père, était peu réfléchi et indécis, comme son père aussi il était intrépide dans l'action, il avait cette fierté qui mène les grandes âmes à la mort. De leur côté, les agresseurs, les généraux de Yézyd, étaient embarrassés sur ce qu'ils devaient faire. Il ne leur semblait pas chose toute simple d'égorger la famille du

Prophète; ils craignaient leurs soldats, ils craignaient l'avenir. Le crime était un peu trop odieux. Hésitant, ils se bornèrent donc pendant quelques jours à cerner les proscrits, et ils essayèrent de parlementer avec eux. Mais Housseïn, fier de son rang et de sa naissance, fort de son droit, demeura inflexible dans ses prétentions. D'autre part, les ordres du khalife étaient pressants et sanguinaires. Pour tout accorder, les chefs resserrèrent de plus en plus l'investissement des tentes, et refusèrent d'en laisser sortir personne. Ils témoignaient un respect demi-senti, demi-hypocrite aux Imams et retardaient la catastrophe.

Dans ces malheureuses tentes, il y avait plus de femmes et d'enfants que d'hommes. L'eau vint bientôt à manquer: la chaleur était dévorante, le désespoir à son comble. L'Imam Abbas, beau jeune homme, frère du père de Housseïn, vit les petites filles venir à lui et jeter à ses pieds une outre vide; elles pleuraient de souffrance. Il se leva, monta à cheval et voulut avec l'outre aller au fleuve. On le repoussa; il tenta, le sabre à la main, de se frayer un passage; un Arabe lui abattit la main droite. Il prit l'outre dans ses dents, son sabre de la main gauche, et se rejeta dans la mêlée: on lui abattit l'autre main. Il tomba et fut massacré. Ce fut le commencement. Aly-Ekbèr, un enfant, s'échappa des bras de sa mère et courut vers le fleuve. Haché de coups de sabre, percé de flèches, il expirait quand l'Imam Housseïn sortit impétueusement du camp; la foule

eut peur à son aspect; il saisit son neveu et le rapporta pour le voir expirer au milieu des siens. Tous, l'un après l'autre, périrent ainsi, avec les circonstances les plus tragiques et les plus émouvantes; Housseïn et les femmes furent arrêtés, on les insulta, on les battit, on les mena à Yézyd, qui fit égorger l'Imam et réduisit les femmes en esclavage. Ainsi finit la famille du Prophète, sauf un seul enfant, l'Imam Zéyd-Alabeddin, martyrisé plus tard.

C'est là tout le domaine historique du théâtre persan. Mais la nation n'y voit pas seulement une des destinées les plus dramatiques qui furent jamais, un digne pendant de l'histoire sanglante des Atrides; elle a en outre agi sur ce fond de matière à y résumer ce qui lui tient le plus au cœur et, pour ainsi dire, à s'y peindre elle-même. Housseïn n'est pas seulement le fils d'Aly, il est l'époux d'une princesse du sang des rois; lui, son père, tous les Imams pris ensemble, représentent la nation, la Perse envahie, vexée, dépouillée, dépeuplée par les Arabes. Le droit que l'on insulte dans sa personne, que l'on traite comme celui de la Perse, est confondu avec celui-ci: c'est le même droit. Les Arabes, les Turcs, les Afghans, ces ennemis implacables et héréditaires, reconnaissant la légitimité de Yézyd, on les hait doublement, et doublement on s'attache, on s'identifie aux victimes de cet usurpateur. C'est donc le patriotisme qui a pris la forme du drame pour s'exprimer, et le drame se trouve ainsi concen-

trer en lui la foi religieuse, l'amour de la patrie, la haine de l'oppression, la vindicte contre l'étranger, puis tous les sentiments de la nature froissés et justifiant la plus prodigieuse émotion. On comprend donc que, lorsque les populations persanes assistent à un tazyèh, il n'est nullement d'un jeu, ni d'une distraction de l'esprit. Dans leur pensée, aucun acte ne saurait être plus religieux, plus grave, plus important, plus méritoire. L'homme, à ce moment, se trouve en face de ce qu'il ne saurait trop profondément méditer et se rappeler. L'émotion dans laquelle il entre est sacrée; s'il restait froid, ce ne serait pas un homme, car il se montrerait insensible à la cruauté et à l'injustice; ce ne serait pas un musulman, car il mépriserait la famille du prophète; ce ne serait pas un Persan, car il ne sentirait pas ce qu'a souffert celui qui est la personification de son pays, ce qu'a souffert son pays lui-même.

Et cependant les chefs de la religion, les grands Moudjtaheds, n'approuvent en aucune manière la nouveauté dont je fais ici l'analyse. La raison en est transparente: c'est que pour créer l'ensemble grandiose qui vient d'être décrit, l'imagination populaire s'est beaucoup écartée de la réalité historique. Il est clair que Housseïn, non plus que son père, n'avait, en fait, rien à démêler avec la Perse, et que la princesse fille de Yezdedjerd, devenue musulmane, était devenue Arabe. La haine pour la nation à laquelle appartenait Mohammed

a d'ailleurs une forte odeur d'hétérodoxie, et c'est, en effet, à le bien prendre, une protestation qui atteint l'islamisme lui-même. Enfin, il y a, dans l'organisation matérielle des représentations, plus d'une chose qui ne choque pas moins directement l'esprit et la lettre du Korân.

Mais la passion publique passe hardiment par-dessus ce blâme, et quoi qu'en puissent dire les moullas, non seulement on ne vit, dans les dix premiers jours du Moharrem, que pour les tazyèhs, mais encore l'usage s'établit de plus en plus d'en représenter dans le cours de l'année comme œuvre pie. Si quelqu'un est malade, on en fait jouer un; si quelqu'un désire fortement une chose, il fait un vœu qui aboutit encore à un tazyèh. Souvent même, par simple effusion directe, un tazyèh, payé par un particulier, rassemble toute la population d'un quartier, d'un bourg ou d'un village. Les savants ont beau protester et s'abstenir d'assister aux représentations, la passion populaire suit impertubablement son cours. Les tazyèhs composent déjà une littérature considérable. Il s'en faut de beaucoup que, sur le même sujet, on donne toujours la même pièce. La façon de présenter le même fait varie, d'une année à l'autre, du tout au tout. Il arrive aussi que lorsqu'une pièce renferme deux, trois ou plusieurs morceaux qui ont produit une impression plus vive que le reste, on ne garde que ces morceaux, et on les transporte indéfiniment au milieu d'un autre contexte. De cette façon, il arrive que tel

tazyèh en grande réputation, loin d'être l'œuvre d'un seul auteur, est le résultat d'un nombre considérable de remaniements qui, perdant peu à peu les parties les moins estimées, pour n'avoir plus guère que celles qui le sont davantage, arrivent ainsi à une sorte de perfection indiquée par l'assentiment public.

On peut déjà apercevoir deux points par lesquels ce développement continu arrivera à dépasser le cercle hiératique où il a pris naissance et perdra, probablement, un jour, son élément principal de grandeur en acquérant toute la variété et la souplesse de formes d'un théâtre d'art. D'une part, on commence à sortir de la légende de Kerbela et à composer des pièces sur les aventures et la vie d'un assez grand nombre de saints. Jusqu'ici, il est vrai, les compositions de ce genre excitent moins d'intérêt que celles qui ont trait aux Alydes; mais voici qui est plus sérieux, parce que le public y prend manifestement goût et que cela répond à des préoccupations générales: l'usage s'introduit de faire précéder les pièces proprement dites de prologues qui tendent à les égaler en longueur et en importance. Ces prologues sont de la nature la plus diverse et embrassent l'universalité des sujets. En voici deux qui m'ont paru fort goûtés.

L'émyr Teymour, que nous appelons Tamerlan, paraît sur la scène et confie à son vizir son intention de conquérir le monde. Le vizir admire une si grande pensée, fait l'éloge de la magnanimité

de son maître, et, plein d'espérance dans le résultat, l'engage à se mettre à l'œuvre le plus tôt possible. L'émyr Teymour et le vizir montent donc à cheval et se placent à la tête de l'armée. Ici a lieu un déploiement de spectacle aussi pompeux que le permettent les ressources de la localité où se donne le tazyèh. Bientôt l'émir Teymour, vainqueur des nations, arrive en Syrie. Le gouverneur s'empresse de venir le saluer et lui apporte les clefs de Damas. Mais ce gouverneur est un descendant de Shemr, l'assassin des Imams. On en instruit l'émyr Teymour, qui, plein d'horreur pour les crimes qu'on lui rappelle, apostrophe vivement le gouverneur, lui reproche l'infamie de son ancêtre et le profit qu'il en tire, puisqu'il ne doit son rang qu'au sang innocent, cruellement répandu à Kerbela, et à l'oppression de la Perse. Après l'avoir traité comme il le mérite, il se fait amener la fille issue du sang de Shemr, et la voyant, ainsi que son père, vêtue d'habits superbes, il lui détaille toutes les souffrances, toutes les humiliations, toute la misère accumulée par Shemr et ses associés sur les saintes femmes des Gens de la Tente, et il conclut en ordonnant de dépouiller de battre et de chasser la race coupable, ce qui a lieu aussitôt. Mais tout ce que Tamerlan vient de dire a évoqué chez lui des souvenirs et des images si tristes, qu'il ne peut trouver ni repos, ni consolation: il pleure, il gémit, il interpelle son vizir sur la mémoire des Imams, et celui-ci lui déclare que le seul moyen d'apaiser sa douleur, c'est

d'assister à un tazyèh. Le conquérant y consent aussitôt et le tazièh commence.

Un autre prologue est fourni par l'histoire de Joseph et de ses frères. La jalousie de ces derniers, la candeur du patriarche, l'amour que Jacob porte à l'enfant qui n'a plus de mère, la scène du désert, où les frères envieux battent et dépouillent leur frère et le foulent aux pieds, la protection que Ruben lui accorde, enfin, sa descente dans le puits et la présentation de sa robe mensongère au vieux Jacob, tout ce récit est rapporté d'une façon qui ne laisse pas que d'être fort touchante. Le vieillard reste seul à pleurer et à se plaindre. Alors, l'Ange Gabriel lui apparaît de la part de Dieu, et lui reprochant son peu de courage, il lui remontre que d'autres pères et d'autres enfants auront des malheurs plus affreux encore, et que, tout saint qu'il soit, il ne doit pas s'étonner de souffrir ce que Aly, Housseïn et sa fille souffriront, et au centuple. Jacob montre quelque incrédulité, il doute qu'un cœur puisse être plus martyrisé que le sien. Alors Gabriel, pour le convaincre, lui dit que, devant le cours du temps, les anges vont jouer pour lui un tazyèh ce qui a lieu en effet.

On voit combien est faible le lien qui unit ces prologues à la pièce véritable. Cependant, je le répète, ils excitent un très vif intérêt, et il n'est pas mal aisé de démêler que cet intérêt s'attache surtout à ceci, que leur véritable sujet est tout à fait étranger à la légende d'Aly. L'esprit persan cherche ici la nouveauté et l'universalité des ta-

bleaux et des sensations. Il paraît donc vraisemblable que ces prologues se sépareront un jour du tazyèh et constitueront une branche particulière de représentations scéniques qui, empruntant de toute main, finiront par toucher aussi à tout et embrasseront dans leur domaine tous les pays, tous les temps et toutes les natures d'idées. La curiosité y gagnera, peut-être aussi l'art proprement dit, mais assurément la grandeur, la profondeur et l'émotion y perdront beaucoup, même tout. Heureusement cette décadence est peut-être loin encore, et il est permis de croire, sans s'exagérer trop les choses, que le tazyèh proprement dit n'a pas, de son côté, atteint son apogée.

Tel qu'il est aujourd'hui, il ne porte jamais aucun nom d'auteur, et comme on l'a vu plus haut, rien de plus naturel, puisqu'il est le produit d'un travail collectif. Personne ne s'en inquiète. Les auteurs sont ou bien quelque petit moulla qui n'a pas la tentation de se vanter d'une œuvre dont le genre est peu estimé, ou plutôt l'un de ces Séyds Rouzeh-khâns dont j'aurai à parler tout à l'heure. Le plus souvent aussi les acteurs arrangent arbitrairement la pièce qu'ils vont jouer. S'ils ont peu de temps pour la représentation, que leurs moments soient comptés, qu'il faille se hâter, ils sacrifient sans scrupule des rôles entiers, ou des scènes, ou des tirades. Quand il leur manque du personnel, ils en font de même. Ont-ils, au contraire, leurs coudées franches, et les circonstances les portent-elles à allon-

ger la récitation, ils font entrer dans un tazyèh certaines parties d'un autre et les y accommodent de leur mieux. C'est ainsi que, dans les opéras italiens, on intercale à l'occasion tel morceau d'une pièce et d'un maître différents. Il est certains tazyèhs que les acteurs affectionnent et cherchent à faire affectionner au public; par exemple, celui qui est intitulé: « les Noces de Kassem ». C'est, en effet, un des plus dramatiques et des plus émouvants. Il contient des parties d'une beauté réelle, et je ne serais pas étonné qu'il restât un jour comme un des monuments du genre. Les acteurs prennent soin de l'embellir constamment, pour le faire redemander par le public, et ce soin est dû à cette circonstance que les présents de noces qui figurent dans la pièce sont donnés par des personnes pieuses et leur restent. Il y a en littérature certaines sources du beau dont la critique ne s'aperçoit pas toujours.

Les acteurs sont constitués en troupes, sous la conduite d'un directeur. En général, ils sont Ispahanys, car le peuple d'Ispahan est naturellement beau diseur, et son dialecte, qui a passé longtemps pour un des plus agréables de la Perse, se prête bien à l'emphase de la déclamation et du chant. Le directeur exerce une autorité assez grande. Il ne quitte pas un instant la scène; il veille à tout, surveille tout, prend part à tout, soutient ses élèves. Hors du théâtre, il leur apprend à chanter, à déclamer, à se tenir en scène, à réciter leurs rôles. On ne regarde pas comme essentiel

que les acteurs n'aient pas leurs rôles à la main; cependant, c'est un mérite apprécié que de savoir réciter de mémoire; un assez petit nombre le peuvent faire et sont estimés au-dessus des autres. Les troupes se composent d'hommes et d'enfants. Les premiers font les rôles de personnages adultes et de vieilles femmes, de prophètes et d'anges: dans ces trois derniers cas, l'usage, les convenances, la loi religieuse facilitent l'illusion et ne leur imposent pas le sacrifice de leurs barbes, puisqu'il faut qu'ils soient voilés. Les enfants ont en partage les rôles si importants l'Aly-Ekbèr, de Kassem, de Zeyd-Alabeddin, et aussi ceux de Sekynèh et de Zobeydèh. Une des grandes sources de l'émotion dramatique dans les tazyèhs, c'est que ce sont surtout des enfants qui sont victimes. Aussi les compositeurs leur ont-ils généralement confié les rôles les plus longs. Un bon chanteur gagne plus que tous les autres membres de la troupe, car les profits sont partagés au prorata du talent. Il y a tel garçon de quatorze à quinze ans dont la voix est particulièrement chère au public et qui jouit d'une réputation considérable, dont les gains s'élèvent pendant les dix jours du moharrem à 250 ou 300 tomans, c'est-à-dire de 2.900 à 3.480 francs, ce qui est considéré comme un très beau résultat. Quand un jeune acteur est dans cette brillante position, on s'en aperçoit assez hors de la scène. Il se tient fièrement comme un homme, il s'habille d'une manière confortable et grave, son djubbèh est de drap d'Europe, son koulah

de peau d'agneau fine. Il a un domestique qui lui amène son âne, et il tient à ce que cette monture soit convenablement harnachée, avec grand renfort de pompons de laine ou de soie aux couleurs variées, relevés par des plaques de cuivre brillantes comme de l'or fin. Le jeune artiste s'avance dans les rues d'un pas aussi majestueux que sa petite taille et sa figure enfantine peuvent le lui permettre, et traverse noblement la foule des enfants de son âge, pétrifiés d'admiration à son aspect. Avec son directeur et ses camarades, il a des caprices, il pleure, refuse de jouer, veut être toujours adulé, bat les plus petits, auxquels on donne toujours tort. Si un accident lui fait perdre sa voix, il expie de reste toutes ses prépotences. En attendant, c'est, comme le dit l'argot de nos journaux, une étoile, et on lui rend hommage.

Le beau bénéfice qu'un acteur en vogue et sa troupe peuvent faire dans les dix premiers jours du moharrem n'est pas du reste obtenu sans labeur. Les représentations dans les différents tekyèhs ou théâtres d'une grande ville commencent vers cinq heures du matin. Il est rare qu'une même troupe n'ait pas au moins sept ou huit représentations à donner par jour. A la fin de la décade sacrée, les acteurs sont littéralement à bout de forces. La nuit même, ils ne la passent guère à dormir : ou ils courent la ville pour faire comme tout le monde, et s'égosillent encore avec les dévots, ou bien ils s'enivrent, et souvent réunissent les deux genres de fatigues. Aussi, le

moharrem, plus encore que le ramazan, est-il une époque où les rues des villes persanes regorgent de physionomies dévastées. Hors de ce mois, les acteurs ne peuvent plus compter que sur des gains accidentels; cependant ceux-ci, encore assez fréquents bien qu'irréguliers, suffisent à les entretenir dans une position considérée comme très enviable.

Les acteurs vivent dans des relations constantes et étroites avec les Séyds Rouzèh-kâns, dont il a été question tout à l'heure. Ces Séyds sont des descendants du Prophète dont la généalogie demande à ne pas être regardée de bien près. Ils n'occupent pas une place éminente dans la cléricature; c'est plutôt une sorte d'église libre ou interlope. Les grands moullas les dédaignent; les savants les traitent légèrement; mais le peuple en fait cas; ils vivent avec lui, et il leur témoigne de la déférence. Ils vont toujours par groupe de plusieurs. Leur tâche est de faire des sermons dans les tekyèhs, où ils exaltent les mérites et les souffrances des martyrs. Ce que les acteurs jouent, ils le récitent avec des inflexions de voix, une pantomime, des pleurs qui soulèvent l'émotion de l'auditoire. Ce sont eux, en réalité, qui ont donné naissance aux tazyèhs, qui en ont fourni l'idée première. Comme on le voit, ils sont restés attachés à l'enfance de leur œuvre. Ils prêchent constamment au peuple les mérites de l'assistance aux tragédies sacrées; ils en détaillent avec complaisance les innombrables effets pour le bonheur

dans ce monde et dans l'autre. Pendant les nuits du moharrem, ils se succèdent dans les chaires des tekyès, parlant de leur illustre aïeul, le Prophète, ou en son nom, tantôt chantant, tantôt déclamant. Aux autres époques de l'année, les personnes pieuses font venir chez elles des Séyds Rouzèh-kâns, pour dire la prière d'une manière plus solennelle, et invitent alors parents et amis. On peut avoir ces Séyds sans les acteurs, sans le tazyèh, mais on ne saurait pas avoir celui-ci sans eux.

Leurs fonctions exigent une belle voix et autant que possible de la dignité dans la tenue, de la prestance, un costume digne, et surtout de l'éloquence. Quand ils réunissent toutes ces qualités à un degré un peu apparent, ils exercent une action certaine sur le peuple; ils l'émeuvent, savent le manier, et pourraient dans certains cas être utiles ou dangereux. Je ne saurais perdre le souvenir de certaines prières auxquelles j'ai assisté le soir sur la place d'un village. Des mashhals enflammés — espèce de torches formées de résine qui brûle dans des récipients de fer — jetaient leur éclat sombre sur une foule de paysans et de derviches accroupis, tandis qu'un Séyd aux grandes manières appelait sur le roi, les grands, le peuple et moi-même la protection de Dieu, du Prophète et des Imams. Ses paroles étaient si solennelles, ses gestes si majestueux, sa voix si convaincue, l'auditoire si pénétré, que je ne me serais pas pardonné de ne pas l'être moi-même.

Avec les Séyds figurent encore, dans les tazyèhs, les confréries. Ce sont des hommes et des enfants qui, précédés d'un grand drapeau ou tout noir ou formé de châles et entouré de crêpes, avec des mashhals, quand il est nuit, entrent processionnellement dans les tekyèhs et en font le tour en chantant des cantiques. Il faut voir ces bandes, la nuit, traversant les rues à pas pressés et se rendant d'un tekyèh à un autre. Quelques enfants les précèdent en courant et en poussant d'une voix aiguë les cris: Ay Housseïn! Ay Abbas! Ils se placent devant les chaires où sont les Rouzèhs-khâns et chantent en s'accompagnant d'une manière sans doute sauvage et bizarre, mais pleine d'effet: elle consiste à se frapper la poitrine d'une façon toute particulière et qu'il faut expliquer.

Pendant les dix jours du moharrem, la nation entière est en deuil. Le roi, les ministres, les employés sont vêtus de noir ou de gris. Presque tout le monde en fait de même. Mais le peuple ne se contente pas de cette douleur régulière. Il faut encore que la chemise, qui, chez les Persans, ne s'attache pas au milieu de la poitrine à la mode européenne et arabe, mais sur le côté droit, soit ouverte, et tombe de façon à laisser la peau à découvert. C'est une grande marque de chagrin, et l'on voit les muletiers, les soldats, les ferrashs, poignard au côté, bonnet sur l'oreille, circuler ainsi la chemise tombante et la poitrine nue. De leur main droite ils font une sorte de coquille et se frappant violemment et en mesure au-

dessous de l'épaule gauche. Il en résulte un bruit sourd qui, lorsqu'il est produit par beaucoup de mains, s'entend à une très grande distance et produit un grand effet. Voilà comment les confréries accompagnent leurs chants, intermèdes obligés des tazièhs. Tantôt les coups sont pesants et espacés et semblent alourdir le rythme; tantôt ils sont pressés et rapides et excitent les assistants. Aussi les confréries ayant une fois commencé, il est rare que la presque totalité de l'auditoire, les femmes surtout, ne les imitent pas. Sur le signe du chef de la confrérie, tous les membres chantent et se frappent, et se mettent à sauter sur place en répétant: Hassan! Housseïn! Hassan! Housseïn! pendant plus ou moins longtemps et d'une voix brève et saccadée.

Outre cette classe de confréries, il en est une autre, celle des berbéryrs. Une tradition rapporte qu'un homme de cette race se moqua un jour des Imams. C'est en expiation de ce crime que ses descendants figurent dans les tekyèhs. Ils ont avec eux une musique composée de tambourins de diverses grandeurs. Le haut de leur corps est absolument nu, la tête sans coiffure, les pieds sans souliers. Ce sont des hommes, quelquefois des vieillards et des enfants de douze à seize ans. Leur teint est extrêmement basané. Ils ressemblent aux Béloutjes et aux sujets des Afghans. Ils tiennent à la main des chaînes de fer et des aiguilles pointues. Quelques-uns d'entre eux ont des disques de bois, dont ils tiennent un de chaque main. Ils entrent

processionnellement dans le tekyèh et entonnent, d'abord d'une voix assez lente, une litanie qui ne consiste que dans ces deux noms: Hassan! Housseïn! Hassan! Housseïn! Les tambourins les accompagnent de coups de plus en plus rapides. Ceux d'entre eux qui tiennent les disques les entretrechoquent en mesure, et tous se mettent à danser. L'assistance accompagne en se frappant la poitrine de la manière qui a été décrite plus haut. Au bout de peu de temps, les berbéryrs commencent à se flageller de leurs chaînes, d'abord doucement et avec une précaution visible; puis ils s'animent et frappent plus fort; ceux qui portent des aiguilles commencent à se piquer les bras et les joues; le sang coule, la foule s'enivre et sanglote, l'exaltation monte, et lorsqu'elle s'élève trop, le chef de la troupe qui parcourt les rangs, en animant les faibles et en retenant le bras de ceux qui sont trop forcenés, fait subitement taire la musique et arrête tout. Il est difficile de ne pas être frappé d'une telle scène; on ressent tout à la fois de la pitié, de la sympathie, de l'horreur. On voit quelquefois des berbéryrs, au moment où la danse s'arrête, élever leurs bras entourés de chaînes vers le ciel, en s'écriant d'une voix si profonde et avec un regard si impérieux et si confiant: Ya Allah! qu'on est frappé d'admiration, tant leur être est, pour ainsi dire, transfiguré.

Après les berbéryrs il y a encore une troupe, celle-là, tout à fait savante dans son action. Elle est composée de danseurs très exercés qui for-

ment un chœur. Ils sont vêtus uniformément de robes de kalemkar, ou coton imprimé à fleurs, ils ont des ceintures de soie et des bonnets de cachemire. Comme certains berbéryes, ils tiennent tous à la main des disques de bois, plats au-dessus, ronds au-dessous. Ils sont aussi accompagnés dans leurs exercices par les tambourins, les battements de poitrine, les chants de l'assistance qui répète un cantique où revient fréquemment, comme une sorte de refrain, le nom des Imams. Ces danseurs sautent d'un pied sur l'autre en mesure et avec un accord parfait qui fait la beauté de leur danse, mais qui en fait aussi la difficulté et demande beaucoup de pratique. Ils frappent leurs disques l'un contre l'autre, tantôt devant leurs poitrines comme des cymbales, tantôt derrière leurs têtes, et il en résulte des attitudes qui se trouvent fréquemment sur les vases grecs. Du reste, il ne faut pas s'y tromper, tous ces chœurs que je viens de décrire : confréries dansant sur place, berbéryes, corps de ballet, tout cela est l'héritage de la plus haute antiquité. Rien n'y est changé, ni la musique des tambourins, ni les battements de poitrine, ni les cantiques, ni les litanies. Les noms des divinités sont autres, voilà tout, et la Perse moderne entoure ses tazyèhs des mêmes cérémonies, des mêmes expiations, de la même pompe qui se voyaient jadis aux fêtes d'Adonis. Ce n'est pas un médiocre sujet de réflexion que de voir partout et toujours cette Asie si tenace dans ses résolutions, dans ses admirations, braver et traverser

deux cultes aussi puissants que le Christianisme et l'Islam, pour conserver ou reprendre ses plus anciennes habitudes.

On comprend quelles émotions viennent ainsi se joindre à la puissance déjà si grande des représentations scéniques, les complétant et les passionnant encore davantage. On va voir tout à l'heure que toute la pompe extérieure possible, tout le faste théâtral imaginable, ajoutent encore la curiosité et le plaisir des yeux à ces causes déjà si puissantes d'émotion qui viennent d'être énumérées. Monté sur un tel pied, pourvu de tant de moyens d'action, le théâtre en Perse est traité comme une affaire nationale, une chose qui doit intéresser tout le monde, les grands comme les petits, et l'on peut dire avec vérité qu'il se proportionne autant que possible à la grandeur de sa tâche, laquelle consiste à rendre sensibles, à corporifier, s'il m'est permis d'user de ce mot, et à magnifier la religion, la patrie, et les malheurs de l'une et de l'autre étroitement associés et présentés comme inséparables.

... of the ... and ...

... of the ... and ...

... of the ... and ...

... of the ... and ...

... of the ... and ...

... of the ... and ...

... of the ... and ...

... of the ... and ...

... of the ... and ...

CHAPITRE XIV

LES TEKYEHS OU THEATRES

Le gouvernement, comme tel, n'intervient en aucune manière dans les représentations dramatiques; mais le roi et les grands se font un devoir d'avoir des tekyèhs où ils font représenter les saints mystères. C'est comme particuliers qu'ils agissent; pas un sou de l'argent de l'État n'est employé à cette destination. Et non seulement le roi et les grands fonctionnaires ont des tekyèhs, mais il en est de même pour tout personnage riche, qu'il soit employé ou marchand. C'est en soi-même une action si sacrée et si méritoire que chacun, par ce motif et sans doute aussi un peu par gloire mondaine, cherche à s'en procurer les avantages pour ce monde et pour l'autre. Du reste, tous les moyens existent pour que non seulement les riches, mais encore les plus pauvres des sujets, soient en état de participer aux mérites de la bonne œuvre.

Ainsi il y a les tekyèhs du roi et des grands, mais il y a aussi ceux des villes. A Téhéran chaque quartier en compte plusieurs et on a soin de

disposer toute place, grande ou petite, tous les carrefours, de manière à pouvoir servir aux représentations théâtrales. Ce n'est pas assez. Les quartiers se cotisent pour acheter un terrain, ils y font construire, à leurs frais, un tekyèh plus ou moins vaste et bien approprié. Il se trouve toujours quelque âme pieuse qui, par testament, lègue quelque chose au tekyèh et lui constitue une rente. Le beau tekyèh de Wély-Khan, argentier du roi, un des plus vastes de la ville, a été doté par son fondateur de trente boutiques dans un des bazars les plus fréquentés, et le revenu des locations est employé à son entretien et aux frais des représentations. Quelquefois on donne ou lègue des étoffes, des châles, des ustensiles de toute espèce aux tekyèhs. On leur constitue ainsi une sorte de trésor qui, placé sous la sauvegarde de la religion, est aussi sacré que les biens des mosquées et des collèges. Détourner d'une façon quelconque le plus petit objet appartenant à un tekyèh est un sacrilège honni. En outre, au moment du moharrem, chaque propriétaire de tekyèh, fût-ce le roi lui-même, chaque partie de quartier représentée par un rishséfyd ou doyen, fait un appel aux serviteurs, aux amis, aux voisins, pour qu'ils aient à prêter tout ce qu'ils possèdent de beau, de rare ou de curieux, afin d'augmenter l'éclat des représentations. Chacun aussi contribue de son argent; on accepte tout, si peu que ce soit, afin que les pauvres aient le même mérite que les riches, et il faut être bien pauvre pour ne rien

donner. La divergence d'opinions religieuses n'a rien absolument à voir ici. J'ai vu des nossayrys qui ne croient pas même au Dieu personnel, à plus forte raison à son prophète et à la famille du prophète, aussi passionnés pour les tazyèhs que n'importe quel dévot musulman. Si l'on n'aime pas dans les Imams le personnage sacré, on adore en eux la Perse, on déplore en eux les anciens malheurs du pays. On ne s'est jamais fait scrupule de me demander des chevaux, des tapis, des châles, des habits, des flambeaux, des lampes. Il ne venait à personne l'idée que je pusse avoir un motif de refuser, puisé dans la différence de religion. Pour les grands tekyèhs, comme celui du roi ou celui de l'argentier Wély-Khan dont je parlais tout à l'heure, des personnages importants se chargent de décorer à eux seuls une loge. Il en résulte de grandes rivalités à qui fera la plus belle, et comme le génie courtisan met tout à profit, on cite un grand marchand, Hadjy Aly, homme puissamment riche, qui, tous les ans, orne à ses frais une loge au tekyèh royal pour une somme de plusieurs milliers de tomans, et après les fêtes, au lieu de reprendre ses richesses, les offre respectueusement à Sa Majesté.

Les petits tekyèhs ne contiennent guère que de deux ou trois cents spectateurs. Mais il en est d'autres, comme celui du Sipéhsalar et de Wély-Khan, et celui du quartier de Sertjeshmèh, qui ont des places disponibles pour deux ou trois mille personnes au moins. Tous sont absolument

publics; y entre qui veut: le mendiant le plus déguenillé, comme le plus grand seigneur, s'y présente librement et s'y asseoit sans qu'on le reprenne. Le mérite des organisateurs du tekyèh est d'autant plus grand aux yeux de Dieu, qu'ils se sont plus préoccupés de procurer à l'homme du plus bas étage, à la mendiante la plus sordide, au petit enfant vagabond, la plus grande somme de jouissances possibles. Sans doute les personnages riches et puissants occupent les premières places, non pas celles d'où l'on voit le mieux, mais celles qui sont les plus ornées. Cependant quand ces places distinguées sont vides, on ne met pas le moindre obstacle à ce que la canaille s'y établisse, et on la voit, sans scandale, installer ses haillons sur les tapis de Faroun, sur la soie et le velours. Il faut, d'après l'idée même de l'institution, qu'il en soit ainsi. On en est quitte après pour broser et épousseter; ce qui est perdu pour la bourse est gagné pour la conscience.

Avant que la représentation commence, il se passe quelquefois deux heures en préparatifs. Ces heures sont employées par les processions qui se succèdent, les danses, les prières, les cantiques, et de longues interruptions pendant lesquelles on fait circuler dans la foule des rafraîchissements. Les domestiques principaux des grandes maisons, qui sont en Perse les plus fiers des hommes, se prêtent avec empressement à servir les dernières gens du peuple. Ils circulent entre les rangs portant du café; des jeunes gens de famille, souvent

des hommes faits, vêtus avec élégance ou richesse, mais en grand deuil, portent de leur côté des sorbets à la glace et en donnent à qui en demande. Des vieillards sévères, de riches marchands, des mirzas importants, se promènent parmi les coureurs du bazar, tenant à la main des fioles pleines d'eau de rose, et ils en versent sur des mains, sur des barbes, sur des têtes qui auraient encore plus besoin de faire connaissance avec l'eau. Des kalians d'or et d'argent passent d'un soldat à un portefaix, et ce qui est plus étonnant peut-être, c'est l'ordre parfait, la tranquillité polie qui règnent au milieu de ce peuple. Non pas qu'il n'y ait de temps en temps quelques querelles, mais elles sont immédiatement étouffées par la désapprobation évidente de la galerie. Quand, par hasard, on juge que les choses vont un peu trop loin, on fait sortir le perturbateur et l'ordre se rétablit aussitôt. La police n'a rien à faire ici. C'est le propriétaire ou le doyen du lieu qui la remplace et qui, assumant aux yeux de l'autorité administrative la responsabilité de ce qui se passe chez lui, juge lui-même et sans appel. Je n'ai jamais vu ce qui s'appelle un tumulte. Laissons maintenant les jolis jeunes gens, les pages du roi, les majors de l'armée, le dos chargé d'un ravyah de cuir, distribuer eux-mêmes de l'eau à la ronde, en souvenir de la soif dont les martyrs de Kerbela ont tant souffert; laissons les Khans se promener nu-pieds en mémoire de ce que les Imams ont manqué de tout, et tâchons

de donner une idée aussi vive que possible de ce qu'est la salle de spectacle dans laquelle nous nous trouvons. Sans doute il en est de mesquines et de pauvres; je prendrai, pour la décrire, une des plus belles.

C'est un parallélogramme pouvant contenir, comme je l'ai dit plus haut, de trois à quatre mille personnes. Ce n'est pas encore là le dernier terme de la magnificence. On célèbre à Ispahan des tazyèhs auxquels assistent de vingt à trente mille spectateurs; mais la mesure à laquelle je m'arrête ne laisse pas que de se prêter déjà à beaucoup de pompe. Au centre de l'espace s'élève, à une hauteur de quatre à cinq pieds, une plateforme, appelée *sakou*, construite en briques cuites, et accessible à ses deux extrémités par deux rampes un peu raides, larges de cinq pieds environ. Autour du *sakou*, des poteaux teints en noir soutiennent de longues gaules horizontales, également noires, qui portent des verres de couleur et des lanternes destinées aux illuminations de la nuit. Car les représentations ont lieu le jour, et l'on réserve pour la soirée la plus grande partie des sermons, des chants et des danses. Des mâts gigantesques, plantés au milieu du parallélogramme, et dont quelques-uns posent sur le *sakou*, soutiennent une tente ou *velarium* dont tout l'édifice est enveloppé, et qui défend l'assemblée du soleil en été, et, en hiver, de la neige et de la pluie, car les mois lunaires sont, comme on sait, ambulatoires et promènent leurs fêtes sous toutes

les saisons. Ces mâts sont, jusqu'à une certaine hauteur, enveloppés de peaux de tigres et de panthères, pour rappeler le caractère violent des scènes qui vont se passer. Des boucliers d'acier ou de peau d'hippopotame sont attachés aux mâts, et, derrière chacun d'eux, se croisent un sabre nu et un drapeau. Voilà le théâtre proprement dit, et de tous les côtés, de tous les coins de l'immense espace, on le découvre entièrement. Il n'y est guère question de décors dans le sens où nous l'entendons. Le récit avertit les spectateurs qu'ils sont dans un camp, dans un champ, dans une chambre, à Médine, à Damas ou à Kerbela; c'est à eux à se servir de leur imagination de façon à se contenter. Il arrive même que sur le sakou plusieurs lieux fort distants se trouvent réunis. Cela ne choque personne; la convention théâtrale est poussée à ses plus extrêmes limites. S'agit-il de représenter le Tigre, on place au milieu du sakou un grand bassin en cuivre, et qui que ce soit ne songe à réclamer contre cette indication si sommaire. Le public montre absolument la même souplesse d'esprit et la même richesse d'imagination que nos enfants, lorsque, jouant à la madame, ils font des maisons avec des chaises. Mais si les décorations manquent, tous les autres accessoires, tout ce qui a un rapport direct et immédiat avec l'action, est rigoureusement donné. On s'en apercevra quand il sera question de pièces.

En face du sakou, dans le sens de la longueur,

est une loge soutenue par un échafaudage appliqué contre le mur et s'élevant à une quinzaine de pieds. On y parvient par quatre ou cinq degrés très exhaussés, afin de ne pas trop empiéter sur la largeur. Le mur, l'échafaudage et les degrés sont couverts de riches tapis, de tentures en soie, d'étoffes de Benarès brodées d'or et d'argent, de châles de Cachemire et de Kerman; de tout côté pendent des lustres en cristaux de couleur, venus de Bohême, et s'étalent des vases de porcelaines de Chine et d'Europe, des gravures et des lithographies, des glaces à profusion, parmi lesquelles beaucoup ont été apportées autrefois de Venise. Dans la loge et sur différents degrés sont placés de somptueux coussins et des fauteuils. Cette loge, ou, comme on dit, ce *tâgnumâ*, est une annexe du sakou. Dans beaucoup de pièces où certains personnages doivent être mis plus particulièrement en évidence, on se sert de ce *tâgnumâ*. Alors les acteurs vont et viennent du sakou jusque-là en se jetant en bas de la plate-forme malgré son élévation. Les spectateurs s'empressent de les aider à y remonter quand il y a lieu. Ils sont en effet à portée, car à l'exception du sakou et de la loge, plus un espace de trois ou quatre pieds que l'on s'efforce de conserver libre autour de la plate-forme, tout le reste appartient au public. Il s'assoit où il veut, où il peut.

Aux deux côtés de la loge réservée, sur toute l'étendue de la paroi, et de même à l'opposé, ce ne sont que loges plus ou moins richement meu-

blées et ornées, suivant le goût et les moyens des propriétaires ou les ressources du tekyèh, mais partout les briques et la chaux disparaissent sous de splendides étoffes, sous les châles les plus précieux. Des pyramides de porcelaines, depuis les plus énormes potiches de Canton jusqu'aux petites tasses à café, s'accumulent sur des tréteaux couverts de cachemires ; un monde de lampes et de lanternes en cristal, de lustres apportés à grands frais par le commerce, de tableaux européens et de lithographies coloriées représentant les sujets les plus divers, s'étagent, se mêlent, se choquent, pendent de tous les côtés. Les piliers en bois, recouverts de châles rouges de Kerman, sont entourés de rubans d'or et d'argent ouvragés. Le sol disparaît sous les tapis de Kurdistan et les feutres d'Ispahan et de Yezd. A l'une des extrémités du parallélogramme, plusieurs rangs superposés de balakhanèhs ou loges véritables, non plus temporaires, mais faisant partie de la construction, étalent leurs devantures en bois travaillé et comme ciselé, et tout cela est rempli de monde ; à l'autre extrémité s'ouvre ce que nous appellerions, nous, un théâtre : c'est absolument la disposition d'une scène européenne, sauf qu'il n'y a pas de coulisses. Ici le peuple s'entasse assis sur les talons. Tout cela est-il beau ? classiquement beau, froidement et régulièrement beau ? Assurément non ; mais plutôt que de chercher ici le classique, mieux vaut s'en aller de suite. Ce n'est pas beau, mais c'est magnifique, somptueux, imposant,

plein de contrastes, frappant par les oppositions, en harmonie complète avec le public, avec l'ordre d'idées auquel cela doit sa naissance, avec le but proposé. Il est impossible de ne pas être saisi d'un tel aspect, très remué, très ému, et de ne pas se dire instinctivement que tout ici est pris au sérieux.

J'ai dit que les acteurs formaient une classe estimée. Les moullas savants et rigides les condamnent sans doute et auraient peu de peine à démontrer à des auditeurs impartiaux que l'œuvre de ces acteurs constitue une véritable et dangereuse hérésie. Mais le peuple n'écoute pas de pareilles argumentations : il les goûte peu ; il les dédaigne et, si on le pressait, il s'en irriterait. On les lui épargne donc, et il s'abandonne à une prédilection marquée pour les hommes qui lui procurent ce qui constitue certainement pour lui le plus recherché des plaisirs. Cette faveur si grande excite les ambitions, et beaucoup de Séyds non seulement ne se font pas scrupule de professer une opinion différente de celle des chefs de la religion, mais embrassent même la profession d'acteurs. Le public les en applaudit et trouve un plaisir et une émotion plus vifs encore à voir les malheurs des martyrs de Kerbela représentés par les propres descendants de ces martyrs. Il en résulte pour lui une impression de vérité plus grande, et il s'attendrit avec un surcroît d'abandon lorsqu'il voit le petit-fils représenter les mières de son ancêtre.

A en juger d'après notre esthétique, on ne saurait dire qu'en général ces acteurs soient bons. Ils n'ont aucune idée d'une convention scénique. Ils ne se préoccupent nullement de la vérité du costume; pourvu que les personnages mâles portent des turbans, l'imagination des spectateurs reconnaît suffisamment qu'ils ont le vêtement des temps arabes. De même les personnages féminins attachent le voile comme on le fait aujourd'hui à Bagdad et à Damas. Ce qui importe, c'est que les ajustements soient le plus riches possible, d'abord pour relever d'autant la pompe du spectacle, point considérable, ensuite pour marquer plus de respect aux individualités sacrées mises en jeu. Les Imams portent donc des robes de cachemire, de vastes turbans verts en soie ou en laine précieuse; les femmes sont couvertes de broderies, de colliers, de pendants d'oreille. Personne ne se demande si c'est bien ainsi que s'habillait la famille du Prophète, dans laquelle l'austérité et la pauvreté étaient pourtant des vertus notoirement affichées; mais, sur ce point, il s'agit ici de satisfaire à l'idéal d'une nation qui n'a rien en elle de la sobriété arabe.

Il est un tazyèh où l'on représente la cour de Yézyd. Alors, et avec plus de vraisemblance, les organisateurs de la représentation s'en donnent à cœur-joie pour étaler toute la splendeur et la magnificence possible. Les familles riches du quartier se mettent elles-mêmes à contribution et prêtent ce qu'elles ont de plus beau. Le sakou est

tout entier recouvert de riches tapis; une vaste table est placée au milieu, comme c'est d'usage dans les grandes réceptions des plus puissants seigneurs, et disparaît sous les porcelaines, les plateaux d'argent, les vases émaillés, les cristaux remplis de bonbons et de confitures. Sur le tâgnumâ réservé au théâtre, assise sur les splendides étoffes de la Syrie, de la Perse, du Tukestan, de l'Europe et de l'Inde, telles que nous les avons décrites tout à l'heure, s'élève, comme une pyramide étincelante, la cour entière de Yézyd. Le khalife est au sommet, assis dans sa gloire, vêtu d'une robe d'or; à ses côtés sont des pages que l'on choisit parmi les plus jolis enfants de quinze à dix-huit ans, et que l'on couvre de pierreries: leurs bonnets en sont brodés; leurs jolis visages sont entourés de ces cordons de perles et d'émeraudes ou de rubis qui forment une des parures les plus piquantes des femmes persanes; leurs doigts sont chargés de bagues. Au tekyèh du roi, toutes les richesses de la couronne sont employées de la même manière, et les serviteurs de Yézyd portent sur eux la valeur de plusieurs millions de tomans. Puis on voit ses femmes, également représentés par de jeunes enfants, assises à visage découvert, drapées de voiles en mousseline de Benarès brodés de grandes et lourdes fleurs d'or et d'argent sur des fonds rouges, bleus, verts, orangés: tout resplendit, scintille, papillote aux yeux. Mais ces femmes sont odieuses à la foule, parce que, au moment où le général de Yézyd,

Ibn-Sayd, lui amène, enchaînées, les saintes captives de Kerbela, elles se lèvent et leur jettent des pierres. Voilà pour le costume.

La tenue en scène n'est l'objet d'aucun calcul ni d'aucune règle. Comme l'acteur est vu de tous les côtés à la fois, il lui est inutile d'étudier une façon particulièrement favorable de se poser devant le public. Il se présente comme il peut, simplement, avec la dignité ou la grâce, le geste commun ou la maladresse qu'il a plu au ciel de lui départir. Mais comme l'acteur est, aussi bien que le public, pénétré de l'importance de l'acte qu'il accomplit, qu'il se respecte dans son personnage et qu'il joue de tout son cœur, il résulte aussi de cela des effets particuliers. Il est sous le charme; il y est si fort et si absolument que l'on voit presque toujours Yézyd lui-même, et l'indigne Ibn-Sayd, et l'infâme Shemr, au moment où ils profèrent les plus sanglantes injures contre les Imams qu'ils vont égorger ou contre leurs femmes qu'ils maltraitent, fondre en larmes et articuler leurs rôles au milieu des sanglots. Cela n'étonne ni ne choque le public, qui, au contraire, à cette vue, se frappe la poitrine, lève les bras au ciel en invoquant Dieu et redouble ses gémissements. Mais il arrive souvent aussi que, sous la conviction immédiate du caractère qu'ils ont revêtu, les acteurs s'identifient à vue d'œil avec leurs personnages, et quand la situation les emporte, on ne peut pas dire qu'ils jouent, ils sont ce qu'ils figurent avec une telle vérité, un emporte-

ment si complet, un oubli si entier d'eux-mêmes, qu'ils arrivent à une réalité tantôt sublime, tantôt effrayante, et développent dans l'âme des auditeurs, déjà si impressionnée, ces passions qu'il m'a paru souverainement ridicule de chercher dans les pièces en papier de nos auteurs tragiques: la terreur, l'admiration et la pitié. Alors rien n'est guindé, rien n'est faux, rien n'est conventionnel; c'est la nature même, c'est le fait qui parle. Je ne dirai pas que rien n'est vulgaire; car, en aucune chose, je n'ai jamais aperçu la vulgarité en Asie; mais je dirai que rien ne peut retirer l'esprit de la hauteur où ces acteurs le transportent, rien, pas même le peu de soin qu'ils apportent à supprimer des gestes ou des intonations de voix dont ils usent dans les habitudes de la vie ordinaire. Je pense que les personnes qui se sont rendu compte de ce qui distingue le sublime réel du sublime théâtral, et la majesté d'un Mérovingien de celle de Louis XIV, comprendront aisément ce que je veux dire.

Les personnages de la famille de Housseïn ne quittent jamais la scène que pour aller combattre et mourir. Il y a une raison à cela; c'est qu'ils sont enfermés par l'armée ennemie dans l'enceinte de quelques tentes, et que le public doit toujours avoir sous les yeux un signe visible de cette terrible situation. Aussi, lorsqu'ils ne sont pas mêlés à l'action, ils s'asseoient à l'écart, et alors on parle d'eux comme s'ils ne pouvaient pas entendre, sans recourir aux *à parte*. Il y a

toujours un fauteuil sur la scène où s'asseoient et l'Imam Housseïn, et le héros particulier du tazyèh; personne autre n'y prend place. C'est une façon de recommander un personnage au respect particulier du public.

Un autre accessoire indispensable de tout tazyèh, c'est un tas de paille hachée où les acteurs puisent à pleines mains pour en porter, au besoin, une quantité suffisante à l'endroit du sakou où ils vont réciter leur rôle. Cette paille représente le sable du désert de Kerbela, et, à chaque instant, dans les moments plus particulièrement tragiques, les femmes, les jeunes gens et les enfants de la Tente se répandent cette paille ou plutôt ce sable sur la tête, suivant l'usage antique encore en usage partout, en même temps qu'ils se frappent violemment de la main sur la cuisse droite. On sait donc, quand on voit l'acteur qui va parler préparer devant lui un tas de paille, qu'il a un malheur nouveau à annoncer ou un discours désespéré à tenir. S'il oubliait, par hasard, de se fournir de cet accessoire indispensable, le directeur de la troupe ne l'oublierait pas. Pendant tout le cours de la représentation, ce directeur se tient sur le sakou, toujours présent et toujours agissant. Le manuscrit de la pièce à la main, il indique à chacun ce qu'il doit dire; il examine de temps en temps les rôles des plus jeunes enfants pour se bien assurer qu'ils ne vont pas commettre de fautes. Quant un héros, au moment d'aller livrer un combat sans espoir, doit, suivant

l'usage oriental, s'envelopper dans son linceul, le directeur est à côté de lui, le linceul à la main, et le lui attache. Si le héros doit mettre le sabre à la main, le directeur lui tire son sabre du fourreau, tandis qu'il récite, et le lui remet. Il lui tient l'étrier pour le faire monter à cheval. Il va prendre par la main les plus jeunes acteurs et les place là où ils doivent être pour réciter; il se mêle de tout ouvertement, et il a son rôle indispensable dans le développement du drame.

J'imagine que, chez les Athéniens, le chorège primitif remplissait à peu près tous ces emplois, sans choquer davantage le goût, ni rien ôter à l'illusion. Le directeur persan, d'ailleurs, comme le chorège grec, est un personnage sacré par les fonctions qu'il remplit. On le considère avec respect; il n'est pas un intrus; presque toujours il est, non seulement l'organisateur matériel de la fête, mais encore l'arrangeur et quelquefois l'auteur du poème. Il lui arrive, au milieu de l'action, de parler au public: il fait une sorte de commentaire rapide de ce qui est offert à la vue et à la piété des fidèles, il sollicite la commisération et provoque les larmes, qui lui répondent toujours. Souvent aussi, à défaut du Séyd Rouzèd-khân, c'est lui qui dit les prières et qui raconte quelque anecdote inconnue touchant le martyr des Imams ou sur les prodiges qui ont eu lieu, qui ont lieu tous les jours à Kerbela, sur le théâtre de ce martyr. Ainsi le directeur n'est pas seulement un administrateur, c'est un poète sacré; il en a l'au-

torité, il en obtient le respect. On le qualifie, du reste, simplement d'*Oustad*, ou « Maître, » absolument comme un artisan. Son titre n'est pas plus relevé, et il n'en demande pas un autre, imitant en cela, dans une société si vieille, si corrompue, si rompue à toutes les prétentions, si fastueuse dans ses titres, la simplicité des époques jeunes où un grand peintre, un grand sculpteur ne sont que des maîtres *ymaigiers* et des maîtres tailleurs d'images. Quand la représentation produit un effet plus qu'ordinaire, il arrive souvent que le personnage le plus éminent de l'assistance honore, séance tenante et sans interrompre les acteurs, l'*oustad* ou directeur de la troupe d'une récompense éclatante; car on n'applaudit pas, on ne témoigne jamais une admiration venant de l'esprit: on pleure, on gémit, on se frappe la tête, et j'ai vu porter, au milieu des larmes, un châle à l'*oustad*, qui immédiatement l'a placé en écharpe sur son cou.

Cependant, les acteurs ont aussi un genre de mérite qui les recommande d'une manière toute particulière à l'enthousiasme direct du public: c'est la voix. Les drames, en effet, qui font les frais des *tazyèhs*, sont écrits en dialecte populaire. On n'y voit guère figurer de ces mots arabes si recherchés pour les autres compositions, mais que l'homme du bazar, le soldat, les femmes ne comprendraient pas, et, au contraire, on y peut relever en foule les façons de parler les plus familières, les abréviations de mots les plus courantes, tout ce

qui constitue, en un mot, la façon de parler commune et journalière. C'est ainsi que le théâtre grec a usé librement de ces atticismes, qui, préférés par les auteurs parce qu'ils appartenaient à la langue vivante, saisissable pour la foule, sont devenus depuis si doctes et de physionomie si abstruse, sous la plume des commentateurs.

Ce langage est employé ici à construire des vers lyriques, courts et souples, chantés sur une sorte de mélodie assez savamment travaillée. Les cadences et les ports de voix y abondent. Ce qu'on a recherché, dans ce chant sans accompagnement, c'est l'imitation du rossignol de Perse, dont les modulations sont plus simples que celles du nôtre, et d'un caractère très mélancolique, et on les a mariées aux tons divers de la voix humaine qui se plaint et qui gémit. L'effet de ces chants est extrêmement pénétrant, et cause une impression si vive de tristesse, même lorsqu'on n'entend pas les paroles, que l'on est ému malgré soi. Il y a aussi des duos, et quelquefois des chœurs, mais, suivant l'usage oriental, toujours à l'unisson. En général, les rôles les plus brodés de cadences sont ceux des personnages principaux, et pour cette raison, comme pour bien d'autres, ils sont tenus par les meilleurs chanteurs de la troupe. Le public connaît bientôt les noms de ces virtuoses, et on les demande beaucoup. Chaque troupe cherche à les attirer, et les paye de son mieux. Mais ce sont seulement les personnages importants du drame, les Imams et les saints, et les prophètes et

les anges, qui chantent. Les personnalités odieuses comme celles d'Ibn-Sayd, Yézyd, Shemr, ne chantent pas. Elles déclament seulement; c'est un élément de variété introduit dans le poème, et qui produit un effet analogue à la prose dans les pièces de Shakespeare.

Maintenant il faut mentionner une certaine catégorie d'acteurs qui ne le sont pas, et qui produisent sur le public un effet extraordinaire. Ce sont de petits enfants de trois à six ans, souvent des petites filles appartenant à des familles importantes, qui montent sur le sakou, accompagnés de leurs lélèhs ou gouverneurs, et viennent figurer dans la famille des Imams. Rien ne semble plus méritoire aux yeux du peuple, et ne saurait attirer plus de bénédictions sur les enfants et sur les parents eux-mêmes que cette sorte de consécration, qui, en les mêlant d'une manière à la fois fictive et réelle à la famille des saints, leur en donne, en quelque façon, au moins par reflet, le caractère. Dans tous les cas, rien n'est plus touchant que de voir ces bébés, vêtus de robes de gaze noire à larges manches, la tête couverte de petits bonnets noirs ronds, brodés d'argent ou d'or, s'agenouiller sur le corps de l'acteur qui remplit le rôle du martyr du jour, l'embrasser, et de leurs petites mains, se couvrir de paille hachée en guise de sable, en signe de douleur. Ces enfants peuvent se porter là avec l'intérêt qu'un jeu inspire à leur âge; mais ils ne croient pas jouer, et sont évidemment remplis du sentiment qu'ils accomplissent

un acte grave et important. Il est douteux qu'ils comprennent bien nettement ce qu'ils font, où ils sont, ce qu'ils représentent; ils sont trop jeunes; mais ils comprennent en gros que ce qu'on leur fait faire est triste et solennel. Ils se tiennent, se donnant la main, ou bien seuls, à la place qu'ils doivent occuper; ils reçoivent, les bras croisés, dans l'attitude du respect, les bénédictions de l'Imam Housseïn; ils sont graves et sérieux dans leurs petites physionomies; rien ne les distrait ni ne les trouble, et ce grand public qui les entoure, qui gémit, qui pleure, qui se tourmente, ne semble pas exister pour eux.

J'ai vu une petite fille de quatre ans, très jolie, appartenant à des parents considérables, forts dévots aux Imams, faire plus que figurer sur le sakou: elle avait appris des vers, remplissait un rôle actif dans la pièce, insulta Yézyd, fut martyre et couchée sur une planche comme morte, et, se tenant bien immobile, les yeux fermés, fut portée autour du tekyèh en grande pompe, sans être aucunement interdite. Elle mettait dans son jeu une ardeur singulière, et quand on me l'amena ensuite, dans les bras de léléh, elle s'intimida pour la première fois.

Mais c'est assez expliquer; il faut montrer. Le tekyèh est plein jusqu'au comble. C'est au mois de juin, à la fin. On étouffe sous la tente immense. La foule prend des sorbets, du café, fume des kilians. Un derviche monte sur le tekyèh et chante un cantique. Les battements de poitrine l'accom-

pagnent. La voix est peu entraînant, l'homme a l'air fatigué, il ne produit pas d'impression, et les chants languissent. Il paraît le sentir, il s'arrête, descend du sakou et disparaît. Le silence allait renaître, quand un grand et gros soldat du régiment de Maragha, un Turk, saisit brusquement l'air d'une voix de tonnerre, en frappant à coups redoublés sur sa poitrine résonnante. Un autre soldat, un autre Turk, mais du régiment de Karabâgh, aussi déguenillé que lui, ramasse le second verset; les battements de poitrine reprennent avec précision. Pendant vingt-cinq minutes, la foule haletante est entraînée par ces deux hommes, et se meurtrit à tour de bras. L'air monotone, mais fortement rythmé, la grise. Elle se frappe de son mieux; c'est un bruit sourd, profond, régulier, résolu, mais qui ne suffit pas à tout le monde. Un jeune nègre, dont les apparences dénotent un hammal, ou portefaix, se lève debout, au milieu de la multitude assise sur les talons; il jette son bonnet et chante à pleine voix, faisant tomber ses deux poings en cadence sur sa tête rasée. Il était à une dizaine de pas de moi, et je suivais tous les mouvements de sa figure; il devint bientôt de couleur cendrée, et ses lèvres parurent d'un violet pâle; plus il se décolorait, plus il s'animait, criant et frappant comme sur une enclume. Il continua ainsi pendant dix minutes environ; mais les deux soldats n'en pouvant plus et ruisselant de sueur, le chœur, qui n'était plus guidé ni enlevé par ces voix précises et puissantes, le chœur commença

à hésiter, à se troubler; une partie des voix se turent, et le nègre, comme si tout appui matériel lui eût manqué, ferma les yeux et s'affaissa sur son voisin. Chacun parut éprouver pour lui beaucoup de compassion et de respect. On lui mit de la glace sur la tête et on lui apporta de l'eau. Mais il était évanoui, et il fallut du temps pour le faire revenir. Quand on y eut réussi, il remercia avec douceur et politesse tous ceux qui lui avaient donné des soins.

Cependant, aussitôt que le silence se fut un peu rétabli, un homme vêtu d'une robe de coton vert monta sur le sakou. Il n'avait absolument rien de remarquable dans sa personne, et semblait n'être autre chose qu'un bakkal, ou épicier du bazar. Non seulement il était fort négligé et fripé dans son accoutrement, mais sa figure, très ordinaire, ne montrait rien autre chose qu'une barbe médiocrement fournie, assez longue et mal peignée, et cette expression d'intelligence narquoise et d'imagination sophistique qui, chez le commun des Persans, tient la même place que chez nous le gros bon sens. La main gauche passée dans sa ceinture, d'un air pédant, il étendit la droite sur le bord du sakou, d'un air de professeur, en ayant soin de n'allonger que trois doigts, et adressa ces paroles à la foule:

« Vous voilà donc bien satisfaits, musulmans, d'être assis à votre aise, à l'ombre, et vous vous figurez déjà le Paradis tout grand ouvert. Savez-vous ce que c'est que le Paradis? C'est un grand

jardin, sans doute; mais vous n'avez pas l'idée d'un pareil jardin. — Vous me direz: « Père, dis comment il est. » — Croyez-vous que je l'ignore? Je n'y suis point allé sans doute; mais assez de prophètes en ont parlé, et des anges en ont apporté des nouvelles. Je me bornerai pourtant à vous dire que tous les gens de bien y tiendront à l'aise, car il a trois cent treize mille zers de longueur. Si vous ne m'en croyez pas, informez-vous! Quant à être parmi les gens de bien, je vous déclare qu'il ne suffit pas pour cela de lire le Korân du Prophète (que le salut de Dieu soit sur lui et la bénédiction)! Il ne suffit pas de faire tout ce qu'ordonne ce livre divin: il ne suffit pas de venir pleurer aux tazyèhs, comme vous faites chaque jour, vous autres fils de chien, qui ne savez rien d'utile; il faut encore que vos bonnes œuvres (puissiez-vous en accomplir! mais j'en doute beaucoup), vous les exécutiez au nom et pour l'amour de Housseïn. C'est Housseïn, musulmans, qui est la porte du Paradis; c'est Housseïn, musulmans, qui soutient le monde; c'est Housseïn, musulmans, par qui a lieu le salut! Criez Hassan, Housseïn! »

Toute la foule crie : ô Hassan! ô Housseïn!

— « C'est bien. Et maintenant encore une fois: »

— O Hassan! ô Housseïn!

— « Priez Dieu toujours qu'il vous maintienne dans l'amour de Housseïn. Allons, criez à Dieu! »

Toute la foule lève les bras en l'air d'un seul mouvement, et crie d'une voix sourde et prolongée:

— Ya Allah! ô Dieu!

Le père Maillard ou le Petit Père André ne prêchaient pas autrement. Cet homme, vulgaire dans ses façons, pouvait passer pour éloquent à sa manière. Il avait du mordant dans la voix, dans l'œil, dans le geste, et le public, d'ailleurs, était si aisé à saisir!

Le discours continuait quand un roulement de tambours, un sifflement de fifres, des éclats de trompettes et de clairons vinrent l'interrompre, et la voix pompeuse des kernas résonna, dominant tout. Le prédicateur descendit du sakou et disparut. Il faut savoir que les kernas sont de longues trompettes de cuivre de cinq à six pieds de long, dont on tire un son qui s'entend à des distances considérables, et qui ne saurait se comparer qu'au bruit d'une cloche. Ordinairement, deux ou trois kernas mugissent ensemble: c'est un carillon. Djemshyd a, dit-on, inventé le kerna; le faire sonner est le privilège du roi et des princes, et partout où se trouve un personnage d'un tel rang, on entend retentir ce bruit solennel, le matin et le soir. Les tazyèhs étant consacrés aux Imams ont le même privilège souverain. Le bruit du kerna et celui des instruments guerriers de la musique d'un régiment annonçaient donc l'arrivée des acteurs et le commencement de la pièce. Je vais la faire jouer ici pour que le lecteur soit juge de l'importance que j'attribue aux tazyèhs. Il s'agit de la pièce intitulée: *les Noces de Kassem*.
Il y a plusieurs jours déjà que la famille de

L'Imam Housseïn, que l'Imam lui-même est investi dans son camp, au milieu du désert de Kerbela, par les troupes syriennes et les traîtres habitants de Koufa. Aucun moyen n'existe d'échapper à la mort; plusieurs des Imams ont péri: Abbas, Aly-Ekbèr, fils de l'Imam Housseïn, et ses deux petits frères. Le désespoir est dans les tentes. L'Imam Housseïn, se précipitant dans la mêlée, a rapporté le corps de son fils et l'a rendu à Omm-Leyla, sa femme; mais il n'a pas rapporté d'eau et les enfants et les femmes meurent de soif. Cette situation va finir dans le sang, car Ibn-Sayd, le général de Yézyd, Shemr, le plus féroce de ses lieutenants, et l'odieux Azrek, resserrent de plus en plus le cercle de lances qui entoure le campement, et ils viennent, à chaque heure, l'un ou l'autre, insulter à l'impuissance et à la misère des Imams. Kassem, fils de Hassan, lequel a été empoisonné à Médine par Yézyd, et neveu de Housseïn, exaspéré par la mort de son cousin Aly-Ekbèr qu'il aimait tendrement, brûle d'aller se battre à son tour, et, à son tour, de mourir comme ses intrépides parents. Ainsi, trois faits composent la situation: le carnage inévitable, les souffrances de la soif, la mort d'Aly-Ekbèr, tué la veille et dont le cadavre est étalé là sous les yeux des spectateurs. Il ne faut pas perdre de vue qu'Aly-Ekbèr est de tous les jeunes gens de la tente le plus aimé des Persans, le plus exalté, le plus regretté; car c'est le propre fils de l'Imam Housseïn: c'est le sang de la patrie. Les autres héros, comme Abbas,

comme Abdoullah, comme Kassem, ne viennent qu'après lui. Au moment donc où débute la pièce des « Noces de Kassem », l'impression la plus lugubre règne sur la scène: car, je le répète, le cadavre sanglant d'Aly-Ekbèr est là couché, à l'angle du sakou; sa mère est assise à côté, vêtue et voilée de noir, et ce spectacle terrible n'est pas écarté un seul instant pendant toute la durée de l'action.

Voici maintenant quels sont les personnages:

L'Imam Housseïn, fis aîné d'Aly et de Fatthemèh, fille du Prophète. Il est le khalife légitime, le prince et le chef des musulmans, traqué par l'usurpateur Yézyd, qui a ordonné sa mort.

Zeynèb, sa sœur, de père et de mère, l'Hécube des tazyèhs.

Omm-Leyla, sa femme, la mère d'Aly-Ekbèr, la fille du dernier roi sassanide. On l'appelle ordinairement, aux environs de Rey, où elle est enterrée, *Bibi Sherherbanou*, « Notre-Dame la Patronne de la ville », parce que l'ancienne capitale du nord de la Perse était sous son invocation.

La mère de Kassem, veuve de l'Imam Hassan, empoisonné à Médine; elle est venue vivre auprès de son beau-frère Housseïn avec ses enfants.

Zobeydèh, fille de Housseïn, à peine adulte, d'une beauté éblouissante. On l'appelle aussi Fatthemèh, comme sa grand'mère et comme sa sœur, Fathemèh-Soghra ou « la Petite », qui est restée à Médine.

Abdoullah, le plus jeune fils de Hassan, presque un enfant.

Kassem, l'aîné des fils de Hassan, le neveu de Housseïn. Il a seize ans. Il n'est pas vêtu de cachemire et ne porte pas le turban comme les autres Imams; mais il a sur la tête un casque doré, sur le dos une cotte de maille, et le sabre au côté.

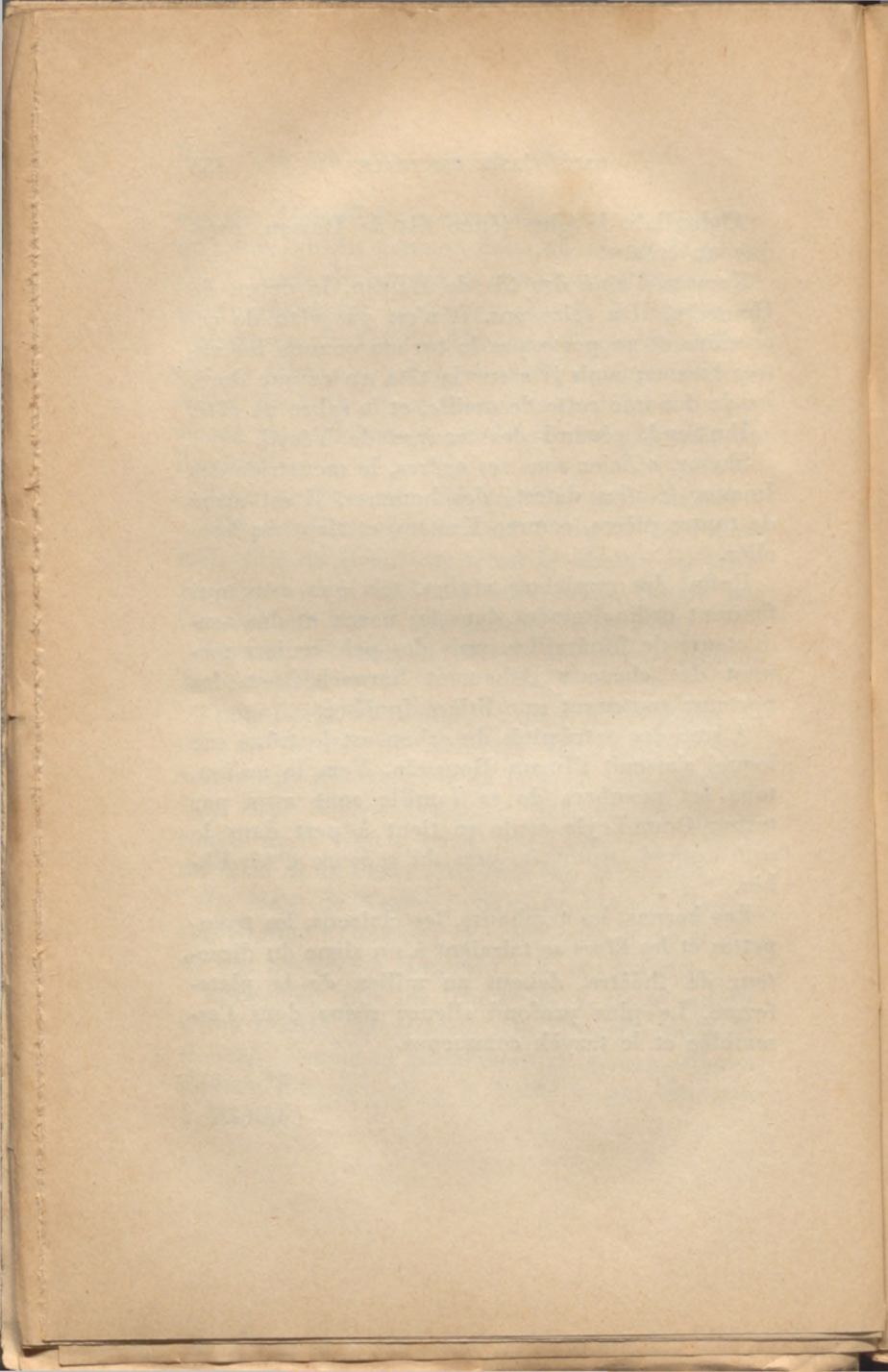
Ibn-Sayd, général des troupes de Yézyd.

Shemr, officier sous ses ordres, le meurtrier des Imams, le plus détesté des hommes. Il est armé de toutes pièces, comme Kassem, et tient un bouclier.

Enfin, des musiciens arabes, tels que ceux qui figurent ordinairement dans les noces, et des conducteurs de funérailles, puis des palefreniers menant des chevaux richement harnachés, et des porteurs soutenant une litière funèbre.

A une des extrémités du sakou est le trône sur lequel s'assoit l'Imam Housseïn. Vers le milieu, tous les membres de sa famille sont assis par terre; Omm-Leyla seule se tient à part dans le coin opposé, accroupie près du cadavre d'Aly-Ekbèr.

Les kernas, les tambours, les clairons, les trompettes et les fifres se taisaient à un signe du directeur du théâtre, debout au milieu de la plate-forme. Le plus profond silence règne dans l'assemblée et le tazyèh commence.



CHAPITRE XV

LES NOCES DE KASSEM

L'IMAM HOUSSEÏN

O Dieu! contemple le désastre dont le ciel et la terre sont frappés.

O Kerbela! vois comme mon âme en est oppressée.

Qui donc, en écoutant le récit de pareils malheurs, pourrait ne pas pleurer sur cette lamentable histoire!

Contemplez le chagrin, les larmes; elles vont couler aussi bien sur une noce que sur un deuil.

O Prophète bienheureux! l'une après l'autre, des dépêches de sang viennent de t'être adressées; lis-les toutes, et chacune séparément (1).

Et toi, Aly, dont Dieu est toujours satisfait, l'arbre de ta famille, cet arbre si superbe, le voilà, dans ton verger, pliant sous le poids de la mort de tes fils. A peine étaient-ils devenus des jeunes gens!

O Housseïn, marche à la noce de ton cher Kas-

(1) Ces *dépêches de sang* sont les âmes des Imams successivement martyrisés.

sem, et regarde comme le sang remplace bien le henné aux mains et aux pieds de tes jeunes gens!

ZEYNÈB (*se levant*).

O Fathemèh! du haut du Ciel, contemple les combattants rassemblés à Kerbela.

Contemple-nous, vois-nous ici, étrangers, sans soutiens, sans amis!

O Fathemèh, vois comme le manteau de la patience de notre cher Joseph, de notre Housseïn, est déchiré par la main de cette terrible Zelykha, le malheur!

O fille de l'apôtre de Dieu, viens à ta fille, dans ce triste désert de Kerbela; considère comme le malheur s'appesantit sur nous!

O Fathemèh, regarde Housseïn, ton fils, réduit à l'impuissance, se débattant entre les mains de ceux qui se disent les disciples de l'apôtre de Dieu.

(Zeynèb se rasseoit.)

KASSEM (*se levant et se parlant à lui-même*).

Sépare-toi des femmes du harem, ô Kassem! Recueille-toi un instant en toi-même, ô Kassem! te voilà assis, et dans un prompt avenir, tu vois le corps de Housseïn, ce corps si semblable à une fleur, tu le vois déchiré par les épines des flèches et des lances, ô Kassem!

Tu vivais et il t'a fallu voir la tête et le corps d'Aly-Ekbèr tomber, séparés sur le champ de bataille, hélas!

Lève-toi donc! obéis au testament de ton père: être égorgé, voilà ce qui t'attend, ô Kassem!

Va, prends la permission du fils de Fathemèh, la meilleure des femmes, et soumetts-toi à ton sort, ô Kassem!

L'IMAM Housseïn (*se parlant à lui-même*).

Hélas! l'orphelin de Hassan, les yeux pleins de larmes sanglantes, s'approche de moi.

Le rossignol sans ailes du verger de Hassan gémit du fond du cœur.

O Zéphyr, en passant sur les cheveux de Kassem, tu deviens du musc; verse le parfum exhalé de la douleur du fils sur le tombeau du père.

KASSEM (*se parlant à lui-même*).

O Dieu! que ferais-je pour supporter cette douleur si pesante?

O Dieu! que ferai-je, la lèvre ainsi desséchée par la soif, les cils humides?

S'il faut penser à rendre mon âme, la vie est pire que la mort.

Que ferai-je, après ce qui vient d'arriver à Aly-Ekbèr?

Si Housseïn ne m'accorde pas la permission d'aller combattre, oh malheur!

Que ferai-je alors, ô Dieu, en face de mon père Hassan, au jour de la résurrection?

Ma mère, lorsque je la verrai, au jour de la résurrection, assise à côté de Fathemèh, que ferai-je, ô Dieu, devant elle, dans mon chagrin et dans ma honte?

Tous mes parents sont partis pour aller comparaître devant le Prophète.

Et moi, je n'irai pas aussi devant le Prophète!
Eh! que ferai-je donc alors, ô Dieu?

L'IMAM Housseïn (*se parlant à lui-même*).

Sans compagnon, sans appui, que ferai-je, ô mon Dieu? ?

Je suis seul et en face, voilà toute cette armée!
Que ferai-je, ô mon Dieu?

Me voilà sans frère, sans fils; mais maintenant,
que faire du fils de mon frère, ô mon Dieu?

KASSEM (*à l'Imam Housseïn*).

Salut, ô seuil de l'honneur et de la grandeur célestes! Tu es le seuil du ciel et le ciel du seuil (de Dieu).

Parmi les feuillets du martyrologe, tu es le plus sublime. Du livre de la Création, ton histoire survivra éternellement.

Un orphelin, un enfant sans père, le front baissé, pleurant,

S'approche de toi avec une prière, ô roi dont les anges sont les gardes.

L'IMAM Housseïn

O âme des cieux du martyre! lune brillante du second des sept cieux!

Soleil armé du lasso, lune armée de flèches et de lances!

O perle unique et vierge du chaste abri de la mer de l'honneur! que viens-tu me dire? Parle à ton oncle gémissant.

KASSEM.

O lumière des yeux de Mohammed le tout-puisant, ô mon oncle!

O lieutenant d'Aly, le lion intrépide, ô mon oncle!

Abbas a péri; Aly-Ekbèr a subi le martyre; te voilà sans guerriers et sans porte-étendard, ô mon oncle!

Les roses sont passées, leurs boutons sont passés, le jasmin est passé, les pavots sont passés.

Moi seul, je suis resté dans le jardin de la Foi, je suis l'épine, je suis le plus misérable, ô mon oncle.

Si tu es bon pour l'orphelin, voici le moment de le montrer. Laisse-moi partir et aller combattre, ô mon oncle.

L'IMAM HOUSSEÏN

O tendre, noble, fidèle, ô mon enfant! ce que tu viens de dire a bouleversé mon cœur, ô mon enfant! ô toi qui as été la lumière des yeux de Son Altesse l'Imam Hassan, souvenir de la douleur de sa perte, ô mon enfant!

Ne me demande rien, n'insiste pas, ne me presse pas. C'est assez de douleur d'avoir perdu Aly-Ekbèr.

KASSEM

O toi, dont la poussière est ma couronne, prête l'oreille à ma prière.

Eteins par l'eau du martyre le feu qui brûle mon être. Accorde-moi mon désir de boire à la coupe du sacrifice; car on a dit: « Quand la cruche est pleine, buvez et faites boire les autres. »

L'IMAM HOUSSEÏN

O lumière de mes yeux, cesse tes supplications et ton insistance. Abandonne un instant tes plaintes. Par amour pour moi, prends pitié de l'état où je suis. Hélas! ô jeune homme (puisses-tu devenir un vieillard!) prête l'oreille aux conseils.

KASSEM

O souverain, ne cherche pas ma honte. La justice ne veut pas que ma vie et mon honneur restent ensemble. Que Kassem existe et qu'Aly-Ekbèr soit martyr, oh! plutôt que la terre recouvre ma tête et mon existence! Quoi! me voici, et lui, on l'a coupé en morceaux! Hélas! hélas! puis-je accepter un tel sort? Je suis l'esclave de sa maison, et ce que je veux est mon devoir.

O Roi, sois généreux pour le mendiant qui supplie à ta porte. Comme Khezr, laisse-moi prendre pour ma part l'eau de l'existence éternelle. Vois comme, avec mes yeux en pleurs, j'ai la bouche desséchée par la soif!

Jette un regard du côté des eaux de l'Euphrate céleste. Je meurs de soif: eh bien! accorde-moi, ô preuve de Dieu, un vase entier de l'eau de Sel-sebyl; elle coule dans le paradis qui m'attend!

L'IMAM HOUSSEÏN

Prends pitié de ma détresse, lumière de mes yeux; est-il bien que, moi qui suis roi, je t'obéisse? que moi, vieillard, dont les années sont diminuées, je demeure dans la vie? quelle justice! J'associerais à ta mère, à toi, à peine jeune homme, ma durée décrépite!

KASSEM

O Dieu! tout cela ce sont des paroles. Mes plaintes me sont arrachées par mon désespoir. Etre orphelin, c'est un malheur sans remède pour l'orphelin! Etre orphelin, c'est un malheur éternel pour l'orphelin! Qu'ils étaient beaux, les jours que j'ai passés à Médine! mon pauvre père tenait ma tête sur sa poitrine. Par la main de son affection, il me rendait heureux, il me faisait des caresses bien plus que trop. Et maintenant, hélas! hélas! je suis tombé dans la disgrâce de mon oncle! (*S'adressant à l'assistance.*) O Musulmans, Hassan, mon père, où est-il? O vous qui avez vos pères, être orphelin est un affreux désastre! O orphelin, mon malheur à moi est bien au delà du malheur ordinaire.

LA MÈRE DE KASSEM

(*se levant et s'adressant à l'auditoire.*)

O nobles spectateurs! toute raison, tout sang-froid m'ont abandonnée! Les cris de mon Kassem sont arrivés à mon oreille. (*A Kassem.*) O l'amour de l'âme de ta mère! ô mon fils! toi dont le père est mort, toi l'enfant lié à mon cœur, pourquoi t'es-tu jeté sur le sein de la terre? Pourquoi, dans une douleur extrême, as-tu déchiré ta chemise?

KASSEM

Hélas! hélas! ma mère, mon chagrin est sans mesure. Un orphelin n'a que des peines. Quand un orphelin se trouve jeté dans le monde, ô ma mère, il faut que Dieu lui vienne en aide. Je suis

allé, la tête basse, devant mon oncle, pour demander à Son Altesse la permission d'aller combattre. Il m'a couvert de confusion aux yeux de mes amis. Puissé-je mourir! Il m'a chassé de sa porte.

LA MÈRE DE KASSEM

Ne te plains pas de Son Altesse, la lumière de mes yeux, puisque tu veux trouver la mort à sa suite. Le brevet du martyr, celui que Dieu accorde, ne saurait être décerné que sur l'ordre du sublime Imam. Il faut que ce document auguste soit marqué du sceau de soixante-douze témoins, tous des justes; parmi ces soixante-douze, tu seras compté aussi. Toi, dans le monde alors incréé des Idées, tu as consenti jadis à tout ce qui t'arrive! O sage, apprends maintenant, toi dont le cœur est brisé, que le destin de ton sang est fixé dans l'écrit que tu portes attaché à ton bras.

(La mère de Kassem s'assoit.)

KASSEM

Gloire à Dieu! ma lettre de délivrance, je la reçois! Gloire à Dieu! le certificat de mon meurtre s'y trouve. (*A l'Imam Housseïn.*) O cher oncle, voici l'orphelin revenu: aide-le. C'est ici le testament de mon père; crois ce qu'il ordonne et contente-moi en l'exécutant. Mon père m'a accordé un titre de royauté, il me promet le martyr! Regarde cet écrit que je te présente, et délivre-moi de la servitude où tu me retiens.

(Il lui remet le papier qui était attaché à son bras.)

L'IMAM HOUSSEÏN (*après avoir lu*).

Hélas! hélas! cet écrit ne me donne pas la vie.

Malheur! malheur! voici le papier qui va verser le sang de mes jeunes gens! O Dieu! ô mon frère, que mon existence serve de rançon à l'ordre sacré que tu m'imposes, mon Hassan! c'est un ordre sans réplique qui vient terminer ton chagrin, ô Kassem! maintenant, pour obéir tout à fait, nous allons tenir une assemblée de joie, et je te montrerai mon affection en faisant de toi mon gendre.

KASSEM

Cher oncle, l'eau et la terre qui ont servi à former ton être n'étaient que bonté et affection. Réfléchis pourtant à ce que tu veux. Aly-Ekbèr gît sur le sol, déchiré par l'ennemi. L'image de la joie sous ce ciel qui est pour nous noir comme l'ébène!... mais il n'y en a rien, rien! Dans cette atmosphère de douleur, le temps d'une noce! mais il n'y a rien, rien! Cependant, si tu l'ordonnes, comment pourrais-je désobéir? ton commandement est celui du Prophète, et sa voix est celle de Dieu.

L'IMAM HOUSSEIN

O mon enfant! c'est d'après l'ordre de mon frère que je te donne ma fille; je donne ma propre fille au fils de mon frère! Où sont maintenant Mohammed et Fathemèh et Hassan l'Elu? O vous tous, du haut du ciel, regardez-nous; j'unis la lune resplendissante à un soleil rayonnant. Et maintenant, la parole du moment est celle-ci: « Quel douaire peut-on donner à cette heure? » Je remplacerai la splendeur des parures par une autre splendeur.

KASSEM

Je n'ai pas la force de rien ajouter à tes paroles. A une fille sans égale, comment proposerais-je d'offrir quoi que ce soit qui ait son égal? Puisque tu me confies un corps animé d'une âme si pure, je lui livrerai tout à la fois ma vie et son essence même, l'essence de mon cœur, l'essence de mon âme, l'essence de mon esprit et de mon souffle, sans en rien diminuer, sans en rien garder: tel je suis, tel je me donne à Zobeydèh, bien entier; et cela, je suis prêt à le donner comptant. Ce que plus tard il faudra ajouter encore de ce que je puis avoir en moi, tout ce qui est réuni dans le coffre de mon corps, je l'apporterai de même sans réserve. Le collier, il lui en faut un; je lui fournirai du sang de mon cou si jeune; un chapelet pour tenir à la main, elle l'aura en rubis rouges. Les jonchées que doivent fouler ses nobles pieds, je les ferai des lambeaux de mon cadavre; et quant à des dentelles, elle en aura couleur de tulipe rouge, et des étoffes assez tachetées, assez bigarrées! Si elle accepte mes dons, je suis content; sinon, qu'elle prenne en gage ma tête et mon corps pour lui assurer l'avenir. Faut-il ici un garant qui réponde de moi? Je te donnerai l'Imam Hassan l'Elu, et Aly, dont Dieu est toujours satisfait, et avec eux le Prophète lui-même!

L'IMAM HOUSSEIN

Voilà des paroles qui viennent de l'âme. (*A l'auditoire.*) Soyez témoins, vous tous, de cet excès d'infortune, soyez témoins de cette noce de dou-

leur. Deux planètes, Vénus et Mercure vont opérer leur conjonction. Soyez témoins de cette réunion d'une lune et d'un soleil.

KASSEM (à l'auditoire).

O nouveaux mariés! soyez témoins de notre désespoir. Soyez témoins du chagrin des fiancés et de leur malheur. L'ornement de tête que je donnerai à la jeune fille sera composé des gouttes de sang de ma gorge ouverte. Soyez témoins pour la perle que me livre l'écrin de la générosité de Housseïn. (Kassem va s'asseoir sur un trône placé à l'autre extrémité du sakou.)

L'IMAM HOUSSEÏN (à Zeynèb).

O triste Zeynèb, accablée de douleurs, ô toi qui, hélas! est restée entre l'eau et le feu, voilà les moments de la noce, ma sœur. Apporte ici ta noble personne.

ZEYNÈB (à Housseïn).

O toi, levain de ma joie, cause de ma vie, tu parles de mariage et de joie! tu m'imprimes cent marques de feu sur le cœur. Mon frère Abbas vient de subir le martyre; Aly-Ekbèr palpite encore dans les flots de son sang; nous pleurons toutes, nous sommes couvertes de vêtements noirs; comment nous occuper de plaisir et de bien-être? Quand on a sous les yeux le cadavre de quelqu'un de ces jeunes gens, on ne saurait se teindre les doigts de henné.

L'IMAM HOUSSEÏN

O affligée! tu parles avec raison. L'édifice de notre joie est bien fragile. Fais pourtant un effort,

ô mon éprouvée! va auprès de Zobeydèh, ma fille. Qu'elle te laisse arranger et parer ses cheveux de fée, afin qu'on l'unisse à Kassem.

(L'Imam Housseïn se rasseoit sur son trône.)

ZEYNÈB (*se parlant à elle-même*):

O mon Dieu! jette sur moi un regard de miséricorde. Il n'y a qu'une seule Zeynèb et cent mille chagrins. (*A Zobeydèh.*) O bouche pareille à un bouton de fleurs! toi qui as la couleur de la rose autour de l'oreille, ô lys silencieux, malgré tes blanches pétales semblables à dix langues, ouvre tes yeux sur mon visage, afin que je te dise le message de ton père.

ZOBEYDÈH

O ma tante, que ma tête soit la rançon de tes pieds! que cent filles comme Zobeydèh soient sacrifiées pour toi! Pourquoi la pléiade reçoit-elle la visite de la lune? Prononce sur moi l'ordre de mon père.

ZEYNÈB

O lumière du cœur, splendeur des yeux, ton père te marie. Il prétend unir ta puissance d'aimer à un autre amour, en te liant à Kassem au visage de lune. L'ordre de ton père n'est pas autre. Dis-moi ce que tu décides.

ZOBEYDÈH

O ma tante! par ce message, par cette volonté, tu as mis le feu dans mon âme. O ma tante! considère, vois: le corps d'Aly-Ekbèr est tombé, lacéré en cent lambeaux, sans tête! Il ne nous convient

pas de penser ni à la joie ni à la chambre nuptiale. Oh! puissé-je aller dans la chambre nuptiale du tombeau!

ZEYNÈB

Par Dieu lui-même! le droit est du côté de ton père. Nous ne devons ni gémir, ni frapper nos mains d'impatience. Hélas! ton père a prononcé un ordre absolu. Qu'est-ce qu'un ordre? Qu'est-ce qu'absolu? Ton père est la preuve du Livre du Créateur; il est notre roi, il est notre maître.

ZOBEYDÈH

O ma tante! bien que mes cheveux soient emmêlés, quelle violette leur comparerait sa tête? Mon père est roi. C'est à lui de savoir ce qui est bien; s'il veut me brûler, il est le maître.

(Elle se rassoit.)

ZEYBÈB (à l'Imam Housseïn).

O roi assis sur le trône de l'empire de l'univers, que cent existences comme celles de ta Zeynèb soient ta rançon! Se pliant à tes ordres, mettant de côté sa douleur, la triste Zobeydèh est prête à obéir.

(Zeynèb se rassoit.)

L'IMAM HOUSSEÏN

(à la mère de Kassem, sa belle-sœur).

O bru de Fathemèh, ô mère de Kassem, approche, voici le jour du mariage de ton fils; viens auprès de Kassem. J'entends qu'à cette heure la joie pénètre dans son cœur affligé. Tu n'en savais rien. Viens lui porter des souhaits de bonheur.

LA MÈRE DE KASSEM

O hériter du vicaire du Dieu juste, du Créateur, ordonne-moi de périr; ne me parle pas de noces! S'il faut que Zobeydèh soit une épousée et Kassem un marié, il n'y a pas ici de henné, il n'y a pas de chambre nuptiale; ce ne sera pas une noce, mais une fête de douleur. Parmi les peines et les douleurs sans remède, quelle est celle-là? Mon Kassem se marie. Mais où sont donc ses compagnons de joie?

L'IMAM HOUSSEIN

Mère de Kassem, tout à l'heure, dans la plaine d'angoisse, la tombe servira de lit nuptial, et le linceul sera la robe de noces. Ne t'afflige pas! Kassem, cette lune brillante va dans un instant, à la face du soleil, teindre ses mains du henné de son propre sang; il les aura rouges comme la planète de Mars. Bien que ton fils, ainsi que Jésus, semble, depuis la mort de Hassan, être né sans père, console-toi; il va trouver une compagne, de même que le soleil éclatant est associé à la lune.

LA MÈRE DE KASSEM

S'il en est ainsi, ordonne, Housseïn; que ta sœur invite à la noce la mère désespérée qui pleure la mort de son Aly-Ekbèr. Mon pauvre orphelin, qui n'a pas un père pour veiller sur lui, va, lui, perdre sa mère, il l'a déjà perdue! Et pourtant, non, me voilà encore; je suis encore sa mère! O Seigneur! qu'elle meure, cette mère désespérée!

L'IMAM HOUSSEIN

Mère de Kassem, tu tires des étincelles de mes os. Par la vie de Kassem! tu fais jaillir le feu de mon âme en m'adressant de telles paroles. Zeynèb, ô ma sœur, viens, ô ma Zeynèb! Les cicatrices de mon âme sont rouvertes. Viens, viens, ô mon Dieu! ô mon Dieu!

ZEYNÈB (*se levant*).

Mon frère, pourquoi le flambeau de ton âme pétille-t-il ainsi? Te voilà pleurant encore! tes sœurs Koulsoum et Zeynèb sont-elles mortes? Mon cœur tombe dans la stupeur en entendant tes gémissements et tes cris. Puisse-t-elle mourir, ta sœur Zeynèb! que veux-tu dire avec tes appels à Dieu?

L'IMAM HOUSSEÏN

(*montrant sa belle-sœur, mère de Kassem*).

Voilà cette femme qui veut nous réjouir le cœur et l'âme! Elle a l'idée de réunir autour de Kassem des compagnons de joie, et maintenant, suivant les rites ordinaires, elle entend t'inviter, toi et Omn-Leyla, la vieille mère du déplorable Aly-Ekbèr, à la fête que nous préparons.

ZEYNÈB

O mon Housseïn, épargne-moi les cérémonies et les rites: la couleur du sang d'Aly-Ebkèr est autour de mes doigts. (*A la mère de Kassem.*) O mère de Kassem, le cœur de Zeynèb s'est brisé sous tes paroles! Omn-Leyla est assez dispensée de paraître à la noce. Pourtant, va toi-même, si

tu veux; invite-la avec ses yeux noyés de larmes. Cela ne regarde que toi, Kassem, Omm-Leyla elle-même et le cadavre d'Aly Ekbèr!

(Elle se rasseoit.)

LA MÈRE DE KASSEM (à l'auditoire).

Que dirai-je, ô Musulmans, moi qui suis sans amis et sans soutien, que dirai-je en présence de la mère désolée du déplorable Aly-Ekbèr?

OMM-LEYLA

(*mère d'Aly-Ekbèr, assise près du cadavre, et lui parlant*).

Ressemblance parfaite du visage du Prophète, déplorable Aly-Ekbèr, toi que les poignards ont déchiré en cent lambeaux, déplorable Aly-Ekbèr! A Médine, au milieu des cris de joie, j'avais taillé déjà tes vêtements de noce; et voilà que tu as butté en chemin, déplorable Aly-Ekbèr!

LA MÈRE DE KASSEM (à l'auditoire).

J'ai honte, ô mes amis, de proposer à cette affligée de venir à des noces, quand elle est là, occupée à verser des larmes sur son fils mort!

OMM-LEYLA (à l'auditoire).

Musulmans! dans ce monde périssable, quelle femme a reçu comme moi le coup de la mort d'un tel fils? Mon Aly-Ekbèr! rameau sans feuilles dans le jardin de mon cœur, déplorable, déplorable enfant! Relève-toi, cyprès de mon âme! ne reste pas ainsi étendu! Il avait dix-huit ans, dix-huit ans! Il était si jeune!... Je t'ai taillé des habits de noce, tu ne les a pas mis, et moi, j'ai

déchiré les miens; je croyais pourtant bien te voir marié, je ne savais pas que je serais assise ici, pleurant ta mort. Mais mon espoir est long et ma vie sera courte; il n'y a rien à faire si ce n'est de chanter les louanges de Dieu et de dire: gloire à lui!

LA MÈRE DE KASSEM (à *Omm-Leyla*).

Il faut que je t'adresse une requête que m'imposent les circonstances.

OMM-LEYLA

O rossignol, gazouille ce que tu veux.

LA MÈRE DE KASSEM

Pourquoi restes-tu ainsi affaissée et désolée?

OMM-LEYLA

Mon fils est devenu celui de la mort, ma sœur.

LA MÈRE DE KASSEM

Puissé-je mourir de ta douleur! mais jusques à quand ton cœur restera-t-il ainsi à pétiller sans donner de lumière?

OMM-LEYLA

Que peut faire une mère dont le fils est mort?

LA MÈRE DE KASSEM

Viens t'asseoir un instant dans un coin de ma tente.

OMM-LEYLA

Quel désir, dis-moi, as-tu dans le cœur?

LA MÈRE DE KASSEM

J'ai honte de t'en parler.

OMM-LEYLA

N'aies pas honte, sœur, ne te trouble pas.

LA MÈRE DE KASSEM

Housseïn veut faire une noce de douleur.

OMM-LEYLA

Que la noce que veut faire Housseïn soit heureuse!

LA MÈRE DE KASSEM

Fixe tes yeux sur le pauvre Kassem, privé de son père.

OMM-LEYLA

Fixe tes yeux sur mon pauvre Aly-Ekbèr haché en morceaux!

LA MÈRE DE KASSEM

Mon fils n'a pas de père pour veiller sur sa tête.

OMM-LEYLA (*à l'auditoire*).

O jeunes gens! mon Aly-Ekbèr n'a plus de tête!

LA MÈRE DE KASSEM

Viens, sœur, viens près de Kassem, viens lui teindre les mains de henné.

OMM-LEYLA

Les cheveux d'Aly-Ekbèr sont encore humides de sang!

LA MÈRE DE KASSEM

Tu ne veux donc pas, sœur, venir à cette noce?

OMM-LEYLA

Se peut-il, ô mon Dieu, que tu sois à ce point sans tendresse pour moi et sans émotion devant ma douleur!

LA MÈRE DE KASSEM

Viens, mets sur ta tête cette étoffe à fleurs d'or.

OMM-LEYLA

Retire ta main de ma tête!... ô Dieu grand!

LA MÈRE DE KASSEM

Prends ce vêtement doré, vois mon trouble et mon angoisse.

OMM-LEYLA

Je suis vêtue du sang d'Aly-Ekbèr.

LA MÈRE DE KASSEM

Sois généreuse; viens, mon fils est si jeune.

OMM-LEYLA (*s'écriant*).

Viens à mon secours, ô Zeynèb! protège-moi!

ZEYNEB (*se levant*).

Me voilà, ô Omm-Leyla la désolée, me voilà, moi qui suis la sœur du souverain de la Foi! Si tu es mère, moi je suis mère aussi, et j'ai aussi de mes ongles déchiré ma poitrine pour la mort de notre Aly-Ekbèr.

L'IMAM HOUSSEIN (*sur son trône*).

Jusqu'à quand gémierez-vous, mes rossignols! cessez de vous lamenter; teignez vos pieds et vos mains au henné en l'honneur de la noce de Kassem! Occupe-toi un instant ô Zeynèb, de la joie de Kassem; revêts le pauvre fils de Hassan des vêtements de noce.

(Les femmes et les enfants entourent Kassem, assis sur son trône, lui jettent de l'eau de rose, lui attachent des bracelets et des colliers, et répandent des dragées autour de lui.)

ZEYNEB (*parant Zobeydèh*).

O Zobeydèh-Fathemèh! revêts une robe d'or, revêts-la. Hélas! ô nouvelle mariée au cœur blessé;

orne-toi, orne-toi, hélas! Remerciez Dieu de cette nouvelle mariée qui vient baiser les yeux de Kassem.

LA MÈRE DE KASSEM (à l'auditoire).

O mes amis, versez de l'eau de rose: voilà une noce, voilà une noce hélas! Ecrivez-vous: « Qu'ils soient heureux! des baisers, des baisers, hélas! »

ZEYNÈB

Assieds-toi sur le trône, Zobeydèh-Fathemèh, ma bien-aimée, hélas! je verserai sur ta tête les bonbons de noces, les bonbons, hélas!

(Zobeydèh s'assoit à côté de Kassem, avec un voile doré sur la tête.)

LA MÈRE DE KASSEM

Kassem, sur tes mains, je mettrai le henné, le henné, hélas! Je ferai jaillir de mon cœur la lumière de la joie, de la joie, hélas! Où sont tes amis, où sont ceux qui doivent te teindre de henné? Mon enfant, que ta noce, que ta joie soient heureuse, que la fleur du bonheur soit toujours sur ta tête!

ZEYNÈB

Et toi, Fathemèh-Soghra, où es-tu, mon enfant, que je ne te vois pas avec nous dans ce désert? Où es-tu, pour teindre aussi de henné le bout de ta chevelure; de ta chevelure, hélas! O Seigneur Dieu! que la main de la douleur se retire de Kassem, l'honneur du monde!

OMM-LEYLA

Que je sois la rançon de ta vie, ô souverain des

serviteurs de Dieu! j'ai une prière à t'adresser, ô Imam de la foi! Maintenant qu'Aly-Ekbèr, parti subitement, emporté par la mort, laisse mon cœur désespéré de l'avoir vu tomber au premier souffle d'automne, permets, ô roi de Médine et de Betha, que pour Aly-Ekbèr lui-même je dispose une chambre nuptiale.

L'IMAM HOUSSEÏN

Va, mère d'Aly-Ekbèr, prépare les cérémonies de la noce pour le cadavre de ton fils!

OMM-LEYLA (*à l'auditoire*).

Femmes, qui pleurez au nom du Prophète, apportez ici la litière nuptiale d'Aly-Ekbèr! L'automne est venu, la douleur m'a détruite; j'ai le cœur en cendres, les yeux noyés! Toutes les fleurs lèvent leurs têtes au-dessus du sol, hormis ma fleur... elle courbe sa tête.

L'IMAM HOUSSEÏN (*se levant et s'avancant vers le cadavre: les femmes et les enfants couvrent leurs têtes de sable*).

Les puissances du chagrin ont de nouveau envahi mon âme. Les espérances trompées d'Aly-Ekbèr me sont de nouveau revenues à la mémoire! Prends mon bras ô Zeynèb l'excellente, mène-moi là où la place de l'âme d'Aly-Ekbèr est vide. (*Il se place devant le cadavre.*) A ton corps humide de sang, ô Aly-Ekbèr, salut! O jeune homme renversé de ton siège, ô Aly-Ekbèr, salut! Cher fils, pourquoi ne me consoles-tu pas? Pourquoi ne réponds-tu pas à mon salut? Ouvre tes yeux sur

mon visage, ô Aly-Ekbèr! moi aussi, moi Housseïn, je suis ton père, regarde-moi, ô Aly-Ekbèr! Est-ce que ton âme désolée serait mécontente de moi parce que, lumière de mes yeux, je n'ai pas pris soin de te donner une épouse? moi, ton père, moi qui meurs de soif, je n'ai jamais rien vu jusqu'ici qu'on put te reprocher, et cependant, me voilà devant toi, moi, Housseïn, et toi, tu reste couché! Pourquoi me manquer de respect? ne m'offense pas ainsi en vue de l'ennemi. Je te conduirai au lit nuptial. Baise ma main! Les flèches et les lances ont traversé ton corps délicat. A quoi cela conduit-il qu'à faire mourir Housseïn de chagrin? Cette douleur que tu me donnes a fait de moi, en un instant, un vieillard accablé: vois, comme, à tes côtés, je tombe sur la terre!

(Les femmes et les enfants se couvrent de sable.)

OMM-LEYLEA

Tu n'avais pas coutume d'être ainsi sans égards, mon Aly-Ekbèr! Voilà Housseïn debout, et tu restes couché en présence de ton père? Ne pleure pas ainsi, mon Housseïn, que je te serve de rançon, et que des milliers d'Aly-Ekbèr comme le mien t'en servent également!

L'IMAM HOUSSEÏN

O femmes, modérez vos transports par amour pour Zobeydèh-Fathemèh. Amenez ma fille, ô filles de Fathemèh. Avance dans la chambre nuptiale, ô Kassem, afin que je remette en ta main la main d'épousée de cette pauvre Zobeydèh-Fathemèh.

Fathemèh-Soghra, où est-elle, pour habiller la mariée? Oh, si cette noce avait eu lieu au temps où vivait Fathemèh (1)!

ZEYNÈB

Il convient maintenant que les femmes prononcent les bénédictions d'usage. Apportez les bouquets de fleurs pour le fiancé. Et toi, Kassem, bouton de rose du jardin de cœur de l'Imam Hassan, attache tes regards de joie sur le visage de la fille de ta tante!

OMM-LEYLA (*parlant au cadavre d'Aly-Ekbèr*).

Les voilà toutes, ô mon fils, les voilà qui offrent des fleurs à Kassem; mais moi, je lui donnerai en place une partie de ta tresse. (*A Kassem.*) Puissé-je être ta rançon, à toi, ô Kassem qui va contempler l'objet encore inconnu de ton désir! Mon Aly-Ekbèr t'adresse ses vœux de bonheur.

KASSEM ET SA FIANCÉE (*ensemble*).

Aly-Ekbèr, où es-tu? ta place est vide! dans ce monde mauvais ta place est vide!

(On voit entrer dans le tekyèh des musiciens jouant de la flûte et du tambourin; des palefreniers mènent des chevaux richement harnachés et couverts de housses brodées. Kassem monte sur l'un d'eux et est conduit en cérémonie par les enfants et les femmes, à l'exception d'Omm-Leyla. On lui jette des fleurs. Derrière lui marchent des musiciens, jouant des airs funèbres et conduisant une litière drapée de noir, qui est destinée à Aly-Ekbèr.)

(1) Ici, je cherche à bien distinguer entre les trois Fathemèh celle dont il est question, le texte au contraire fait consister sa beauté à les confondre dans l'esprit de l'auteur.

(Ici la scène est supposée changer. On est dans le désert, à l'extérieur des tentes des Imams, entre elles et les troupes syriennes. Fanfares de tambours, de trompettes et de kernas. Paraissent le général Yézyd, Ibn-Sayd, et Shemr.)

IBN-SAYD (à *Shemr*).

Que signifient ces gémissements et ces lamentations sur le champ de bataille, ô Shemr?

SHEMR

Il se peut que ces pleurs de gazelle soient des plaintes poussées par ceux qui meurent de soif.

IBN-SAYD

Il semblerait que c'est une noce! on entend le bruit des mains frappées l'une contre l'autre!

SHEMR

Ce doit être une scène de douleur. Les femmes se meurtrissent la poitrine et la tête.

IBN-SAYD

Les cris d'une femme arrivent à mon oreille. Elle pleure un mort.

SHEMR

C'est Omm-Leyla, la vieille mère d'Aly-Ekbèr, qui vient d'être tué.

IBN-SAYD

Le roi de la Foi célèbre cependant, ce semble, une noce dans ce désert.

SHEMR

Pour qui irait-il faire une noce et donner des baisers sur les yeux?

IBN-SAYD

Il marie Kassem afin de le rendre content.

SHEMR

Autorise-moi à leur porter mes vœux de bonheur.

IBN-SAYD

Il t'est permis, va! prononce des vœux de bonheur sur le roi, abandonné de l'univers entier, et fais de même pour moi, pour Ibn-Ziyyad et pour Yézyd!

SHEMR (*d'une voix insultante à l'Imam Housseïn*).

O fleur du Jardin des créatures, reçois mes vœux! Pour la joie de Kassem, ton gendre, reçois mes vœux! Le monde ne se souvient de rien de pareil à cette fête de noce que tu donnes aujourd'hui. Reçois mes vœux! Il se peut que cette assemblée de fête soit bientôt changée violemment en une assemblée de deuil, Reçois mes vœux! et après t'avoir offert mes vœux, j'annonce à Kassem qu'il lui faut se préparer au martyr.

(Shemr sort. — On se retrouve dans l'enceinte des tentes.)

L'IMAM HOUSSEÏN (*sur son trône*).

Que de pleurs pour ta dureté, ô ciel d'azur! quelles flèches tu fais pénétrer dans le fond de mon âme! le destin, pour me tuer, tient déjà la corde prête; le sort brandit dans sa main le poignard de la violence. Où irai-je, que faire, quelle ressource trouver? irai-je en Chine, au Khatay ou dans l'Inde, l'Anatolie ou l'Europe?

KASSEM (*à l'Imam*).

Pour Dieu! jusqu'à quand resteras-tu ainsi la tête baissée et le cœur serré, ô mon oncle? Il ne

convient pas qu'un homme d'honneur demeure accablé sous le poids. Cette noce, ô mon Dieu! je n'en ai rien vu encore que de la douleur. (*A Zobeydèh.*) Que Dieu te garde! car pour moi, je te quitte, ô ma fiancée!

(Il l'embrasse.)

ZOBEYDÈH (*lui rendant ses caresses*).

Toi, dont la taille élancée est celle du cyprès, marche doucement, doucement; interroge ce triste moment, doucement, doucement!

KASSEM

Rameau fleuri, pleure comme le rossignol, doucement, doucement! Tire de ton cœur ses soupirs enflammés, doucement, doucement!

ZOBEYDÈH

Fils de mon oncle, la fumée de la douleur tourbillonne dans mon âme. Viens, assieds-toi, calme l'embrasement de ton cœur, doucement, doucement!

KASSEM

Toi, dont les cheveux de jacinthe s'enroulent en boucles rondes comme le fruit du noisetier, remplis de pleurs tes yeux qui semblent des amandes; laisse tomber le jus de la grenade sur les feuilles de la rose, doucement, doucement!

ZOBEYDÈH

O viens! reste un moment assis; l'éclat de ton visage est le flambeau qui, tous, nous éclaire; laisse-moi tourner autour de toi, comme le papillon, doucement, doucement!

(Zobeydèh accomplit autour de Kassem l'ancien rite de respect et d'affection en tournant autour de lui.)

KASSEM

Tu me troubles, ô ma nouvelle, ma triste épouse! tu enlèves à mes mains les rênes de ma volonté, doucement, doucement! (*Kassem se lève pour s'éloigner, Zobeydèh le retient par le rebord de son habit.*) Laisse aller mon vêtement; nous ne dépendons pas de nous-mêmes!

ZOBEYDÈH

Ne retire pas de ma main le pan de ton habit! je n'ai plus de force, je n'ai plus de résignation!

KASSEM

Que dis-tu? et depuis quand donc les nouvelles mariées éprouvent-elles un autre sentiment que la joie?

ZOBEYDÈH

Les gens disent quelquefois: Telle fiancée a porté malheur!

KASSEM

Hélas! ce voile doré qui pare en ce moment ta tête n'y restera pas.

ZOBEYDÈH

Non. Sur ma tête je mettrai un voile noir s'il faut que je sois loin de toi.

KASSEM

Ne t'afflige pas, tu t'en iras captive avec ma tante.

ZOBEYDÈH

A qui me confieras-tu, toi qui t'en vas si ardent?
(*Kassem l'embrasse encore et la quitte. Elle se rasseoit.*)

KASSEM (à l'Imam Housseïn).

O roi sans ressources et sans armée, souverain dont les paroles sont douces, arrange toi-même le linceul autour du corps de ton Kassem, aux lèvres de sucre.

L'IMAM HOUSSEÏN

O rossignol du verger divin du martyr! je te déchire ta chemise comme on déchire la pétale d'une fleur. Voilà ton linceul, je te l'attache! J'embrasse ton visage, cette lune! Il n'y a pas de terreur, pas d'espoir, sinon par Dieu!

(Kassem paraît, suivant l'usage des Arabes, au moment de livrer un combat mortel, enveloppé dans son linceul, qui entoure ses épaules et sa taille.)

KASSEM

Cent remerciements de ce que, par la bonté de mon généreux oncle, le moment arrive où je vais porter ma vie à la somme des vies! Il est temps qu'elle sorte de l'intérieur de sa coquille, la perle isolée, et qu'elle aille se placer au coin de la couronne de l'Être Souverain.

ABDOULLAH

(*tout jeune enfant, frère de Kassem*).

Vois, frère, dans le chagrin qui me presse je ne suis plus maître de moi!

KASSEM

Je vais rejoindre notre père Hassan, mon frère. Je vais lui porter des nouvelles de Housseïn.

ABDOULLAH

Si tu vas combattre l'infidèle, je ne veux pas; je ne veux pas!

KASSEM

Laisse-moi partir, toi dont je suis la rançon!
Laisse-moi donner ma vie pour notre oncle.

ABDOULLAH

Je pensais qu'au jour de tes noces j'allais porter
devant toi deux flambeaux allumés.

KASSEM

En place de deux flambeaux de joie, tu allume-
ras les lumières sur ma tombe.

ABDOULLAH

A qui recommanderas-tu ta mariée? Mon cœur
est plein de douleur pour elle.

KASSEM

Viens! Je remets en tes mains la mariée que
j'abandonne sans soutien dans ce désert.

ABDOULLAH

Et moi, dans les mains de qui me confieras-tu,
moi, dont la tête est la rançon de tes pieds!

KASSEM

Je te confierai, ô mon frère, aux mains de notre
oncle auguste. (*A Housseïn.*) O mon oncle, mon
oncle, mon cher oncle, je te recommande Abdoul-
tah; ô Housseïn, O lumière de mes yeux! je
remets sa main dans la tienne. Il est sans soutien
et sans amis; ô mon oncle, protège-le. Après moi,
à chaque instant, il faudra tâcher de distraire
sa douleur.

L'IMAM HOUSSEÏN

Mon corps succombe au chagrin de ces deux
enfants sans père. Vois l'état où je suis, ô éternel!

O juste! Abdoullah est l'âme de son oncle; il est le chéri de mon cœur; il est le souvenir de Hassan, le seigneur des hommes.

KASSEM (*à Zobeydèh*).

Viens, ma fiancée, que je te regarde encore une fois, que je cueille une fleur de joie du jardin de ton visage!

(Ils s'embrassent.)

KASSEM ET ZOBÉYDÈH (*ensemble à l'auditoire*).

Amis! privés de ceux que vous aimez, pleurez sur la séparation. Mes amis, malheur, malheur sur la séparation! La séparation nous tue; que Dieu retire notre malheur!

KASSEM

Notre prochaine entrevue sera à la résurrection. O famille sacrée, adieu!

OMM-LEYLA

Rançon de mon âme, ô mon Kassem! mon chéri! Pourquoi n'as-tu pas dit adieu au cadavre de mon Aly-Ekbèr?

KASSEM (*debout auprès du mort*).

Aly-Ekbèr, fils de mon oncle, mon vaillant! si jeune, livré à la mort! moi aussi jeune, me voilà sans espérance! Le sabre et le poignard t'ont mis en cent lambeaux. Hélas! je n'ai pas vu tes noces. Bien qu'en ce moment nous soyons séparés, ne t'afflige pas, j'arrive derrière toi.

OMM-LEYLA (*à Kassem*).

Quand tu vas entrer, les yeux humides, dans le jardin du paradis, baise pour moi la tête d'Aly-Ekbèr.

(Fanfare. Un palefrenier amène un cheval de bataille; Kassem le monte et prend un bouclier: entrent Ibn-Sayd, Shemr et des soldats vêtus de cottes de mailles.)

KASSEM (*le sabre à la main, à l'ennemi*).

O renards astucieux et féroces, lequel de vous viendra se mesurer avec moi? Moi aussi, je suis un fruit royal de l'arbre; moi aussi je suis un ornement et un bijou de la couronne et du trône; moi aussi, je suis un des rayons des deux astres souverains: je suis le fils de Hassan et le neveu de Housseïn!

SHEMR

Soldats! prenez sa vie comptant! Rendez ses amis témoins de sa mort!

KASSEM

O main de Dieu, lumière de mes yeux, Imam Housseïn, regarde-moi! O souverain, lune favorable, regarde-moi!

(Fanfare, bataille, Kassem et les Syriens sortent du te-kyèh en se battant; on les perd de vue.)

L'IMAM HOUSSEIN (*assis sur son trône*).

O orphelins, tirez de votre corps des soupirs de chagrin. Placez tous le Korân sur votre tête. Des prières pour Kassem sont ici un devoir impérieux; car il est seul dans la bataille, et, il n'y a qu'un instant, il est devenu le gendre de Housseïn. (*Toutes les femmes et les enfants, avec le Korân sur leur tête, se couvrent de sable*). O seigneur Dieu! pour l'amour du Prophète!

ZOBEYDÈH (*cachée derrière la tente*).

O Dieu, ô mon maître, amen, amen!

L'IMAM HOUSSEÏN

Aly, époux de Fathemèh, la dame de la Résurrection, accorde la victoire à Kassem qui combat sans aide! garde-le de la méchanceté de Azrek le maudit.

ZEYNÈB

O Dieu, ô mon maître, amen, amen!

L'IMAM HOUSSEÏN (à *Zeynèb*.)

Ces gémissements plaintifs, ma sœur, de quel être malheureux viennent-ils? Qui est là, derrière la tente? qui répond amen?

ZEYNÈB

Ces cris viennent de l'épouse désespérée de Kassem, dont les yeux roulent des perles par le chagrin qu'elle souffre pour son mari.

L'IMAM HOUSSEÏN (à *Zobeydèh*.)

O épousée! ô cœur soucieux de mon gendre Kassem! ne tire pas de pareils sanglots de ta poitrine endolorie.

(Fanfare. Rentre Kassem, il descend de cheval et s'approche de Housseïn; les femmes et les enfants l'entourent.)

KASSEM

Mon oncle, tu es roi! Kassem est ton chef de guerre! écoute ce que je vais dire: Que ma vie soit la rançon de ton chagrin! Quand un général remporte la victoire, il reçoit un présent d'honneur; Kassem a triomphé, ô monarque puissant! Le général des troupes de Syrie, Azrek, a été renversé par mon sabre baigné dans son sang. J'ai fait reculer les rangs de l'armée impie. Honore

Kassem d'un présent, puisqu'il est ton soldat. Vois, ton gendre est le chef et le général de tes fidèles.

L'IMAM Housseïn

Que je sois la rançon de ton visage! parle: quel présent veux-tu? Que je sois la rançon de la force de ton bras, parle: quel présent veux-tu? Que je sois la rançon de ta main et de ton glaive, parle: quel présent veux-tu? Je ne te refuse pas mon âme, parle: quel présent veux-tu?

KASSEM

Ma langue s'est desséchée dans ma bouche, ô mon oncle. Le présent que je veux, c'est de l'eau.

L'IMAM Housseïn

Tu me couvres de honte, Kassem! que faire? Tu veux de l'eau; il n'y a pas d'eau.

KASSEM

Si je pouvais humecter ma bouche, j'en finirais avec les gens de Koufa.

L'IMAM Housseïn

Par ma vie, je n'ai pas une goutte d'eau!

KASSEM

Si cela était permis, j'humecterais ma bouche de mon propre sang.

L'IMAM Housseïn

Cher enfant, que puis-je faire contre les défenses du Prophète (1)?

(1) Le sang étant essentiellement impur, Kassem ne peut s'en désaltérer sans crime.

KASSEM

Je t'en supplie, fais en sorte que mes lèvres soient seulement mouillées, et, je te l'assure, je serai vainqueur des ennemis.

L'IMAM HOUSSEÏN

(posant sa bouche sur celle de Kassem).

Va maintenant, et qu'Aly, fils d'Aboutaleb, te conduise dans le droit chemin!

LA MÈRE DE KASSEM

Arrête, ô mon cher enfant! A peine jeune homme, tu brises le cœur de ta mère, et si vite, si vite!

ZOBEYDÈH

Ta chambre nuptiale est devenue une chambre de mort, ô fils de mon oncle, et si vite, si vite!

LA MÈRE DE KASSEM

Tu t'échappes de ma main, ô bâton de ma vieillesse, hélas! hélas!

ZOBEYDÈH

Il s'écarte de moi, le nouveau jeune homme, hélas! hélas!

LA MÈRE DE KASSEM

Ame de ta mère, fiancé sans bonheur, que ferai-je?

ZOBEYDÈH

Je nourris ma vie du sang de mon cœur!

KASSEM

Malheur! de tous les côtés, du sel tombe sur mes blessures! Infortuné que je suis! où est le remède à des malheurs si divers? D'une part, les gémissements de ma mère mettent mon cœur en

feu; de l'autre, les pleurs de mon épousee me jettent dans un désordre terrible. Où arrêter mes yeux? sur la douleur, sur le regret, sur le visage de ma mère désespérée, ou sur celui de mon épousee nouvelle?

ZOBEYDÈH ET KASSEM (*ensemble à l'auditoire*).

O Musulmans! pour deux infortunés sans amis, versez de vos yeux des larmes de sang; gémissiez; dites dans votre chagrin: la séparation est horrible! la séparation c'est le malheur!

KASSEM (*à Zobeydèh*).

En souvenir de moi, ne revêts jamais de vêtements verts ou rouges; sois toujours habillée de noir afin que les gens disent: son mari est mort. Du reste, au jour de la résurrection nous nous reverrons. Je te quitte, adieu!

(Shemr et ses soldats paraissent dans le tekyèh. Kassem remonte à cheval et tire son sabre. Fanfare, combat. Kassem sort du tekyèh avec les Syriens.)

ZOBEYDÈH (*seule*).

Tu es parti, et avec toi, fils de mon oncle, est parti mon bonheur. Après tout, ma tendresse, ce me semble, n'avait pas beaucoup touché ton cœur; ah! s'il en est ainsi, ne songe pas à moi, la dédaignée, qui suis ton épouse: mais vois en moi ce que je suis aussi, la descendante du Prophète, et aime-moi pour cela.

KASSEM

(Son cheval est couvert d'une boue sanglante, à laquelle est attachée en quinconce une quantité de fuseaux de bois teints en rouge, figurant des flèches. Kassem lui-même a revêtu une sorte de chemise pareillement gar-

nie. Son casque est tombé; une entaille sanglante est figurée sur sa tête jusqu'à la moitié du front. Son visage est sillonné de ruisseaux de sang, ses mains en sont rouges. Il a perdu son bouclier et son sabre. Fanares et tambours.)

O Aly, le maître de l'épée tranchante! au secours, ô mon aïeul auguste, au secours!

(Il tombe et meurt.)

SHEMR (*entrant et brandissant son sabre*).

Belle épousée, plongée dans le désespoir, sors, viens ici! Kassem est revenu te voir. Sors, viens ici!

L'IMAM HOUSSEÏN

Accours, Zeynèb! Kassem est vraiment marié! Sa noce est devenue l'affliction éternelle de Kerebela! Va, qu'on tende de noir sa chambre nuptiale; dis à sa femme qu'elle s'habille de deuil!

ZEYNÈB

Si la femme se revêt d'un voile noir, certes, la mère de Kassem va expirer de douleur. Comment pourrais-je, moi, tendre de noir la chambre nuptiale? Que plutôt le ciel livre au vent la poussière de ma vie! Relève-toi, ô cher neveu, aux gémissements de ma voix. Eh bien, oui! je vais couvrir ta chambre nuptiale de noir.

LA MÈRE DE KASSEM (*à Zeynèb*).

Toi, chère à Fathemèh, ô Zeynèb, que veux-tu faire? Aurais-tu appris qu'ils ont tué mon fils!

ZEYNÈB

Couvre ta tête de noir, ô ma sœur à l'âme déchirée! Que ta vie soit conservée! Ton Kassem est mort.

LA MÈRE DE KASSEM

Hélas! mon destin est renversé; mon fils, enlevé par la mort, est abattu. Viens, nouvelle mariée, je suis au désespoir; viens, nouvelle mariée de mon pauvre enfant si brave, que je te mette un voile noir comme tes cheveux. O seigneur, ô mon Dieu, qu'il n'y ait jamais une autre mère comme moi! Le sort a placé ma main dans la main du chagrin.

ZOBEYDÈH

O malheureux Kassem! que je sois la rançon de la foi! Reviens un seul instant dans cette chambre nuptiale où ta place est restée vide. Ta main rouge de sang, frotte-la sur mes yeux. Et regarde! qui est plus rouge, elle ou leur couleur à eux?

LA MÈRE DE KASSEM (*à la mère d'Aly-Ekbèr*).

Salut, mère d'un jeune homme emporté par la mort!

LA MÈRE D'ALY-EKBÈR

A toi salut, ma sœur, toi la délaissée, toi la désolée!

LA MÈRE DE KASSEM

Est-ce que ton affection sait ce qui m'arrive?

OMM-LEYLA

Que je meure pour toi! D'où vient que tu pleures?

LA MÈRE DE KASSEM

Regarde à nos côtés cette nouvelle épouse vêtue de noir, ma sœur!

OMM-LEYLA

Qu'est-ce donc? le malheur a troublé mon esprit.

LA MÈRE DE KASSEM

Ma fleur nouvelle a roulé dans le sang.

OMM-LEYLA

Maintenant, tu comprends l'état de mon cœur.

LA MÈRE DE KASSEM

Kassem, si jeune, a été la rançon de ton aimable Aly-Ekbèr.

OMM-LEYLA

Aly-Ekbèr a été la rançon des Shyytes.

LA MÈRE DE KASSEM

Si tu veux pleurer, viens! associons-nous et ne pensons désormais à rien d'autre.

(Tous les acteurs se lèvent et, rangés en ligne, déclament ensemble la prière suivante.)

O Dieu, ne sépare jamais la main de la Victoire, cette belle fiancée, de la main de Nasreddin-Shah, le souverain, le sceau de la gloire de Djemshyd.

Que celui qui a organisé cette plaintive réunion, et celui qui vient y pleurer, soient accueillis par toi en mémoire de Mohammed, le sceau de la prophétie!

Que les femmes soient pardonnées pour Fathe-mèh, les hommes pour Aly, échanson de la source d'immortalité; les jeunes et les vieux pour Aly-Ekbèr et pour Kassem!

A tous les acteurs, donne, ô Dieu bienfaisant, une longue existence, et enfin, viens en aide à Féday!

CHAPITRE XVI

AUTRES COMPOSITIONS THEATRALES

La Fathemèh-Zobeydèh de la pièce que l'on vient de lire ne fut pas, après la mort de Kassem, la moins malheureuse de sa triste famille, au gré de la légende. Quand l'Imam Housseïn eut été martyrisé par Ibn-Sayd et par Shemr, ce qui arriva le lendemain, les Syriens et les gens de Koufa se précipitèrent sur les tentes; tout fut pillé, le feu dévora de tristes restes. Les femmes, insultées et battues, furent chassées à coups de lances devant les chevaux; la jeune épousée eut les oreilles arrachées par un soldat, qui convoitait ses bijoux.

On se tromperait si l'on jugeait que le ton des tazyèhs, de ces lamentations, est toujours le même. Sans doute, le chagrin le plus profond y domine, et il en est nécessairement ainsi dans la tragédie de tous les temps et de tous les pays. Mais le chagrin, comme la joie, a bien des nuances; or les tazyèhs s'efforcent de n'en négliger aucune et de les reproduire toutes dans leur cadre. On se

tromperait également si l'on croyait pouvoir limiter aux dix jours qu'a duré la catastrophe de Kerbela l'espace de temps où se meut la fantaisie des poètes. Il en était ainsi il y a peu d'années encore. Le premier jour du moharrem voyait, en quelque sorte, naître l'action; maintenant la muse émancipée recherche librement, non seulement tous les faits qui se rapportent à l'existence des Imams antérieurement à la période funèbre, mais encore elle dépasse cette période et suit la destinée des âmes saintes au delà de leur vie terrestre. Pourvu qu'il soit question du martyr, dans l'avenir ou dans le passé, la donnée est satisfaite, et le goût public encourage les auteurs à prendre toute liberté. Ainsi, désormais, dans les représentations des dix journées saintes, les acteurs ne s'astreignent plus à suivre un ordre chronologique; et comme chaque tekyèh ne donne qu'une pièce par jour, il s'en faut que toutes les pièces soient données dans l'espace de temps consacré; on les joue dans les deux mois qui suivent et dans le reste de l'année. Seulement l'usage s'est maintenu de consacrer le dixième jour du moharrem à représenter la mort de l'Imam Housseïn. Toutes les troupes se réunissent pour cette solennité dans une place immense. Il n'y a pas de tekyèh, ni de tâgnumâ. Les spectateurs riches font dresser des tentes autour de la vaste étendue réservée à l'action. On figure, au centre, le camp de l'Imam, et au dénoûment il est incendié.

Mais il faut maintenant donner une idée rapide

du cycle qu'embrasse, en ce moment, la littérature des tazyèhs.

Une première pièce est intitulée: le *Jeu avec de la terre*. Aly et Fathemèh vivent à Médine avec leurs deux fils Hassan et Housseïn. L'affection mutuelle la plus tendre unit les membres de cette sainte famille. On voit leur intérieur; on admire leur bonté, leur douceur, leur simplicité. C'est le matin. Fathemèh, la fille du Prophète, celle que celui-ci a proclamée, avec Eve et la sainte Vierge, la plus excellente des femmes, s'occupe des soins du ménage, et elle habille le petit Housseïn. Elle le fait asseoir; elle peigne ses cheveux en lui parlant avec une tendresse exquise. Tout à coup, un cheveu tombe sous le peigne. Elle s'arrête à le contempler. Elle pleure de cette ombre de tort qu'elle vient de faire à son fils, et, sur cette idée, s'abandonne à une profonde mélancolie en songeant à l'avenir réservé à un enfant si cher.

Comme elle est plongée dans ces tristes pensées, l'archange Gabriel, envoyé de Dieu, apparaît et lui reproche sa faiblesse: « Que feras-tu donc, lui dit-il, quand tu sauras le destin qui l'attend? Un cheveu tombe et tu pleures? Mais qui pourra compter les blessures qui couvriront un jour ce corps que tu chéris? Qui pourra apprécier les innombrables douleurs qui tortureront son âme? »

Fathemèh, plus désolée que jamais, est consolée par Aly, et celui-ci sort dans la ville pour aller saluer et écouter le Prophète de Dieu.

Alors les enfants de la maison se réunissent autour de Housseïn et le saluent avec amour et respect, car il est le plus brave, le plus aimable, le plus noble d'entre eux. Il est le favori de l'Apôtre.

Ensuite les enfants se mettent à jouer, et Housseïn avec eux s'amuse à faire des trous et des monticules de terre. Aly, de retour, l'interroge sur ce jeu, et Housseïn, par des réponses enfantines mais prophétiques, lui laisse entrevoir dans l'avenir des sépultures et des tombes.

Quand le « Lion de Dieu » s'est retiré, arrivent d'autres enfants, conduits par un de leurs compagnons que le poète montre armé de toutes pièces, et, malgré son jeune âge, la chemise de maille sur le dos et le casque en tête. Il apostrophe les jeunes Imams, il les insulte, il les poursuit. Avec ses amis, il leur jette des pierres.

Habib, le compagnon bien-aimé de Housseïn, veut défendre celui-ci; mais leurs jeunes persécuteurs les frappent l'un et l'autre, les dépouillent et les laissent étendus sur le sol, Habib couvrant de son corps le corps évanoui du petit Imam. Ces enfants si cruels, qui sont ils? C'est le petit Azrèk le petit Ibn-Sayd, le petit Shemr, les futurs assassins de Kerbela, et toute la bande de leurs complices désignés. Fiers de leur victoire, ils se retirent. La scène reste un moment inoccupée, si ce n'est par les corps des deux innocents évanouis. Mais l'archange Gabriel paraît, va prévenir Aly, le ramène, les enfants sont relevés et on les reconduit à Fathemèh.

J'ai indiqué le sujet de la mort d'Abbas, celui de la mort d'Aly-Ekbèr, celui de la mort de ses deux frères. Il y a aussi la mort d'Abdoullah. Puis, enfin, le point culminant de la tragédie, le massacre d'Housseïn lui-même.

Dans une pièce dont le sujet est postérieur à ces événements, un ambassadeur français, indigné des cruautés de Yézyd, prodigue, en sa présence, les marques de respect et de vénération aux femmes de la tente: — « Pieux chrétien! lui dit Zeynèb, puisses-tu être récompensé! » Il se fait musulman et devient martyr. Il y a dans cette pièce un mot qui eût fait tressaillir Alfieri. Le khalife Yézyd est sur son trône, quand Shemr paraît et lui annonce les événements de Kerbela. Le khalife, ivre de joie, se les fait raconter dans les derniers détails, qu'il savoure avec toute la satisfaction de la haine en train de se repaître. Et quand Shemr lui a énuméré avec complaisance les blessures, les souffrances des Imams, Yézyd lui demande: — « Les femmes ont-elles pleuré? »

Puis on voit ces tristes victimes, le sang le plus noble de l'Islam, enfermées par ordre du khalife dans une mauvaise mesure, sous les murs du palais. Elles sont en haillons, sans pain, sans eau. Elles pleurent; leurs gémissements parviennent la nuit aux oreilles de la femme du khalife, qui, ne sachant quelles sont les malheureuses qu'elle entend ainsi se lamenter, se lève et va voir. Il faut savoir que cette femme, devenue alors si puis-

sante, avait été autrefois l'esclave de Fathemèh. Elle reconnaît Zeynèh. D'abord assez fière, bientôt touchée, puis honteuse et suppliante, l'épouse du khalife, couverte d'or, tombe aux pieds de la captive en haillons, puis, se relevant, court à Yézyd et lui reproche son injustice et sa cruauté. Mais celui-ci, qui ne se dément pas, ordonne la mort de sa femme, et, pour faire taire les plaintes des femmes et des enfants qui redemandent Housseïn, il leur envoie la tête du martyr.

Sekynèh, la plus jeune des filles, une enfant de quatre ans, se couche à cette vue, en tenant la tête chérie de son père sur sa poitrine. L'Imam lui apparaît : — « O mon père ! te voilà, lui dit-elle, où étais-tu donc ? J'ai eu faim, j'ai eu froid, on m'a battue ! où étais-tu ! » Elle a déjà retrouvé son père, l'éternité a commencé pour elle ; elle ne rouvre plus les yeux ; elle est morte, et sa mère et ses tantes ensevelissent la petite Sekynèh.

Voici, maintenant, pour finir, la conception la plus singulière de cette poétique où, comme on l'a vu, l'idéalité n'a pas de limite dans ses élans, non plus que la réalisation la plus brutale et la plus matérielle dans ses expressions. Car, je le répète, et on l'a vu, ni pour le temps, ni pour l'espace, ni pour les changements de lieu, le drame n'est gêné par aucune règle restrictive ; le champ de la convention théâtrale est sans bornes ; on exige tout de l'imagination du spectateur qui, de son côté, se déclare prêt à tout, et d'autre part, on lui donne les accessoires au naturel ; on lui

amène les martyrs sous les yeux, on les lui montre ruisselants de sang et d'un sang véritable, défigurés par des blessures hideuses. Il n'y a en Europe que les Espagnols qui aient compris l'art de la même manière; aussi leur théâtre, tout aussi bien que le théâtre grec, pourrait-il donner lieu ici à beaucoup de comparaisons très frappantes.

La pièce dont je veux parler et qui est intitulée: la *Fille chrétienne*, a été composée il y a deux ans tout au plus, peut-être moins. On l'a jouée l'année dernière au tekyèh du roi, dans son camp d'été, et c'est pour la première fois, cette année, qu'elle a été vue à Téhéran.

Par une innovation digne de remarque, le sakou est, avant que la représentation commence, caché aux yeux des spectateurs. Un rideau formé de toiles de tentes l'environne. On veut qu'il y ait surprise; le poète cherche et prépare une première impression. Rien n'est plus simple pour nous, et, pour les Persans, plus nouveau. Quand les fanfares, qui annoncent d'ordinaire l'entrée des acteurs, se font entendre, des ferrashs enlèvent rapidement l'enceinte de toile qui dérobaît la vue de la plate-forme, et voici ce que l'on voit:

Le sakou représente la plaine de Kerbela après le désastre. Les Arabes sont partis; il ne reste rien, rien que les tombes. Une épaisse jonchée d'herbe verte étend ses rameaux ça et là sur les sépultures, en forme de tumulus, et comme cette jonchée est disposée de manière à ne rien couvrir qu'à demi, on voit, dans les tombes, les corps des martyrs.

Aux uns, il manque la tête; aux autres les deux bras; celui-ci a un bras de moins et la tête fendue; celui-là, un enfant, a le corps traversé d'une flèche. Ces cadavres remuent, car ce ne sont pas des mannequins, mais les acteurs eux-mêmes qui sont là couchés. Un tombeau, plus vaste, élevé comme un autel, est au bout du sakou: c'est celui de l'Imam Houseïn lui-même. On voit le saint, couvert de plaies, étendu sur sa tombe.

Ainsi le spectateur perçoit, en même temps, et ce qui est sur la terre et ce qui est dessous. Il voit le champ des martyrs et les martyrs aussi; mais ce n'est pas tout. Des sabres, des lances sont plantés près de chaque fosse et rappellent le combat. Puis, à l'entour, des cercles de bougies allumées figurent la gloire céleste qui environne désormais les Imams, et les nimbes qui se sont allumés pour eux; de sorte que l'imagination est saisie à la fois par le silence et la solitude du désert, de l'horrible désert où s'est accompli un tel carnage, et par l'idée que tout est fini et que tout commence, puisque les saints, couchés et visibles dans leur sanglant repos, sont resplendissants de la splendeur éternelle.

Soudain entre dans le tekièh une caravane. Ce sont d'abord des joueurs d'instruments divers, puis viennent des soldats, ensuite des chameaux lourdement chargés de caisses et de bagages que recouvrent des tapis de drap rouge brodés en couleurs variées; enfin, une suite de domestiques à pied, et sur un cheval, caparaçonné d'or et

portant une aigrette sur la tête, une jeune dame européenne: sa servante et des soldats terminent le convoi.

J'ai été frappé du costume de la dame européenne. Le directeur du théâtre y avait donné des soins infinis. Il avait consulté des lithographies, des gravures, et analysé la toilette d'une ou deux personnes qui sont à Téhéran. Il y avait mis beaucoup de conscience et, à quelques égards, n'avait pas mal réussi. Le jeune garçon chargé du rôle de la *Fille chrétienne* était d'ailleurs très joli. Il portait une robe de satin vert, à grandes fleurs brodées; c'était une étoffe de Lyon; deux ou trois volants chargeaient le bas de la jupe; les manches étaient froncées; un petit châle de l'Inde se croisait sur la poitrine à la façon de nos paysannes. Un chapeau de paille, à larges bords, était entouré d'un ruban de velours noir, avec un nœud sur le côté. Mais tout cela paraissant un peu pauvre, la jeune dame avait mis un *agdrou*; c'est le cordon de perles avec des pendants d'émeraudes ou de rubis, qui attaché aux tempes, entoure le bas du visage. Enfin, et je voudrais me dissimuler cette circonstance, non seulement la jeune dame européenne était à cheval, jambe de-ci, jambe de-là, comme les hommes, sur une selle persane; enfin elle était chaussée de jolies bottes noires, qui ne devaient pas monter beaucoup moins haut que le genou. C'est à peu près ainsi qu'avec beaucoup de recherche et de science, nos costumiers réussissent à produire des chefs-d'œu-

vre qui feraient sourire les gens des époques auxquelles on les assigne, s'il leur était permis de revenir faire leurs critiques.

La jeune dame chrétienne descend de cheval avec sa servante et ordonne au chef de ses ferrashs de faire dresser ses tentes sur le champ des martyrs, car elle ignore absolument quel est ce lieu où elle se trouve. Le domestique se met en devoir d'obéir. On apporte un piquet, on commence à l'enfoncer, mais un long jet de sang jaillit de la terre, du sang véritable, rouge, et qui tache à l'entour les herbes dont le sol est couvert. L'assistance fait un mouvement d'horreur. Le chef des ferrashs quitte cette place néfaste. Il cherche à enfoncer son piquet dans d'autres endroits: partout le sang jaillit, et à chaque nouvelle épreuve des cris d'angoisse sortent de l'assemblée. Enfin, l'Européenne, épouvantée, renonce à s'établir dans ce lieu funeste, et monte, avec sa servante, sur le tânumiâ. Là, elle se couche et s'endort.

Alors le Christ entre dans le tekyèh, monte sur le sakou, et raconte à l'étrangère endormie dans quelle contrée elle se trouve, ce que c'est que Kerbela, le drame terrible qui s'y est accompli. Peu à peu la vision se termine et le Christ se retire.

Cependant, un Arabe du désert, un Bédoin, que naguère Housseïn avait comblé de ses dons, a appris ce qui vient de se passer dans le désert, au bord de l'Euphrate. Il n'a qu'une seule pensée, c'est le pillage, et il s' imagine pouvoir trouver

encore quelque chose à enlever, quelque butin à faire du bien de son bienfaiteur, un lambeau quelconque échappé à la rapacité et à la furie des soldats. Il se glisse dans le tekyèh avec les allures d'un voleur qu'il est. Il monte sur la plate-forme. L'acteur que j'ai vu remplir ce rôle en avait non seulement le costume, mais la physionomie, mais les gestes. Il ne tenait pas son cahier à la main; il jouait au naturel; il était horrible dans son déportement louche et néfaste; il épouvantait. Eschyle n'a pas représenté la Force et la Violence d'une manière plus brutale; Shakespeare n'a pas pétri son Caliban d'une pâte plus grossière. Il se glissa cauteleusement sur le sakou, se mit à chercher les débris qu'il convoitait. Il ne voyait pas les nimbes allumés autour des tombes. Ils étaient naturellement cachés à une nature si obtuse. Ce qu'il ne voyait pas non plus, c'était un groupe de colombes blanches, toutes vivantes et apprivoisées, qui se promenaient sur le corps de l'Imam Housseïn; car la tradition veut que, pour défendre ces restes sacrés de l'ardeur du soleil, une troupe de ces oiseaux aient plané au-dessus. Il était absorbé dans son odieuse recherche, et bientôt il s'irrita, car il ne trouvait rien. La rage le prit; la rage contre l'Imam qui lui semblait le frustrer de ce qu'il espérait. C'est pis que la fureur du chasseur contre le gibier qui, en se déroband par la fuite, lui dérobe sa proie. Il fouilla avec rage la tombe sacrée de Housseïn. Troubler le repos de la mort, l'action la plus

odieuse que l'on puisse commettre aux yeux d'un asiatique, et quelle mort et quel cadavre! que l'on juge du frissonnement de l'assemblée. Mais l'horreur avait encore du chemin avant d'être à son comble. Le misérable, hors de lui, frappe les restes du martyr. Cela ne lui suffit pas; il se met à tourner violemment dans tout le champ funèbre; il cherche une arme. Il trouve des poignards; ils ne lui conviennent pas; il les jette. Il saisit des sabres, les aigüise l'un contre l'autre; mais le combat les a trop ébréchés; ils ont trop travaillé déjà contre les casques et les cuirasses, il les méprise. Il trouve un couperet de boucher, c'est son affaire, c'est ce qu'il veut. Il le brandit et se précipite à nouveau sur le corps saint. Alors il frappe, il redouble, il s'efforce, il gémit, il injurie, et, encore une fois, le sang jaillit à gros bouillons sous les coups qu'il porte. D'abord une voix lugubre l'a épouventé. La voix de Housseïn est sortie du tombeau, proférant ces paroles révérees: « Il n'y a de Dieu que Dieu! » Il a eu peur; mais sa folie l'aveugle et le rend sourd; les gémissements mystérieux qu'il excite redoublent son épouventable manie. Le sang qui coule à flots rougit ses mains, tache sa tunique, l'enivre, l'exalte et emporte la brute jusqu'au démon. Les colombes effarées voltigent autour de sa tête; il ne les voit pas. Soudain un cri terrible le rappelle à lui; il reprend une sorte de connaissance, et, lançant en l'air une main rouge qu'il vient de détacher du cadavre, il fuit pour ne plus reparaître.

Alors entrent dans le tekyèh les anges, les prophètes, Mohammed, Jésus-Christ, Moïse, les Imams, les saintes femmes. Toute cette foule voilée, au désespoir, élevant les bras, se précipite sur le champ des martyrs, court à Housseïn. Mais je n'ai voulu raconter que l'action de ce drame bizarre qui, dans l'union des sensations les plus idéales et les plus matériellement sauvages, dépasse tout ce que j'ai vu ou lu jusqu'ici. Il va sans dire que la fille européenne, éclairée déjà par le Christ, son propre prophète, se fait shyte.

Je n'ai pas la prétention d'analyser ainsi tous les tazyèhs; je crois que ce que j'en ai dit peut suffire. Il arrive, dans le monde intellectuel comme dans le monde organique, que des productions qui semblent nées viables et sont même d'apparence robuste, contiennent cependant un germe d'atrophie qui se manifeste à un certain moment de leur existence, les arrête dans leur développement et les tue. Il n'est pas impossible qu'une telle force négative soit cachée quelque part dans la dramaturgie persane. Seulement, j'ai beau la chercher, je ne la vois pas. Il me semble que toutes les conditions de la prospérité s'y trouvent réunies. Sans doute, le point de départ est hiératique, mais il n'est circonscrit par aucune loi acceptée; aucun dogme ne lui impose; il fait tout plier à ses convenances. Il a trouvé moyen de s'établir au cœur d'une histoire vraie en elle-même, mais qu'il modifie, au gré de ses vues et de ses besoins, avec une telle liberté qu'il y fait entrer tout ce

qu'il veut. Les légendes mêmes, développées sur ce fond primitif et adoptées par le clergé, ne lui suffisent pas. Ces légendes, il les traite comme il a fait de l'histoire, les amplifie et les modifie, puis à ce fond ainsi modifié, il ajuste de nouvelles combinaisons. Le public l'encourage, accepte tout, ne discute rien, est prêt à tout et excite les poètes à ne pas regarder derrière eux, à ne pas s'arrêter. On peut se demander ce que serait devenu le théâtre grec s'il n'avait pas possédé la féconde légende des Atrides; et qu'est-ce que cette légende en comparaison de celle que se sont élaborée les Persans? L'une contient peut-être l'humanité héroïque dans son orgueil sauvage, dans sa majesté souveraine, dans son intrépidité sans bornes, dans ses passions sans frein; elle y ajoute la candeur d'Iphigénie; mais, à tout ce trésor, sans lui rien dérober, la légende des Alydes joint encore le trésor des affections intérieures de l'âme; et depuis le dévouement enfantin de Habyb, jusqu'à la loyauté réfléchie de l'ambassadeur français, depuis le personnage si gracieux et si tendre de Zobeydèh, jusqu'à la tendresse instinctive de la petite Sekynèh, je ne vois pas ce qui manque.

Nos mystères du moyen âge ne peuvent ici entrer en comparaison, non pas, assurément, que je veuille les dénigrer; mais si la force du sentiment religieux y apparaît quelquefois d'une manière remarquable, il faut avouer que le plus souvent la poésie leur manque et que la vulgarité les étouffe. Ici, rien de semblable; la poésie dé-

borde; la vulgarité ne se montre même pas. Ce qui surprend d'abord, c'est qu'on y trouve relativement très peu de l'afféterie à laquelle la littérature persane s'est accoutumée depuis le quatorzième siècle. Ce n'est pas un style européen, sans doute; mais ce n'est pas non plus ce style surabondamment chargé et fleuronant des poèmes et des collections d'élégies, qui est en usage partout. Les auteurs des tazyèhs cherchent infiniment moins les phrases que les autres poètes; il courent à l'expression du sentiment, à l'expression la plus rapide et la plus vive, avec une ardeur qu'on n'était pas fondé à attendre d'eux. Ils veulent réaliser des caractères, et ces caractères, ils les copient sur la nature même, telle qu'ils l'ont sous les yeux. Kassem est un jeune homme idéal, mais non pas un jeune homme impossible. J'ai vu un de mes amis, Mirza-Rézy-Khan, Kurde, épris à ce point de la gloire guerrière qu'il pleurait la nuit, comme Alexandre, de n'avoir encore rien fait. A la honteuse défaite de Merw, qui a eu lieu il y a deux ans, des officiers se sont fait tuer, sans hésiter, pour sauver leurs soldats. De même, Zobeydèh est une fiancée parfaite. On ne saurait guère l'imaginer ni l'inventer dans un pays où il n'en existerait pas des types plus ou moins approchants. Ou je me trompe fort, ou l'on sera d'avis que rien du langage prêté par le poète à cette charmante fille ne sent la rhétorique, et si j'y mettais un peu de hardiesse, j'avouerais qu'à mes yeux elle semble une sœur et une sœur bien pure de Juliette.

J'ai dit que la langue employée dans les vers du tazyèh était la langue vulgaire, et que tous les auditeurs, même les enfants, pouvaient la comprendre. On a pu se convaincre qu'elle avait peu d'emphase, beaucoup de sincérité. Dans le texte, l'élégance et les grâces naturelles abondent, et quand il le faut, la concision et l'expression la plus énergique se présentent sans devenir triviales. Mais l'auteur se permet toutes les élisions, tous les resserrements de syllabes, tous les renversements d'orthographe, toutes les suppressions de particules du langage parlé. La façon d'écrire est incorrecte au point de vue des livres, mais incorrecte à la façon de Plaute et de Térence. Ce sont de ces incorrections que les grammairiens contemporains flétrissent, mais que les grammairiens postérieurs adorent et recommandent tout particulièrement aux admirations de la postérité. Enfin, ce qui me paraît digne de considération au suprême degré, ce que j'ai déjà signalé plusieurs fois et veux signaler encore, c'est l'union si étroite, si intime, si passionnée de ce théâtre, de ces inventions, de ces peintures de caractères et de mœurs, de ces personnages si faiblement historiques et admis comme si réels, de toute cette poésie, enfin, avec l'esprit du public.

Le public, on l'a vu, ne se considère pas comme un public, il est acteur. A tout moment on l'entraîne dans l'action et il se laisse prendre; il fait plus: par ses pleurs, par ses acclamations et ses gémissements, il se donne, il se livre, il veut être

pris. Quand l'acteur s'écrie: O musulmans! tous les auditeurs sont prêts. Quand il dit: O femmes! Les femmes répondent par leurs sanglots. On n'applaudit pas. Il n'est pas question ici d'une admiration littéraire ou d'une pamoison sur un bien-dire. On souffre, on pleure, on donne son âme, et quand on entend dire: « A Sengheledj, il y a un tazyèh! » on y court. De sorte que le public persan est placé à l'égard de ses drames comme l'était le public grec à l'égard de siens, avec un intermédiaire en moins.

A Athènes, en effet, il se dressait, entre le public et la scène, l'autel dont la réalité religieuse imposait; aux côtés de l'autel évoluaient les chœurs, plus réels que les personnages de la tragédie et tenant à la fois et à eux et aux spectateurs à qui ils parlaient. Là, il n'en est pas de même. Il n'y a pas d'autel, il n'y a pas de chœurs. C'est l'Imam lui-même qui parle aux musulmans quand il le juge nécessaire et les musulmans l'entendent et s'émeuvent. Le directeur, l'oustad, pourrait bien passer en certains cas comme un intermédiaire, puisqu'on le voit faire la prière, s'agiter constamment sur la scène, préparer publiquement les accessoires ou les moyens de l'action sans gêner personne. Mais si bien venue que soit sa parole lorsqu'il la fait entendre, elle n'est point jugée seule possible, et l'on préfère évidemment les apostrophes des personnages du drame eux-mêmes. De là cette puissance d'émotion, cet intérêt actif qui n'a pas d'égal dans les temps modernes. Je

veux que le théâtre de Shakespeare ait exercé sur les contemporains un grand intérêt d'admiration, de curiosité; je veux que les seigneurs et les dames de la cour de Louis XIV aient applaudi avec émotion les pièces de Racine; je veux encore que l'Egmont de Goëthe et le Gullaume Tell de Schiller aient singulièrement troublé les jeunes imaginations allemandes; mais tout cela me paraît néant quand je me reporte à cette terrible première représentation des Euménides, où les Furies d'Eschyle, en se précipitant sur la scène, firent reculer l'assistance, et je ne retrouve cette possession de l'être entier du spectateur par le drame que dans les tekyèhs persans; mais là je la retrouve tout entière; et comme j'ai subi moi-même ces ensorcellements, ces entraînements communs, ce magnétisme d'une foule dans laquelle l'électricité circule et qui la communique à tout ce qui l'approche, je suis amené à cette conclusion nécessaire que le théâtre européen n'est qu'une élégance de l'esprit, une distraction, un jeu, tandis qu'à l'exemple du théâtre grec, le théâtre persan, seul, est une grande affaire.

Je crois que personne ne révoquera en doute cette vérité que, si la nation qui vit entre l'Inde et la Turquie avait adopté pour système de philosophie la méthode expérimentale, son théâtre n'existerait pas. Elle se contenterait des fantoccinis de Kara-Gueuz et des farces grossières que ses bateleurs exécutent, et qu'on appelle les *bakkalbazys*, ou « pièces de gueux ». Elle n'en aurait pas moins

d'esprit cependant. Elle aurait déjà peut-être transformé ces grossièretés en saynètes : de la saynète elle aurait passé au vaudeville, peut-être eût-elle abordé la comédie de caractère. Je crois qu'elle aurait pu combiner des infiniments petits d'une manière aussi ingénieuse pour le moins que Goldoni ou Collin d'Harleville, mais elle n'aurait pas eu son théâtre. C'est l'habitude générale de planer sur tout, et partout, de ne payer guère moins de respect à la fiction qu'à la réalité, de ressentir pour l'erreur une tendresse non moins grande que pour la vérité, d'adorer surtout, d'adorer partout, d'adorer toujours les idées, voilà ce qui a produit ce système dramatique et sa puissance. Entre le poète et le public, c'est ici le public qui est le plus poète des deux, le plus imaginatif, et qui pousse l'autre si bien qu'il ne s'arrête ni ne peut s'arrêter. Le goût de tout concevoir, tout savoir, tout voir, amène seul ces étonnants conflits de l'esprit et de la matière où vous avez à la fois sur la scène, là sous les yeux, des cadavres mutilés, montrant leurs plaies béantes, le sang coulant à flots, du vrai sang, et les anges et les prophètes, et les visions. J'ai vu apparaître Aly-Ekbèr, après sa mort, la hache d'armes enfoncée dans son crâne fendu en deux et le sang lui ruisselant sur la face ; il chantait les louanges de Dieu. Tout cela n'est pas très raisonnable, sans doute ; mais je mets le raisonnable au défi de rien créer dans son genre qui exerce sur des âmes humaines la puissance de ces absurdités. Or, une création ne vaut que par sa force.

Il se présente encore ici un problème assez curieux : Une nation, dans sa vieillesse, à plus forte raison dans sa décrépitude, a-t-elle coutume de produire des œuvres aussi considérables ? J'avoue que je n'en connais pas d'autre exemple que celui dont il est question ici. Que le peuple persan soit vieux, il n'est pas besoin de le démontrer. Il est plus vieux que l'histoire. Ses institutions démantelées sont comme lui ; les tribus turkes n'ont pas renouvelé son sang au delà d'une limite assez restreinte. Rien que la richesse extraordinaire et le désordre de son domaine intellectuel prouveraient assez son grand âge. Ses mœurs faciles, relâchées, tolérantes, fatiguées ; son incrédulité politique, son indifférence sociale, tout achève le tableau auquel la tournure profondément démocratique des idées, partout où ne règnent pas les tribus, vient donner le dernier coup de pinceau. D'où vient donc qu'un peuple, à un tel moment de la vie, ait un tel retour de jeunesse ? Je m'étonnerais moins s'il ne s'agissait que de chefs-d'œuvre à notre mode, mais à celle d'Eschyle ! Sans doute, il y a bien dans les tazyèhs des marques assez sensibles d'une intelligence très vieillie, absolument comme dans les drames de l'Inde. Ainsi, un peuple jeune et naïf n'a pas autant de douceur d'expression, tant de politesse, un tel culte des convenances, et surtout n'emprunte pas des effets tragiques à ce sentiment, devenu une vertu. Néanmoins je ne crois pas me tromper en attachant un grand prix aux productions du théâtre persan, et je

continue à m'étonner de leur existence. Pour rendre plus grande encore la difficulté à résoudre, je dois ajouter que cette passion du drame ne s'est pas emparé des seuls musulmans, elle a atteint les Juifs. A la vérité, ceux-ci n'osent pas représenter leurs productions; ils craignent qu'on ne les accuse de vouloir parodier les tazyèhs des Imams; mais il les écrivent. Ils les écrivent en vers, comme font les poètes persans; il les écrivent dans la langue de Gémara, les lisent avec passion, y ajoutent tous les jours, composent sans cesse sur de nouveaux sujets. C'est ainsi qu'ils aiment surtout à entendre, dans ce moment, un poète lisant dans une de leurs assemblées, soit la *Ruine de Jérusalem*, soit l'*Incendie du Pentateuque*, par l'empereur Aposthoumos (Posthumus), soit le *Massacre des 80.000 jeunes gens par les Chrétiens*, soit la *Mort de Zacharie*; les sujets sont très nombreux. Je n'ai vu aucune de ces pièces; je ne saurais donc me prononcer sur leur mérite; j'en signale seulement l'existence pour montrer à quel point est forte et contagieuse la passion dramatique des Persans, puisqu'elle passe d'eux aux Juifs qui vivent sur leur territoire. Il faut ajouter, du reste, pour prévenir toute erreur, que ces Juifs sont des descendants de prosélytes, presque tous, et qu'il y a, dans l'Iran, extrêmement peu de familles qui proviennent réellement des Hébreux.

J'ai posé la difficulté, mais comme je ne sais absolument que dire pour la résoudre, et que je

ne pourrais que me livrer là-dessus à d'assez pauvres raisonnements, je laisse la question à un plus sagace et je conclus.

Ce théâtre, qui a tant de valeur et une valeur si vraie, qui s'est emparé si puissamment du génie national et que toutes les classes, depuis le roi jusqu'au mendiant, écoutent, inspirent, encouragent, qui occupe une place si considérable dans la vie publique de la nation, ce spectacle, je dois le redire, est méprisé des doctes et en horreur au clergé. Ceux-là mêmes qui vont y pleurer et qui contribuent de leur argent à ses splendeurs, affectent de le mépriser en paroles. On ne considère pas les tazyèhs comme des œuvres littéraires, et personne ne se vante de les avoir composés, si bien que je ne connais pas un seul de ces poètes que j'admire sincèrement, et je ne crois pas en avoir vu un seul.

Cette humilité attachée au rôle d'auteur dramatique n'est point, du reste, une anomalie sans exemple. On sait ce que, dans la Grèce artiste, Platon a écrit des poètes et Plutarque des sculpteurs et des peintres. A Rome, de même, les esprits les plus lettrés de la république se croyaient obligés en conscience de déverser le mépris sur la littérature et sur les productions plastiques qui les charmaient. Les hommes affectent volontiers une gravité de convention qui les porte à feindre un amour exclusif pour les choses positives, et à mépriser le reste; et ce que les doctes sont appelés par métier à considérer exclusivement comme

positif, c'est la science, c'est la philosophie, c'est la théologie. Si les auteurs de tazyèhs prétendaient se renfermer avec scrupule dans les termes des traditions sacrées, ils s'attireraient moins de reproches. On leur en voudrait toujours de violer les règles les plus impérieuses du Korân, de repousser dans l'ombre Dieu, le Prophète, jusqu'à un certain point Aly lui-même, de tendre à créer une religion qui n'est pas universelle, mais seulement persane, d'amener et de poser en scène des êtres surhumains que la pensée seule doit envisager. On leur reprocherait bien d'autres hérésies moins excusables encore; mais du moins on ne dirait pas d'eux, comme on le répète journellement avec mépris dans les cercles lettrés: « Quels menteurs! »

Heureusement, les auteurs des tazyèhs ne sont pas des critiques, ne s'occupent en aucune façon de se composer une esthétique à leur mode pour s'en faire un bouclier; on la leur fera plus tard quand ils ne seront plus et auront perdu leurs derniers successeurs. En attendant, estimés ou non, ils écrivent avec passion et produisent de belles choses dans l'obscurité où le dédain les oblige à vivre. Ils ne savent pas eux-mêmes qu'en négligeant les prétendues choses positives qu'on leur préfère, ils sont en Asie les seuls qui non seulement cherchent, mais trouvent la vérité, je dis la vérité humaine, le sentiment vrai des passions, des mobiles du cœur, des ressorts du caractère. Ils trouvent et montrent l'homme intérieur

dans sa plus haute grandeur, dans sa plus hideuse faiblesse morale. Ils déshabillent le scélérat et l'exposent avec ses plaies toutes nues sur la scène; ils pénètrent, la lanterne à la main, dans l'âme des saints, des héros, de la femme, de l'enfant et instruisent le spectateur. Mais les savants, dans tous les pays du monde et dans tous les temps, ont négligé d'apercevoir cette science poétique, cette analyse humaine: comme les chevaux de carrosse, ils ont des œillères, et n'aperçoivent que les livres ouverts sous leur nez. Quand une fois la poésie est vieille, morte dans son action sur les masses, enterrée dans les hypogées des bibliothèques, c'est alors qu'ils s'en avisent, l'aperçoivent, l'atteignent sur un rayon poudreux, la déshabillent de ses bandelettes, soufflent sur la poussière qui la couvre, crient, déclament, remuent les bras et annoncent qu'ils vont l'expliquer. Mais tant qu'elle parle, vit, chante et ravit les hommes, à l'aspect de ses yeux brillants, de son divin visage, à l'accent ineffable de sa voix, les savants se donnent bien garde de reconnaître son existence, ou la traitent volontiers comme une fille des rues. Les beaux commentaires que l'on composera dans deux cents ans sur les tazyèhs! et comme les rhétoriciens et les critiques de ce temps-là feront tapage contre leurs contemporains incapables, diront-ils, de produire d'aussi nobles choses, et même, ajouteront-ils avec modestie, de les comprendre, si nous n'étions pas là, nous, pour les expliquer!

APPENDICE

KETAB - E - HUKKAM

(LE LIVRE DES PRECEPTES)

Dieu est le très grand. Lui, il est le très sublime. Au nom de Dieu le très sublime, le très sublime! Dieu! il n'y a pas de Dieu sinon lui, le très sublime, le très sublime. Dis: Dieu est le très sublime au-dessus de tout ce qu'il y a de plus sublime. Il n'est pas possible de séparer de ce souverain maître sa sublimité. Cela n'est possible en rien, ni dans les cieux, ni sur la terre, ni entre les deux. Il crée ce qu'il veut par son commandement. En vérité, Lui, il est le sublime par excellence, ce qu'il y a de sublime, le vrai sublime. blime.

(Dieu parle au Bâb:) Dieu est le très auguste (1)! En vérité, c'est là le nom par lequel se distingue ce qui est de ce qui était avant. En

(1) Le mot *azim* est, en effet, employé par les Bâbys dans les cas où les musulmans se servent de l'expression *errahmân*, Ils se reconnaissent entre eux à l'usage affecté de cet adjectif et de quelques autres qui, d'ailleurs, sont usités aussi par leur adversaires, mais avec moins de prédilection.

vérité, il a été révélé de la part de ton Seigneur, dans l'espace d'un jour et d'une nuit entière, quatre mille lignes qui, si Dieu les a réellement révélées (1), donnent pour toute l'année le nombre de toutes choses exprimées par ces quatre mille lignes. Calcule donc ce qui est venu de toi: ensuite expose-le jusqu'à ce que la balance de l'année soit complète, et qu'il n'y ait plus à aller au-dessus. Et, en vérité, ce (que tu annonces ici) est le don de ton Seigneur aux créatures! Et il n'y a rien là de ta part, sinon que tu t'es rappelé ce qui est révélé de par Dieu, le souverain Seigneur, l'impénétrable! et expose le nombre de toutes choses d'après ceux qui connaissent Dieu, et qui garantissent ses décrets. En vérité, nous avons (nous, Dieu), déterminé l'ensemble et le détail des chapitres de l'*Exposition*, pour ce qui a trait à ce qui arrivera (aux croyants) après leur passage sur la terre, ou (encore) par rapport à ces vérités qu'ils considèrent et qui ont été révélées par Dieu, et eux, ils ont persévéré dans la loi de Dieu, et Dieu les secours avec sollicitude aussi longtemps qu'ils patientent.

(1) C'est-à-dire que, si Dieu est réellement l'auteur des préceptes qui vont suivre, ils doivent être au nombre de 4,000 beys ou lignes manuscrites, renfermant un nombre de lettres voulu. C'est là, en effet, d'après la doctrine musulmane, un des signes les plus irréfragables en même temps que les plus nécessaires du caractère prophétique. Tout envoyé de Dieu, tout Imam doit être capable de rédiger en un jour et une nuit, en vingt-quatre heures, quatre mille beys. Le Bâb se vante ici de l'avoir fait, et Dieu lui dit de le proclamer.

Celui que Dieu manifeste (le Bâb) a mis ceci en lumière dans l'*Ecole* (1).

Lui (Dieu), il est le très beau (la beauté même) (2). Dieu, il n'y a pas de Dieu sinon lui, l'auguste, l'aimé! De lui vient ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, et ce qui est entre les deux; Lui, il est le protecteur, l'éternel, le bienfaiteur, Dieu, l'auguste, l'aimé, Aly (le Grand) (3). En vérité, il est l'Exposition (la source de l'Exposition et son but) et ce qui est en elle.

(*Dieu parle au Bâb:*) La bonne direction vient de moi pour toi.

(*Le Bâb parle à Dieu:*) Aly (ô grand) ! En vérité

(1) L'*Ecole* est la chambre dans laquelle le Bâb enseignait ses premiers disciples à Snyraz, en 1849. Il y a ici une expression persane qui donne à ce début du paragraphe le cachet de la langue vulgaire; mais ce qui suit est en arabe.

(2) Ceci est une expression platonicienne qui se retrouve fréquemment dans les récits des magiciens. En qualifiant cette expression de platonicienne, je n'entends pas dire assurément qu'elle ait été inventée, non plus que l'idée qu'elle exprime, par les Grecs. Elle se trouve fréquemment employée dans les textes cunéiformes et rendue par le même mot qu'on voit ici: *abhy*. Elle est parfaitement chaldéenne d'origine; mais, pour nous, le dogme qu'elle expose nous est surtout familier par l'adoption qu'en a faite Platon.

(3) Le nom d'Aly se trouve ici pour donner satisfaction aux néophytes persans. Du reste, les Bâbys conservent, du moins dans les rangs inférieurs, beaucoup de partialité pour le nom et la mémoire du héros et du saint national, bien que la nouvelle religion ne fonde plus rien sur lui. Outre ces motifs, qui ont fait placer ici son nom, non pas comme dénomination, mais comme qualificatif, il y a aussi avantage à ce qu'un lecteur musulman, qui trouverait ce livre par hasard, pût se rassurer sur son orthodoxie en y lisant un nom sacré pour lui.

il n'y a pas de Dieu sinon toi! Et, en vérité, le commandement, l'œuvre et la création viennent de toi. Et il n'y a pas une seule chose sinon dans toi. Et, en vérité, celui que tu manifestes (les prophètes passés, présents et futurs et moi-même) vient de toi, et les preuves qui te concernent, certainement tu les enseignes par ta faveur, et les paroles que tu ne veux pas dire ne se retrouveront qu'au jour de la consommation finale (du monde). Ce qui est dans l'Exposition, c'est jusque-là seulement que nous buvons le lait de la mamelle (1). En vérité, toi, pour le signe de ta main, certes, tu es le glorifié dans ton signe (2). Et puisqu'il en est ainsi, en vérité, lui (Dieu), il n'y a pas de doute en lui! Certes, vous (croyants), vous patienterez neuf fois dix ans (3), et alors vous obtiendrez de lui la participation à ce qu'il y a d'excellent en lui (4). En vérité, toi (Dieu), tu es celui qui distribue la grandeur; et, en vérité, toi, tu

(1) C'est tout ce que nous pouvons savoir de la vérité.

(2) Tout ce qui est résulte d'un signe de la toute-puissance, et toute chose ainsi créée glorifie Dieu.

(3) Le chiffre 10 représente ici l'unité, et 9 étant un nombre sacré, il est employé dans la multiplication avec l'autre pour représenter la durée de la vie humaine.

(4) دال n'est justifié à la place de ذال que par la nécessité de former l'assonnance avec فضلاً. En outre, دال renferme une antimonie, ce mot voulant dire *excellent*, mais aussi *vil* et *méprisable*. Je me borne à appeler l'attention, une fois pour toutes, sur cette multiplicité dans un même mot de sens très divers. Il serait trop minutieux de la signaler partout.

égalises toute chose par rapport à toute chose, et rien ne s'égalise avec toi dans les cieux, et rien sur la terre, et rien entre les deux; et, en vérité, toi tu es le compensateur, le grand, et, en vérité, toi, tu es le souverain maître de toutes choses!

Par Celui que Dieu manifeste (par le Bâb), s'élève et devient insaisissable (pour l'esprit) sa puissance (1). Lui, il est l'élevé, l'excellent! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le Dieu des dieux! Assurément, Dieu, en vérité, toi tu es le plus beau des plus beaux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'unique des uniques! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus élevé des plus élevés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le seul des seuls! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'unité des unités! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le principe des principes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le dominateur des dominateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le soutien des soutiens! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le juge des juges! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus opulent des plus opulents! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le possesseur des possesseurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi tu es le maître des maîtres! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'éternel des éternels! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le précédent des précédents! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le parfait des parfaits! Assuré-

(1) C'est-à-dire qu'on acquiert la vraie notion de l'immensité incompréhensible, de l'infini absolu de Dieu.

ment, Dieu, en vérité, toi tu es l'exquis des exquis! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus glorieux des plus glorieux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es ce qu'il y a de plus proche parmi les plus proches (1)! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus accompli des accomplis! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus inaccessible des inaccessibles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus exalté des exaltés! Assurément, Dieu, en vérité, toi tu es le plus merveilleux des merveilleux! Assurément Dieu, en vérité, toi, tu es le plus grand des plus grands! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus joyeux des plus joyeux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus lumineux des plus lumineux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus haut des plus hauts! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus souverain des plus souverains! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus aimant des plus aimants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus secourable des plus secourables! Assurément Dieu, en vérité, toi, tu es le plus saint des plus saints! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus satisfaisant des plus satisfaisants! Assurément Dieu, en vérité, toi, tu es le plus affectueux des plus affectueux! Assurément, Dieu, en vérité, toi tu es le plus noble des plus nobles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus généreux des plus généreux! Assu-

(1) Dieu est ce qu'il y a de plus intimement uni à la nature de l'homme et à celle de toute chose, puisque rien de ce qui existe n'est étranger à l'existence divine.

rément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus magnifique des plus magnifiques! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus grand des plus grands! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus fier des plus fiers! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus élevé des plus élevés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus entendu des plus entendus. Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus vu des plus vus (1)! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus attrayant des plus attrayants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'enseignant des enseignants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le premier des premiers! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus fort des plus forts! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus dispos des plus dispos! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus savant des plus savants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus robuste des plus robustes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus libéral des plus libéraux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus immuable des plus immuables! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le guide des guides! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le permanent des permanents! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le suprême des

(1) Tout ce que les sens de l'homme perçoivent n'est que la manifestation de l'existence de Dieu sous différentes apparences. Du reste, les mots *entendu* et *vu* peuvent être remplacés par ceux-ci: « Le plus célèbre des plus célèbres; » et « le plus avisé des plus avisés. » Ce sont là des multiplicités de conceptions qui sont de rigueur dans les écrits du genre de celui-ci.

suprêmes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus hostile des plus hostiles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus sévère des plus sévères (1)! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus habile des plus habiles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus victorieux des victorieux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus existant des plus existants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus manifesté des plus manifestés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus intérieur des plus intérieurs (2)! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus agissant des agissants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus retenu des plus retenus! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus affectueux des plus affectueux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus juste des plus justes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus miséricordieux des plus miséricordieux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es la somme des sommes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus compté des plus comptés (3)! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le protecteur des protecteurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus loué des plus loués! Assurément, Dieu, en

(1) Les qualifications d'*hostile*, de *sévère*, ont trait à la réprobation du péché.

(2) Dieu est tout ce qui est manifesté; mais, en même temps, ce qu'il y a de plus intime, de plus caché, de plus mystérieux, c'est encore Dieu essentiellement.

(3) Ces diverses qualifications ont essentiellement trait à la doctrine des nombres que l'unité divine renferme toute entière en même temps qu'elle se détaille par le calcul des manifestations émanées.

vérité, toi, tu es l'acquéreur des acquéreurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le créateur des créateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le nourrisseur des nourrisseurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le dispensateur des dispensateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le préservateur des préservateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le sauveur des sauveurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le prié des priés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le contemplé des contemplés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le facteur des facteurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le formateur des formateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'attesté des attestés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'aurore des aurores! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'ouverture des ouvertures! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es la suffisance des suffisances! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'isolé des isolés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es la norme des normes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le révélateur des révélateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus complet des plus complets! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus nouveau des plus nouveaux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus bienveillant des plus bienveillants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus riche des plus riches! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'explicateur des explicateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le législateur des législateurs! Assurément,

Dieu, en vérité, toi, tu es le suscitant des suscitants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le protecteur des protecteurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus propice des plus propices! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus favorable des plus favorables! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus subtil des plus subtils! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus compatissant des plus compatissants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le meilleur des meilleurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le mainteneur des mainteneurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le dispensateur des dispensateurs! Assurément, Dieu, tout vient de toi, et nous adorons tout devant toi (1)!

LE LIVRE DES PRECEPTES

LA PREMIÈRE UNITÉ (2)

O Lui! au nom de Dieu, le très grand, le très saint! En vérité, nous sommes Dieu! Il n'y a pas

(1) La plupart des adjectifs contenus dans cette litanie sont susceptibles de prendre des sens différents de ceux qui leur sont attribués ici. Je t'ai déjà indiqué, mais on ne saurait trop insister sur ce point. Plusieurs même contiennent un *ezdād*, ou une antimonie, ce qui est essentiel pour bien établir la valeur du morceau en tant que liturgique et doué, à la récitation, de vertus secrètes et actives.

(2) Maintenant commence, à proprement parler, le *Biyyan*, « l'Exposition, » c'est-à-dire le Livre des définitions dogma-

de Dieu sinon nous, et, en vérité, il n'y a rien en dehors de moi qui soit ma création (1). Dis: En vérité, ô ma création, tu es moi! Adorez! (*Dieu parle au Bâb:*) En vérité, je t'ai créé et je t'ai maintenu: et je te ferai mourir et je te ferai revivre, et je t'ai envoyé pour porter ma révélation et je t'ai choisi pour me manifester moi-même en lisant (aux hommes), de ma part, les préceptes émanés de moi: Et, certes, tu annonceras tout ce qu'en vérité j'ai créé, conformément à ma loi.

Voilà la voie auguste, avantageuse! et j'ai créé toutes choses pour toi et j'ai fixé moi-même, pour toi, la souveraineté sur les hommes et j'ai permis

tiques. Bien que la substance soit une et que le fait de la vie n'appartienne qu'à elle, toutefois on doit la considérer comme divisible, en ce même sens que les chrétiens admettent une sorte de division par trois dans la nature divine. Les Bâbys conçoivent, eux, une division par 19, et ce chiffre sacré, représenté par l'idée de Dieu, se retrouve partout. L'année a 19 mois, le mois 19 jours, le jour 19 heures, etc. Un livre dogmatique d'une aussi haute importance que le livre actuel ne peut manquer d'être divisé en 19 parties, dont, à la vérité, il n'existe que dix, et on en verra la raison. Quoi qu'il en soit, chaque partie est encore divisée en 19 paragraphes. Afin de bien marquer l'importance de l'idée unitaire, chacune de ces parties, dont on a ici la première, s'appelle *unité*, au lieu de s'appeler *chapitre*. Le livre entier est donc composé de 19 *unités*. Mais, encore une fois, ces *unités* sont consubstantielles comme les personnes de la sainte Trinité, et de même que 1 multiplié par 1 donne 1, il n'y a au bout du livre qu'un tout compact. Il résulte encore de là que, s'il faut traduire, comme je viens de le faire, *الوحد الاول* par la *première unité*, ces deux mots signifient aussi: *l'unité primordiale*, principe essentiel à rappeler au début de l'exposition du dogme bâby.

(1) En effet, la création, c'est encore Dieu lui-même.

que tout homme qui entrerait dans ma maison (1) entrât aussi dans mon unité. Et à celui-là, je lui fais lire l'explication qui est faite par toi.

L'explication qu'en vérité j'ai inspirée ne contient que des paroles véridiques: c'est le résultat de ma bonté. C'est ainsi, qu'en vérité j'ai révélé l'explication de ma loi et, en vérité, cette loi est celle-ci: que ceux qui l'adoptent sont mes associés, mes serviteurs, les bienheureux.

Et, en vérité, le soleil de mes préceptes vient de moi! Ils sont destinés à rendre témoignage en toute occasion, qui sera comme un lever de ma loi, tous ceux-là qui sont mes serviteurs, les croyants (2)!

Et, en vérité, nous t'avons créé et toi-même (3) et toutes choses, suivant l'action de la parole; vous êtes le résultat d'une action qui provient de nous. Nous sommes tout puissant!

Je t'ai déterminé, comme étant le premier et le dernier, le manifesté et le caché. Nous sommes savants! Personne n'a été envoyé relativement à la loi, si ce n'est par rapport à toi (4). Et il n'a pas

(1) Dans ma loi.

(2) Les occasions dont il est question ici se sont déjà présentées sous une forme sanglante, dans le martyre du Bâb et de ses premiers sectateurs.

(3) Comme Dieu est tout ce qui existe, et que le Bâb existe, le Bâb est Dieu. Mais il l'est plus excellemment que toutes les autres créatures. C'est une sorte de Boddhisattwa, une incarnation immédiate et ayant conscience d'elle-même. On verra plus bas que cette infusion de la divinité ne se borne pas à une manifestation dans un individu unique.

(4) Comme préparation à toi. Les prophètes successive-

été relevé de livre, sinon relativement à toi! Telle a été la volonté du protecteur, de l'aimé.

Et, en vérité, l'Exposition (de la foi) nous renseigne sur toutes choses complètement! Pris en masse, les docteurs sont impuissants à produire quelque chose de comparable à ces préceptes. Elle contient tous nos commandements anciens et nouveaux, de même qu'en vérité, toi, tu es le contenu (le résumé) de toutes nos démonstrations. Tu fais entrer qui tu veux dans le paradis, qui est la sainteté sublime.

Cela (ces préceptes), c'est ce qui devient manifeste dans une apparition complète par l'ordre (divin). Cet ordre vient-il de nous?

Nous sommes ceux qui font les préceptes! Et il n'y a pas de manifestation, quant à la loi, sinon en ce qui est ordonné actuellement et qui est une invitation à notre adresse (1).

En vérité, nous sommes omnipotents sur toute chose et, certainement, nous avons établi les chapitres de cette loi pour donner le nombre de toute chose, comme nombre indicatif des divisions du cercle (mensuel) relativement à la série des jours, afin que ces chapitres servent de *portes* pour faire entrer toute chose dans le paradis sublime et

ment sont ainsi étroitement liés les uns aux autres, tous précurseurs. Ceci d'ailleurs n'est pas une idée particulière au bâbysme.

(1) Dans la nouvelle révélation qui vient réformer, compléter et remplacer absolument les anciennes.

Le *nous* s'applique dans tous ces passages à Dieu et à l'humanité pris ensemble.

afin de mettre dans tous les nombres d'unité (1), quant à l'imposition de chacune des lettres primitives de Dieu (2), le maître des cieux et le maître de la terre, le maître de toute chose, le maître de ce qui est visible et de ce qui ne l'est pas, le maître des êtres!

Et nous certainement, nous avons établi dans ce premier paragraphe que, certainement, Dieu atteste qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Lieu, sinon Lui, le maître de toutes choses, et, en vérité, il n'y a rien en dehors de Lui, et tous, nous l'adorons!

Et, en vérité, la valeur des lettres au nombre de sept (3) est la porte (*Bâb*) de Dieu relativement à ce qui est dans le domaine des cieux et de la terre et à ce qui est entre les deux. Tout cela obéit aux préceptes de Dieu et est conduit par son action.

Dans tous les paragraphes est l'exposition du nom de Dieu donnée par nous (4) et l'exposition,

(1) Et afin que tous les nombres possibles contiennent une même unité et soient ainsi concordants en substance.

(2) Le mot *wahed*, l'unique, donne par l'addition numérique des lettres dont il est composé, le chiffre 19, qui, totalisé, produit l'unité fondamentale.

(3) Ces sept lettres représentent les sept attributs: 1° de Force; 2° de Puissance; 3° de Volonté; 4° d'Action; 5° de Condescendance; 6° de Gloire; 7° de Révélation, ce qui est exprimé par les mots:

مشيئة ارادة قدر قضاء اذن اجل كتاب

Le chiffre 7 est atteint par la somme des lettres formant ces deux noms: *Aly Mohammed*, qui sont ceux du *Bâb*.

(4) Ceci signifie aussi: « Chacun de ces prophètes, chacune de ces incarnations qui sont ma Porte, mon *Bâb*,

seule véritable, des lettres composant Dieu, en tant que ces faits ont trait aux individualités qui sont arrivées à l'existence dans les temps qui ont précédé (celui-ci, tels que) Mohammed, l'envoyé de Dieu, et ceux qui furent les martyrs rendant témoignage de Dieu (1); ceux-là furent les portes (*Bâb*) de la bonne direction et ils ont été créés (à nouveau) pour le progrès dernier que Dieu nous a promis dans le Korân (2) (progrès) par lequel le nombre unique (dix-neuf) se manifeste en l'unité primitive des docteurs qui viennent de nous! En vérité, nous sommes les savants (3)!

Cette unité primitive de l'unité calculée (4) est exposée dans le mois précieux (5). Certainement nous avons commencé la création du monde dans ce mois et, certes, nous supputons tout à partir (de ce mois); c'est ainsi que nous avons établi les choses; nous sommes omnipotents.

Et certes, en vérité, tous les nombres sont contenus dans cette unité. Quand on calcule d'après

« viennent aussi révéler aux hommes l'exposition du nom « de Dieu donnée par nous. » Toutes les fois que le mot *Bâb* reparaît, il y a matière à double sens.

(1) C'est-à-dire les Imams et leurs descendants persécutés et martyrisés par les Abbasides. Ceci est une concession à la religion nationale.

(2) Les âmes de Mohammed, des martyrs ont revêtu de nouveaux corps et se sont manifestés dans le monde, où elles ont été et sont encore les confesseurs et les docteurs *bâbys*.

(3) C'est-à-dire: ces docteurs sont en fait une incarnation, une émanation de Dieu même.

(4) L'unité qui contient toute chose opposée à l'unité qui ne se peut fractionner sans perdre sa matière propre.

(5) On verra plus bas les noms des mois.

elle, il n'y a pas de divisibilité (1), et il a été dit : Ce (mode de calcul) ne possède pas au complet les lettres de l'unité, dans les anciens préceptes (2) et, certainement, les confesseurs se sont produits dans la proximité de leurs cœurs au-devant de nos mains (3) et on n'a rien vu en eux que l'unité indivisible (4). C'est ainsi (5) que Dieu explique la valeur de toutes choses dans le Livre (6). Puis-ent les hommes rendre grâces pour les jours que leur accorde leur Maître!

O Lui, l'essence absolue (7)!

Cette unité, qui a toujours été et qui est le Seigneur auguste et élevé, est exaltée au sommet suprême! son nom est antique! De même la création a toujours été et sera en tous les temps dans l'action de sa puissance. Seigneur auguste et glorieux, il a institué (jadis) des livres et de moyens

(1) C'est-à-dire qu'on en peut retirer à l'infini des unités entières et complètes, sans lui faire subir aucune diminution ni aucun retranchement.

(2) C'est-à-dire que les révélations antérieures comme la Thora, les Psaumes, les Evangiles, le Koran, ne donnent pas toute entière l'explication de la nature divine.

(3) Par la vivacité de leur affection pour nous.

(4) Leurs enseignements, dans quelques siècles qu'ils se soient produits, ont toujours porté sur l'unité et l'indivisibilité de Dieu.

(5) C'est toujours en maintenant ce même principe que Dieu...

(6) Dans le livre du Bâb intitulé le *Biyyan* on a « l'explication », ou plutôt dans le livre actuel, que le Byyan ne fait que commenter.

(7) Ce qui suit est écrit en persan fortement arabisé, non seulement par la nature des mots, mais par la tendance des formes grammaticales.

d'instruction pour ses créatures et il continue à faire de même, et, dans l'année 1270 après l'élection de l'apôtre de Dieu, il a donné dans des livres d'exposition et dans les preuves à l'appui (1), (l'explication de) la nature des sept lettres et il a établi dans l'unité première de l'unité (2), l'unité de substance, d'attribut, d'action et d'adoration, et il a décidé également que l'indicateur de la bonne direction est Celui que Dieu manifeste et dont le nom est fourni par le calcul des lettres du mot *hyy* (le vivant) (3), et avant l'apparition (de ce personnage), il a fait sortir la nature des sept lettres du sein des lettres primitives (4), dont l'antériorité est comprise dans l'unité même, puis (il faut savoir que) dans la source de cet unique (5) repose l'unique du Korân (6), qui est à la fois manifesté et caché, le premier et le der-

(1) Ce sont les livres dogmatiques composés jusqu'à l'époque ou parut celui-ci.

(2) Dans le premier chapitre du livre.

(3) Ce nouveau prophète ne s'est pas encore manifesté, et lorsque les bâbys veulent en parler, comme son nom est encore inconnu, on le désigne par les mots arabes qui l'indiquent ici: *Men yezher hu Allah*, « Celui que Dieu manifestera ».

(4) C'est-à-dire que sept — les sept attributs indiqués plus haut — ont agi en faveur des hommes, depuis bien des siècles, d'une manière proportionnée à l'étendue des révélations successives, et ces sept attributs sont sortis de l'unité représentée par le chiffre 19.

(5) Représenté par 19.

(6) C'est-à-dire que le mot *wahed*, « l'Unique », si souvent employé par le Korân comme étant l'attribut le plus essentiel de Dieu, n'est pas autre chose que l'expression voilée de ce chiffre 19.

nier, et (il faut savoir encore que) le document postérieur est (indicatif) de l'essence de l'unique, de même que l'est aussi le document antérieur qui est le Forgân (1). La différence est celle-ci: que dans l'espace de 1270 ans, la révélation a toujours progressé dans les âmes des prophètes successifs, et à chaque apparition nouvelle (de l'un de ces mandataires divins), les préceptes se sont modelés sur l'état des esprits, et ainsi, cette fois-ci, il s'est manifesté un agrandissement auguste dans la révélation du nom (2) du sage, le dernier venu (*le Bâb*), lequel nom contient l'essence des sept lettres (3); (et l'agrandissement a eu lieu) parce que celles-ci sont produites (en cette occasion) par l'intermédiaire du nombre des huit unités (appelées) « les miroirs de Dieu (4) ». La force du foyer d'affection (qui existe dans la nature des sept lettres) est telle que la puissance de rivaliser avec elle, n'a été donnée à personne.

(1) Le document postérieur, c'est la révélation bâbye; l'antérieur, c'est la série des livres émanés des anciens prophètes et le Bâb applique à la somme de ces livres le nom commun de Forgân ou *Explication*.

(2) Par une tradition judaïque que les musulmans ont conservée, le mot *Isim*, ici employé dans son acception ordinaire « le nom », signifie les attributs, *sefât*.

(3) Les sept lettres fournies par l'addition pure et simple des lettres contenues dans les noms suivants: Aly, Mohammed. Le Bâb réunissait ces deux noms.

(4) *Merat oullah*. Les intermédiaires dans lesquels Dieu se reflète et par lesquels nous arrive son image.

Le signe du soleil de l'unité s'absorbe dans l'unité même (1).

Tout homme qui lit le verset: « Dieu atteste qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu, sinon Lui, l'auguste, l'aimé! A Lui appartiennent les noms excellents, tout ce qui est dans les cieux et tout ce qui est sur la terre le prie, ainsi que ce qui est entre les deux! Il n'y a pas de Dieu sinon Lui, le vivant, le protecteur, l'Eternel! » puis, qui (après avoir récité cette formule) ajoute encore cette prière: « O Dieu! donne le salut à la substance des sept lettres (au Bâb) puis aux lettres du *vivant* (celui qui doit venir après le Bâb), avec la sublimité et la gloire! » celui-là (qui a proféré ces deux éjaculations) a fait acte de foi à l'Unique (représenté par le nombre dix-neuf).

LA SECONDE UNITÉ (2)

O Lui! au nom de Dieu, le plus grand, le plus saint! En vérité, oh! les lettres *Ra* et *Ba* (3)! Elles

(1) C'est-à-dire que le Bâb, quelle que soit son importance comme producteur et symbole de la foi, disparaît devant Dieu, le signe s'annihilant devant la chose représentée.

(2) Le texte arabe reprend ici.

(3) Réunies, ces deux lettres fournissent le mot *rabb*, « le Seigneur, le maître, un des noms suprêmes de Dieu ». Leur valeur numérique est représentée par 202. Et les valeurs numériques de Mohammed et d'Aly, additionnés, donnant 92 pour le premier, et 110 pour le second, on a également 202; ainsi les deux lettres *ra* et *ba* contiennent une des plus hautes appellations de Dieu, laquelle se trouve être identique avec le nom du nouveau prophète.

portent témoignage de ceci qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu sinon nous! Certes ceci est révélé dans le premier paragraphe de la seconde unité: Fais connaître la puissance de ton Seigneur par ses préceptes! Porte témoignage pour l'indication de l'infini de toutes choses! Rends l'homme impuissant à rétorquer ou à nier ce qui aura été révélé par une exposition (de notre part) et, en vérité, il est démontré dans ce livre (actuel) tout ce qu'il est désirable de savoir!

Dans le second paragraphe (il est dit): Il n'est pas possible d'être enlacé dans la science de l'Exposition si ce n'est par ton intermédiaire et dans le but que tu sois et la fin et le commencement (1), ou bien en portant témoignage de ce que j'ordonne. En vérité, ceux-là (qui suivent l'une ou l'autre de ces routes) sont ceux qui remportent la victoire.

Dans le troisième paragraphe il est ordonné: Il n'est permis à personne de donner (à mes prescriptions) un autre sens que celui que j'ai donné moi-même. Dis (en conséquence): Tout ce qu'il y a d'excellent retourne à moi, et hors de moi, (retourne) au mot *néant* (2). Telle est la science de l'Exposition si vous la connaissez.

(1) C'est-à-dire, que Dieu soit l'objet principal ou même unique de l'examen et de l'étude. Mais, dans l'idée que les bábys se font de Dieu, il est clair qu'il s'agit ici de l'ensemble des êtres.

(2) Il faut comprendre ici non seulement le néant absolu, mais l'erreur et l'hérésie, qui en sont les représentants intellectuels.

Ce qui est excellent (en soi) est défini comme étant ce qui retourne (au monde de) l'atome, dans la science des purs; donc ce qui est en dehors de l'excellent destiné (au monde de) l'atome (c'est-à-dire le mal), porte témoignage dans ce qui est en dehors des bienheureux (1).

En vérité lisez les enseignements précédents (2) si vous pouvez les comprendre. Tous ces enseignements sont l'image de celui-ci, si vous le comprenez! Tout cela c'est le nom saint produit par une nouvelle évolution, en vérité, vous en êtes les témoins! Cette nouvelle évolution sera marquée par l'avènement de « Celui que Dieu manifestera (3) »; au temps que Dieu voudra, vous en acquerrez la certitude.

Ensuite, dans le quatrième paragraphe, il est dit: Nous n'avons rien abrogé dans le livre (actuel); (exécutez les anciens commandements) si vous croyez à « Celui que Dieu manifestera ».

Ensuite, dans le cinquième paragraphe, il est

(1) En croyant que ce qui est en dehors des Bienheureux est certainement le mal, par cela seul on conçoit que ce qui est en dehors d'eux n'a rien à faire avec l'excellent ni avec sa destinée qui est de retourner à l'indivisibilité.

(2) Ces enseignements précédents sont les livres usités, la Thora, les Psaumes, l'Évangile, le Koran.

(3) Le Bâb étant « Celui que Dieu manifeste », l'Émanation qui viendra après lui sera « Celui que Dieu manifestera ». Il y aura toujours, dans le monde, de pareilles incarnations et il y en a toujours eu. Seulement, elles sont de deux sortes: celles qui continuent et maintiennent une phase de la révélation; celles qui en commencent une autre. Jésus, Mahomet, le Bâb et « Celui que Dieu manifestera », sont de ces dernières.

dit: Il n'a été révélé aucune parole dans l'Exposition (de la foi), sans que (cette parole) ait en elle l'esprit (divin). Vous vous attacherez douloureusement à la science profonde. Vous vous amusez maintenant à la science superficielle. En vérité, vous étudiez ce qui est vain (1). Certainement vous finirez par comprendre la manifestation de Dieu, si vous êtes clairvoyants; et si vous lisez (avec intelligence) les choses incontestables, certainement vous les accepterez. Voilà ce qui est manifesté de la part de Dieu, si vous le voulez saisir!

En vérité, la première des douceurs, c'est que vous lisiez avec la permission de Dieu (les préceptes actuels). Tous les mots (employés ici) s'y adressent. Soyez intelligents et ne dites pas: « Il n'y a pas de Dieu, sinon Dieu! » jusqu'à ce que vous soyez parvenus au ciel de la lumière des choses incontestables. Telle est la condition que Dieu vous a imposée et telle est la marque de faveur que Dieu donne à ceux qui s'approchent de lui (2)!

(1) La théologie musulmane. La science profonde ou comme il est dit dans le texte, la science lointaine, c'est la critique et l'analyse bâbyes.

(2) Les bâbyes font ici une déclaration directement opposée à celle des musulmans. Ils affirment qu'il n'est pas permis de se servir de la profession de foi unitaire, tant qu'on n'en a pas compris la portée. Les musulmans, au contraire, sont d'avis que l'énonciation seule de la formule est bonne et méritoire, qu'on la comprenne ou non, et ils poussent ce principe jusqu'à déclarer converti tout homme qui, fortuitement, sans en avoir conscience, en état d'ivresse ou même en songe, aura prononcé les paroles sacramentelles.

Ensuite, dans le sixième paragraphe, il est dit : Nous n'avons pas révélé l'explication de ce qui est excellent dans notre exposition, sinon en vue de « Celui qui sera manifesté au jour du jugement ! » pour me servir de signe. Puissiez-vous vous réfugier vers lui ! Et nous n'avons pas fait l'explication de ce qui est en dehors de l'excellent (du mal) sinon pour ceux qui ne le suivent pas. Certainement ceux-là ne sont pas les serviteurs (de Dieu), jusqu'au moment où nous avons décidé qu'ils le deviennent. Et, assurément, c'est de la même façon que nous avons révélé le Korân ; mais il y a un voile (épais) entre vous et (la compréhension de) mon intention.

C'est pourquoi les huit unités forment un cycle de nuits et de jours par rapport à ceci (le livre des préceptes), et vous êtes envers ce (livre) dans l'adoration aussitôt que vous reconnaissez l'unité (1).

Voilà (quelle sera) la mesure (exacte) de la bonne direction dans (la mise en pratique) de l'Exposition, si vous lui consacrez votre foi jusqu'au temps où se lèvera le soleil sublime (2) ! et cela est (ainsi) ! et, « Celui que Dieu manifestera, »

(1) C'est parce que vous avez peine à saisir la vérité que les nuits et les jours, c'est-à-dire l'enchaînement des temps, s'est allongé avant que vous ayez été en état de comprendre les préceptes actuellement révélés ; mais aussitôt que vous arrivez à saisir la véritable nature, le sens exact de l'unité divine, alors vous en êtes les serviteurs de fait et réellement, et non plus fictivement, comme au temps où vous n'en aviez pas connaissance.

(2) Où paraîtra « Celui que Dieu manifestera ».

si vous suivez ses voies (alors), certainement, vous serez croyants et vous demeurerez éternellement dans la satisfaction, et sinon, vous serez effacés.

Ensuite le septième paragraphe dit: Le jour du jugement sur lequel vous portez votre réflexion (a commencé) du moment où s'est levé le soleil de grand prix (1) et il durera jusqu'au moment où il (ce soleil) se couchera (jusqu'à la mort du Bâb). (Ces jours) auront (composé) l'excellent (tel qu'il est défini) par le livre de Dieu (le présent livre (2) (en contraste) avec les nuits (qui suivront le temps de la mort du Bâb, temps de ténèbres spirituelles), si vous le jugez (comme il convient). Dieu n'a pas créé quoi que ce soit, si ce n'est, en vérité, pour ce jour, où toutes choses arriveront à la satisfaction de Dieu. Alors vous opérerez avec Lui!

Et, au jour du jugement, on contempera (la réunion à Dieu) et cela, d'une manière évidente. Et, en vérité, attendez! Et, en vérité, nous, nous attendons! Mais vous, opérez en vue de Dieu.

Et, certainement, en vérité, le jour du jugement (3) est proche, et, en vérité, vous, vous êtes sans connaître le jour (précis).

Et celui qui unit sa nature à la mienne, assurément nous le ferons jouir de tout ce qui peut rendre quelqu'un content d'un autre, et, certes, il

(1) C'est Aly-Mohammed, le Bâb, ou Hezret Alâ.

(2) Voir ci-dessus le troisième paragraphe.

(3) On peut traduire aussi: « l'événement merveilleux » et « l'abaissement » de toute chose qui fait pressentir la fin.

vous faut apprendre (à connaître) le dernier mot. Dès lors vous saurez le terme (de la foi) (1).

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : En vérité, la mort commande sur toute chose, par suite de ma manifestation et (en conséquence) de ce que les hommes n'ont pas eu pour moi (tout l'amour) nécessaire, et je ne créerai pas mon œuvre (à nouveau). En vérité, c'est cette conclusion qui vous sera bonne et qui vous enlève au feu (pour vous porter) à la lumière. Elle constitue le grand équateur, si vous la considérez bien (2), elle est la mort dans la vie (3), et, assurément, la vérité (ou Dieu) sera certainement en elle, et, certes, la mort du corps et l'image de cette mort (à l'erreur). Quand vous serez tous parvenus à la vie (éternelle), certainement vous le verrez!

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : En vérité, la lettre *Syn* (4) et tout ce qui croit en elle,

(1) « Ce dernier mot, » qui est le dix-huitième des nombres compris dans le mot *hyy*, et qui indique, par conséquent, le dernier des Impeccables purs est considéré comme désignant Hadjy Mohammed-Alÿ Balfouroushy, surnommé *Goddous*, « le Saint ». C'était un des lieutenants du Bâb.

(2) La mort, la conclusion dont il est ici parlé, n'est pas la mort ordinaire. C'est la mort finale, terminant la série des morts temporaires et aboutissant au jugement définitif. Après elle, point de retour à un mode temporaire d'existence, à cette existence actuelle, abolie pour toujours.

(3) C'est-à-dire le détachement absolu de tous les vices et de toutes les imperfections qui arrêtent l'homme dans son essor vers Dieu.

(4) La lettre *syn* ou *S*, est la plus considérable des lettres de lumière comme étant la clef de plusieurs mots d'une signification auguste, tels que, par exemple, *selam*, « le sa-

tous renaîtront au jour du jugement. Dis: En vérité, cela est certainement la vérité, et il n'y a pas de doute en elle! Et certes, Elle (la lettre *Syn*, la série des prophètes) renaîtra dans ce que le Point annoncera (1). Cela s'exécutera par la vertu du protecteur, de l'Eternel!

Ensuite le dixième paragraphe dit: Le serviteur (de Dieu, le prophète Mohammed) n'a pas élevé d'interrogation au sujet de ce qui est manifesté (dans le présent livre). Cela n'a pas été demandé dans le Korân. Pour vous (qui vivez actuellement), reconnaissez la vérité! (Le Korân) est la parole de l'Ange (parlant) de la part de Dieu, si vous avez confiance dans les préceptes de la religion. Ici se trouvent (déjà) les commande-

lut ». Si l'on entre plus à fond dans la valeur qui lui est propre, on y trouve encore plus de motifs de vénération. Le nom de la lettre étant composé des trois valeurs numériques *s, y, n*, vaut « 361 » et la définition de la nature de Mahomet étant *Wahed wahed*, l'unité de l'unité, on retrouve le même nombre 361. Mais c'est précisément ce que vaut l'appellation: *Men yezher-hu-Allah*, « Celui que Dieu manifestera », qui donne aussi 361. Il s'ensuit que la lettre de *Syn*, en raison de sa valeur numérique, est essentiellement unie à la notion de la nature prophétique. *Syn* veut donc dire ici le *Bâb* ou, pour mieux dire, la série de tous les prophètes.

(1) Le Point, c'est « Celui que Dieu manifestera » et qui apportera le point, la conclusion finale de toutes les révélations. Cette expression dernière de la vérité contiendra, elle, la somme de toutes les vérités précédemment dévoilées d'une manière incomplète et c'est ainsi que le *Bâb* annonce qu'elles renaîtront toutes en elle. Ainsi elle comprendra à la fois la Thora, les Psaumes, l'Evangile, le Korân et les manifestera de nouveau en y ajoutant ce qui leur manquait.

ments de « Celui que Dieu manifestera ». Dès lors, l'ombre du neuvième chapitre et l'ombre du dixième, approchez-les (ces chapitres, l'un de l'autre, de façon à les concilier et à les comprendre l'un par l'autre).

Ensuite le premier après le dixième paragraphe dit: En vérité, la résurrection finale est comme le tombeau: la vérité, c'est que Dieu ressuscitera tout ce qui sera de l'espèce des vivants que Dieu avait créés. Il les ressuscitera fidèles (aux préceptes de) leurs prophètes (respectifs). De même que vous, au jour du jugement vous ressusciterez dans la foi que « Celui que Dieu manifestera » vous aura donnée (1).

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième dit: Telle est l'explication du chemin de la vérité, et certainement, vous êtes en discussion sur ce sujet. La solution dépend de « Celui que Dieu manifestera ». Quand vous serez arrivés au jour de sa manifestation, vous serez éclairés par lui. Dis (toi, qui es le Bâb): Tous ceux qui étaient avant moi ont attendu mon jour. Lorsque j'aurai été manifesté, j'établirai ce qui sera leur religion. Puis, alors, vous serez tous instruits du chemin (qu'il faut suivre). Cela est l'indication utile pour eux dans (la poursuite de) la vérité si vous voyez juste.

(1) Cet état des âmes ressuscitées étant encore en état d'obscurité, d'impuissance spirituelle, est, en effet, comparable à l'inertie du tombeau, car toutes les révélations imparfaites dont les hommes auront conservé les préceptes, ne seront que ténèbres en comparaison de cette vive lumière que la révélation finale fera immédiatement éclater.

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième dit : L'explication de la balance (1). C'est le souffle de « Celui que Dieu manifestera ». La vérité sera victorieuse par son moyen, comme ce qui remporte la victoire sur l'ombre au moyen du soleil et après le coucher (2) ; certainement vous serez à la hauteur de l'Exposition (de la foi) et (de la conviction) des martyrs, si vous tenez compte de la balance (3).

Le quatrième paragraphe après le dixième, c'est l'explication de la supputation. De même que la balance, c'est la vérité : ainsi que tout ce qui est révélé dans l'Exposition (de la foi), (de même la supputation) est ce dont Dieu demande compte à l'homme et à toutes choses. O mes serviteurs, craignez !

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième : — En vérité, le Livre de Dieu provient de la vérité (même), c'est-à-dire de la parole de Dieu

(1) Ce mot *Balance* indique la juste mesure d'attention que l'on donne du fond de l'âme aux enseignements religieux, en prenant soin de ne pas laisser les mauvaises passions ou la légèreté naturelle l'emporter sur le poids que doit avoir la sagesse. Alors, il est évident que le croyant ne peut avoir l'attention requise que par la grâce ; c'est donc de la grâce qu'il s'agit ici.

(2) Après la mort du Bâb.

(3) C'est-à-dire que, lorsque la mort du Bâb vous aura fait perdre les avantages de son enseignement, vous n'en resterez pas moins aussi éclairés et aussi fermes dans la foi que le requièrent les préceptes et que le montre le dévouement des martyrs, si vous ne négligez pas ce qu'il faut pour conserver la grâce.

par (l'intermédiaire de) ma langue; si vous avez foi en la vérité!

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième: — En vérité, le paradis, c'est l'amour de Dieu, puis, sa satisfaction, et, certes, cela est la vérité sans égale! Certes, nous, nous serons à perpétuité dans elle! Celui qui se reporte à ce qui est dans le paradis, celui-là est celui qui se reporte à « Celui que Dieu manifesterà ». Et, donc, est-ce que vous n'entrerez pas dans le paradis? Et, certes, le feu (de l'amour), avant qu'il soit métamorphosé en la lumière du feu de Dieu, c'est-à-dire en « Celui que Dieu manifesterà », avant que ce (dernier) ne vous ait inspiré son souffle, entrez dans ce feu! Et, certes, ce feu de l'amour est dans la vérité! Il n'y a rien d'égal à lui, si vous êtes une fois entrés en lui, c'est que vous considérez toute son excellence!

Ensuite le septième paragraphe après le dixième: — L'explication du feu que je n'aimerai jamais, c'est l'explication de celui qui ne croit pas en « Celui que Dieu manifesterà », c'est-à-dire celui qui n'a pas cru précédemment. Celui qui se rapproche de ce (dernier) ne se rapproche pas du feu (de l'amour). En vérité, ô mes serviteurs, craignez!

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième: — L'heure dans laquelle Dieu donnera des explications par sa parole (l'heure du jugement), si cela lui plaît, certainement ayez y foi!

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième:

me: — Je n'ai pas révélé, dans l'Exposition, le jardin de la nature de la sublimité (la nature de Dieu); (j'en ai laissé le soin) au temps de « Celui que Dieu manifestera ». Puissiez-vous croire à ses préceptes!

LA TROISIÈME UNITÉ

O Dieu! au nom de Dieu, le très grand, le très saint! En vérité, moi, je suis Dieu! Il n'y a pas de Dieu, excepté moi, et, en vérité, ce qui est en dehors de moi, c'est ma création. Si elle suit la bonne direction, dans ma direction, elle devient comme le miroir dans lequel est perçu le soleil de ton ascension (1). Voilà ma création! dis : En vérité, ô ma création, tu viens de moi; dès lors, adore!

Et, certes, le premier paragraphe de la troisième unité, soyez convaincus de ce qu'il contient. Tout ce qui porte le nom d'une chose m'appartient, et ce que tu possèdes, cela est ce qui est à moi! Dis: En vérité, ô ma création, dans la dernière manifestation (au jour du jugement dernier), tu possèderas de mon bien donné par moi.

Ensuite le deuxième paragraphe (dit) : Ce que je dis c'est la vérité! Je crée par son moyen tout ce que je veux! Certes, la vérité sort de la vérité, et, certes, ce qui est en dehors de la vérité est en dehors de ma parole, c'est-à-dire en dehors de ce que tu annonces. Dès lors, tout ce qui est erreur

(1) Dieu parle ici au Bâb.

et tout ce qui est certitude, existe assurément à l'état manifeste par ce que tu dis. Dis: En vérité, ô mes serviteurs, adorez!

Ensuite le troisième paragraphe (dit): Lorsque nous te ferons comparaître au jour du jugement, alors, dans ce que nous avons révélé auparavant (avant ta mission), nous rejetterons encore ce que nous avons révélé précédemment, au temps où tu as reçu la permission (d'enseigner), et, en vérité, nous sommes le patient (1).

Ensuite le quatrième paragraphe dit: Nous ne t'avons rien révélé pour ceux qui t'ont précédé (les prophètes antérieurs), et rends grâce (du surcroît de faveur que tu as eu de plus qu'eux). En vérité, l'avantage que nous t'avons accordé en plus est comme l'avantage du Korân sur l'Évangile, c'est-à-dire l'avantage de Mohammed à l'égard de Jésus. Dis: En vérité, ô mes serviteurs! attendez (patiemment) ma manifestation dans le dernier jour.

Ensuite le cinquième paragraphe (dit): En vérité, les tombes de l'Unique (2) se lèveront lorsque nous appellerons (toute chose) au jour de ma manifestation. Alors vous reviendrez à Moi. Certainement elles se sont levées autrefois en moi (3). En vérité, ô mes serviteurs, vous reviendrez à moi!

Ensuite le sixième paragraphe (dit): Tout ce qui porte le nom d'une chose quelconque, cela

(1) Nous saurons attendre jusqu'à la fin des temps pour faire connaître la vérité toute entière.

(2) Des dix-neuf impeccables qui composent l'Unique.

(3) C'est-à-dire que les dix-huit disciples et le Bâb n'ont jamais été morts dans la pensée de Dieu.

n'est pas en dehors de la création, et il n'y a pas de tiers entre cela et moi. Dis : Certes, je suis la vérité! et, certes, il n'y a hors de moi, assurément, que la création! Donc, en vérité, ô mes serviteurs, vous verrez ma manifestation dans le dernier jour.

Ensuite le septième paragraphe (dit) : Jamais on ne me contempera tout entier jusqu'à ce qu'on m'ait vu (au jour du jugement), et toutes les explications que j'ai révélées à ceux qui sont en rapport avec moi (1), cela a lieu de même entre toi et les prophètes qui t'ont précédé ou qui te suivront (2). Dis : Ce sera là le plus auguste des paradis, si vous contemplez Dieu après (avoir compris) son explication. Dis : Attendez aucune chose pour l'amour de moi, si ce n'est après que vous aurez aperçu que ce qui est en cette chose tourne à ma satisfaction. En vérité, ô vous qui m'aimez, adressez tous vos désirs vers « Celui que je manifesterai (3) », dans la vie (4).

(1) C'est ce que les Sunnites rendent par le mot *lega*. Les bâbys ont adopté la même expression; il s'agit des prophètes qui jouissent de l'entretien de Dieu et sont en contact avec sa nature.

(2) C'est-à-dire que la révélation que Dieu fera de sa nature, bien que de plus en plus étendue à mesure que les temps passeront, ne sera jamais complète jusqu'au jour du jugement.

(3) L'homme ne doit accorder son attention et ses désirs qu'à ce qui plaît à Dieu, et ce qui lui plaît, c'est la foi que le Bâb vient annoncer.

(4) Cela signifie, à la fois que Dieu manifesterà son mandataire en lui faisant revêtir les formes de la vie, et aussi qu'il lui donnera le caractère dont il sera revêtu en lui conférant la valeur numérique du mot *hyy*, la vie, valeur que l'on a vue plus haut.

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : En vérité, tout ce que nous avons créé de toutes choses est (défini) dans cette explication. Attachez-vous à l'étudier.

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Ce qui est dans cette explication, certes, a été révélé dans les (dix-neuf) personnes de l'Unité. Il vous faut lire ces préceptes : Dieu atteste qu'en vérité, lui, il n'y a pas de Dieu, sinon lui, le miséricordieux, le seigneur du trône, le sublime! Dieu, il n'y a pas de Dieu, sinon lui, le protecteur, l'Eternel! Dieu, il n'y a pas de Dieu sinon lui, le roi, le souverain, le tout-puissant, le manifesté, l'incomparable, le grand! A lui appartiennent les noms de la perfection, à lui, adressent leurs prières tout ce qui est dans les Cieux et sur la terre et tout ce qui entre les deux. Dis : Gloire à lui! Il n'a pas de compagnons comme vous lui en attribuez. Dieu, il n'y a pas de Dieu sinon lui, le vrai, le savant, l'immuable, l'omnipotent! A lui appartiennent les noms de la perfection! Tout ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre se prosterne devant lui, ainsi que ce qui est entre les deux! Il est le sublime, le chéri (1)!

Ensuite le dixième paragraphe (dit) : Ce qui est dans le (présent) chapitre se concentre dans le verset (qui suit) : Vous êtes le nombre de toutes choses (2). Lorsque vous réunissez en un l'âme et

(1) Il y a, dans cette série de noms divins, dix-neuf noms qui correspondent aux dix-neuf personnes saintes formant l'Unité.

(2) Ceci s'adresse à l'unité formée de dix-neuf.

le souffle (lorsque vous vous absorbez dans une méditation profonde), lisez et ne soyez pas muets (1) ; ensuite réfléchissez. Dieu atteste qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu sinon Lui ! De Lui vient l'action créatrice et le décret (créateur). Il donne la vie et il donne la mort. Puis il donne de nouveau la vie. Et en vérité, Lui, c'est Lui le vivant ! Il ne meurt pas. L'empire de toutes choses est dans son poing. Il crée ce qu'il veut par ses décrets. En vérité, Lui, il est omnipotent !

Ensuite le premier paragraphe après le dixième : Ce qui a été révélé dans ce (livre), au premier verset, (c'est-à-dire) : « Au nom de Dieu le très grand, le très saint », considérez-le comme produisant les lettres de l'Unique.

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième (dit) (au sujet de) ce qui est rapporté ici, considérez la première lettre comme correspondant au Point (2). Celui-ci est « Celui que Dieu manifesterà ». Les lettres de la vie sont, à l'égard de ce dernier, comme un miroir à l'égard du soleil. Ainsi, occupez-vous (de même) à réfléchir en vous tous les attributs et toutes les qualités qui dépendent de lui (Celui que Dieu manifesterà), afin d'en avoir une appréciation parfaite (quant à leur nom-

(1) C'est-à-dire ne négligez pas de lire constamment et de faire parler votre esprit.

(2) Le Point, c'est Dieu ; c'est le principe de toutes choses incarné dans tous les prophètes, partant dans le Bâb. Ainsi, le Bâb est le point dans les dix-neuf, ce qu'étaient Moïse, Jésus, Mahomet, ce que sera aussi « Celui que Dieu manifesterà. »

bre de dix-neuf et aux particularités qui s'y rattachent). C'est là l'essence de l'explication. Celle-ci expose la nature de « Celui que Dieu manifestera », d'après ce qu'est celle de son Seigneur, afin que vous la compreniez : En vérité, moi, je suis Dieu. Il n'y a de Dieu sinon moi, le roi, le manifesté, le souverain. Dis : Ce qui est en dehors de moi, c'est ma création. Que tous m'adorent! Dis: Dieu est mon maître; et vous, en vérité, ne donnez en aucune chose d'associé à Dieu, votre Seigneur, et n'adressez vos prières à personne sinon à Dieu, votre Seigneur, le miséricordieux!

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Ne cherchez pas à connaître le commencement et la fin, si ce n'est le moyen du Livre (1), et, certainement, restez tranquilles tous et chacun chez vous (2). Puissiez-vous être modérés!

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, apprenez par cœur tout ce qui est révélé dans cette Exposition. Donnez-lui une forme (matérielle) pareille à une façon de tableau très soigné. Ne l'écrivez pas d'une autre façon que celle qui lui convient; puis garantisiez (le volume ainsi produit) par une reliure excellente. Et qui que ce soit qui en parlera avec des

(1) C'est-à-dire: Ne demandez pas à Dieu d'autres explications que celles qui sont dans le livre actuel, et ne sollicitez pas d'autres preuves que celles qu'il vous y donne. Par exemple, ne cherchez pas à obtenir des miracles.

(2) Ne vous agitez pas pour satisfaire une curiosité inutile et prohibée.

expressions en dehors de la convenance et du respect, le voile tombera sur lui. Ne soyez pas du nombre de ceux pour qui le voile existe (1) !

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Si vous croyez en Celui que je manifesterai au jour du jugement, alors, en vérité, vous avez été avec moi et pour moi dans toutes vos existences (successives) ; vous (y) avez été des croyants, et, s'il n'en est pas ainsi, demandez pardon à Dieu ! Dès lors, repentez-vous (de vos erreurs) !

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ne faites rien que suivant ce que nous vous avons révélé, et n'ordonnez rien que dans la même (limite). Dis : En vérité, Lui, il est le soleil (2). En vérité, il vous détermine (tels que vous devez être) ainsi que vos actions. (Celles-ci) sont comme des miroirs où l'on voit ce que vous aimez. (En suivant la règle tracée ici), vous vous trouverez conversant avec la vérité.

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : N'écrivez pas mes signes sinon de la plus belle écriture en tant qu'il est en votre pouvoir, et si, eu égard à un seul (écrivain), il y a une lettre qui ne soit pas de la plus belle écriture, (alors) relativement à lui, son travail est perdu (3). (Il en

(1) Un voile tombera entre le coupable et la compréhension du Livre. Il n'y pourra rien saisir.

(2) Le Bâb est le soleil.

(3) Dans toutes les religions, dans le christianisme même, avant l'invention de l'imprimerie, copier les livres saints constitue une bonne œuvre. Le Bâb dit ici que, si une copie

est ainsi pour tout le monde), excepté pour les enfants, pendant le temps qu'ils apprennent (à l'école).

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième (dit) : A celui qui veut écrire la parole de Dieu, dis : Exécute d'abord pour toi-même un exemplaire excellent (1). Ensuite, donne (une copie) à qui tu voudras, et cela, certainement, c'est la mesure exacte de la vérité.

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, dépensez du bien (que vous tenez) de moi (au profit) de ce qui a été révélé par rapport à moi, dans la proportion où vous le pourrez faire. C'est pourquoi il t'a été révélé ce que vous devez (exécuter). Si vous trouvez quelqu'un dont l'écriture ait une valeur égale à celle de la terre entière et de ce qui est dessus, certes, donnez-lui (tout cela), afin qu'il écrive les noms : le Secourable, l'Eternel (et ceux qui suivent). Et tout ce que je vous ai ordonné, au sujet de l'excellence de l'écriture, ne saurait jamais être que pour la meilleure compréhension des âmes (du sens des mots), c'est-à-dire pour vos enfants (vos œuvres). Ensuite, certainement, vous

est défectueuse, même d'une seule et unique lettre, le copiste perdra tout le mérite qu'il aurait acquis sans cela. Ce précepte, très sage, est malheureusement très mal suivi dans l'état actuel de persécution et de trouble. J'ai eu dans les mains des copies où les interprètes bâbys eux-mêmes ne pouvaient voir le texte, à travers les lettres incorrectes et les fautes, que parce qu'ils le savaient par cœur.

(1) Cette règle existe aussi chez les Juifs.

serez réunis parmi les comptés (ceux qui font partie du compte des élus). Dès lors, rendez-moi grâces!

LA QUATRIÈME UNITÉ

Le premier paragraphe de la quatrième unité (dit) : O Dieu! Au nom de Dieu, le très grand, le très saint! En vérité, je suis, moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le plus sublime de ce qu'il y a de plus sublime! En vérité, je t'ai créé et j'ai déterminé pour toi deux emplois: c'est-à-dire un emploi suivant lequel tu ne verras jamais en lui (en cet emploi) que moi-même, et, par cet emploi, tu raisonneras sur moi de cette manière-ci: En vérité, je suis moi! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le Seigneur des mondes (1)! — Par l'autre emploi, tu me prieras et tu me rendras grâces, et tu me loueras et tu m'adoreras, et tu seras, à mon égard, du nombre de ceux qui se prosternent. Voilà le premier paragraphe de la première Unité.

Ensuite je passe au deuxième: Dis : Celui qui rentre en moi rentre en Dieu, mon Seigneur, et celui qui ne rentre pas en moi ne rentre jamais en Dieu. Dès lors, rapportez à sa considération ce commandement, que vous recevez ici (2).

Ensuite, dans le troisième paragraphe, (il est

(1) C'est-à-dire: pensant de Dieu ce qu'il pense, lorsqu'il dit de lui-même: En vérité, je suis moi! il n'y a pas de Dieu, etc.

(2) C'est-à-dire: Pensez que cet ordre a été donné relativement à lui.

dit) : Je ne dois pas être adoré (comme je le suis par) ceux qui m'adorent suivant un (autre) commencement (1) ; C'est-à-dire que l'espèce de ton commencement était décrétée pour le temps qui a précédé et pour celui qui a suivi ta manifestation, dès l'époque où tu étais confiné dans le ventre de ta mère. Si tu ne t'y étais jamais remué (dans le ventre de ta mère) en vertu de cette possibilité du mouvement (que tu as eue) (2), tu ne serais pas parvenu à mon commencement (3), et, en vérité, toi, tu es unique (4). Je n'ai créé, par rapport à toi, rien de comparable, ni d'égal, ni de semblable, ni de symétrique, ni de pareil. C'est ainsi que je crée ce que je veux, et, en vérité, moi, je suis moi, le tout-puissant, le savant!

Ensuite, dans le quatrième paragraphe, (il est dit) : En vérité, j'ai créé l'essence de toutes choses (de manière à la résumer) dans la forme de l'homme, et j'ai déterminé toute nature de formes) dans « Celui que je manifesterai ». Dis : En vé-

(1) Ce que le Bâb entend ici par commencement, *bedd*, c'est la règle, ce sont les préceptes d'un culte particulier, fixés par Dieu avant même l'apparition, la manifestation de ce culte. Le Bâb dit ici qu'il ne faut plus adorer Dieu d'après les institutions des prophètes précédents, mais d'après celles qu'il apporte et qui étaient décrétées alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère, et arrêtées dans leur vérité éternelle.

(2) Si tu n'aurais jamais en la vie qui t'a fait trouver le mouvement dans le ventre de ta mère.

(3) Tu n'aurais jamais pu être l'intermédiaire de la révélation actuelle, qui ne pouvait avoir lieu sans ton incarnation.

(4) Aucun prophète n'aurait pu te suppléer.

rité, moi (le Bâb), je suis le premier d'entre vous, extrait de vous-mêmes, par rapport à vous! En vérité ô mes serviteurs, attendez votre supérieur (1)!

Ensuite dans le cinquième paragraphe, (il est dit) : Tous les cycles de préceptes sont des (commandements) d'amour (aboutissant) à moi. En vérité, ils prescrivent mon adoration. Dis: O vous, femmes et hommes, attendez « Celui que je manifesterai ». Celui-là est votre bien-aimé. Tous, dans les nuits et dans les jours, vous le désirez.

Ensuite, dans le sixième paragraphe (il est dit) : En vérité, ne demandez pas (à comprendre) ce que je fais, et tout provient de mon unité (d'essence), et « Celui que je manifesterai », interrogez-le. Et j'ai déterminé « Celui que je manifesterai » pour être votre gardien. Dis: Si vous interrogez (le Bâb) sur ce qu'il fait, comment croirez-vous en moi (Dieu)? Et, en vérité, lui, certainement, il vous interrogera sur toutes choses, et ne répondez que la vérité.

Ensuite le septième paragraphe (dit) : Toutes choses ont leur commencement en moi: Vous l'avez. Et toutes choses sont en toi; certes, elles reviendront à moi.

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : Tout ce qui est dans tes préceptes et qui a été révélé par rapport à toi a la puissance de créer, de sustenter, puis de faire mourir et de rappeler à la vie (2).

(1) Celui que Dieu manifestera.

(2) Ceci doit s'entendre non seulement dans le sens mystique et intellectuel, mais aussi dans le sens talismanique.

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Celui qui s'élève par l'effet de cette Explication devient un roi. Il est le gardien de toute ma puissance. Dis : Détermine donc pour moi, ô Dieu, (que je sois) celui qui est le plus puissant des puissants ! Certainement (vous bâbys) écrivez son nom (1) et ce qu'il fait ; certainement je vous en récompenserai lorsque vous retournerez à moi (en vous rendant) très supérieurs à ce que vous étiez parmi mes ouvriers, et, certainement, vous guiderez, au jour de la manifestation du jugement dernier, (les troupes de mes) fidèles, afin que la récompense soit donnée suivant la justice. Certainement, nous avons établi que tous ceux qui coopèrent à cette (œuvre actuelle) sont des croyants.

Ensuite le dixième paragraphe (dit) : N'enseignez que ce qui a été révélé dans cette Explication ou ce qui est composé à son sujet, suivant la science (numérique et alphabétique) des lettres, et (enfin), ce qui résulte de la connaissance de cette Explication. Dis : En vérité, ô mes serviteurs, soyez retenus et n'inventez rien ! (n'ajoutez rien de votre crû à ce qui est dans l'Explication). Puis apprenez par cœur (la doctrine) et répandez-la).

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : En vérité ne transgressez pas les limites et ne donnez pas d'affliction (à ceux qui) suivent les

(1) Le nom du Bâb. Il y a dans le texte *votre nom* , parce que le nom du prophète est pris pour celui de toute la réunion des fidèles, et réciproquement. C'est un usage très général en Asie.

règles de l'Explication, et n'attristez personne, et, certes, c'est là la plus grande des prescriptions. Puissiez-vous ne pas être attristés par « Celui que je manifesterai », et quiconque sort de la limite (tracée ici), « Celui que je manifesterai » ne jugera pas qu'il soit dans la droite voie, si ce n'est que « Celui que je manifesterai » y conduira. Dis: En vérité, ô vous qui êtes dans la droite voie, marchez avec fermeté dans ma voie!

Ensuite le deuxième paragraphe après le commencement du dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, délaissez les sanctuaires de la terre (1), et ce qu'ils ont (de gloire, d'honneurs), transportez-le à l'Unique (2).

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, magnifiez les demeures de l'Unique en tant que vous le pourrez!

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, si vous cherchez protection près de ces sanctuaires, il convient que vous soyez respectés par les hommes, et que ceux-ci n'exercent pas de pouvoir sur vous (tant que vous occuperez de tels asiles) (3). Ceci est afin

(1) C'est-à-dire la Kaaba de la Mecque et les tombeaux sacrés de Médine, de Kerbela et de Meshhed ou de Goum.

(2) L'unique étant composé de dix-neuf existences saintes, les tombeaux des dix-neuf personnages qui en ont été animés sont indiqués ici par le mot l'Unique, bien que ces tombeaux soient dispersés en des lieux différents, et que même il en manque un, le corps de Moulla Housseïn-Boushrewyeh, le premier des apôtres, ayant été brûlé après le martyre du saint, et les cendres jetées à la mer.

(3) Ceci est destiné à transférer aux tombeaux des saints

que vous soyez protégés au jour du jugement par ceux qui seront suscités hors de leurs tombeaux, et les choses ne se passeront pas comme auourd'hui; vous serez efficacement protégés par eux, et vous opérerez par leur moyen, quand seront brisés les cieux et la terre et ce qui est entre les deux, quand vous entendrez (l'appel dernier); et, dès lors, comment ne savez-vous pas ce qui vous importe (1) ?

Ensuite dans le cinquième paragraphe après le dixième, (il est dit) : Et n'empêchez personne de chercher protection au près de Dieu, ni par conséquent auprès des Lettres de sa vie (les 18), dans le temps où règne la manifestation (2), et cela jusqu'au jour dernier, et, avant ce (jour), réglez votre conduite sur ce qui précède, et, certes, de même lorsque quelqu'un cherche asile auprès de l'Unique (Dieu, c'est-à-dire les 19), si on lui accorde son chemin libre, (cela) est meilleur devant Dieu que si on lui met obstacle. En vérité, ô serviteurs, tenez-vous en relation (avec les lieux saints) !

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs venez à ma maison.

bábys le droit d'asile aujourd'hui attaché à ceux des saints musulmans.

(1) Au jour du jugement dernier, ceux qui auront respecté le droit d'asile aux tombeaux des saints auront acquis un droit à la protection de ceux-ci, et cette protection ne sera plus bornée et souvent précaire comme on la peut voir en ces temps-ci: elle sera toute puissante et couvrira ceux qui seront autorisés à la réclamer. Comment donc pourriez-vous hésiter à remplir le devoir qui peut vous acquérir un tel bien ?

(2) Dans le temps où la religion du Báb est triomphante.

C'est la maison que Dieu a créée. Voilà ma maison! Donc ne trafiquez pas de ce qui constitue ses dépendances (1). Autant que vous en aurez la puissance, certes, il faut que vous en augmentiez la gloire!

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : Ne trafiquez pas des dépendances de la maison (2). C'est le temple de Dieu, et, certes, vous tous, restreignez-vous dans la limite de vos biens, suivant la mesure que vous en possédez (3). En vérité, que vos amis le sachent (4). Alors ceux qui eurent cherché protection (auprès de la maison de Dieu), ce qu'ils auront aimé, en vérité, ils l'écriront (5). Et, en vérité, le temple sacré (6) est ce (lieu-ci), qui enfantera en lui « Celui que Dieu manifesterà (7) », c'est-à-dire ce (lieu) où je l'enfanterai. Dis : la vocation d'Ahmed (de Mohammed) est l'Explication que je donne (8). Vous, entrez

(1) Du territoire qu'elle occupe et des alentours.

(2) Il s'agit ici du lieu où le Bâb a été emprisonné, près d'Ardebyl, et où il a écrit cette exposition.

(3) Ne cherchez pas à augmenter vos richesses en achetant ou en vendant la maison ou ses dépendances.

(4) Que tous vos coreligionnaires soient instruits de ce commandement.

(5) Ceux qui auront joui des immunités des lieux saints écriront et feront connaître à tous, les avantages qui les auront remplis de joie, et s'ils n'étaient pas bâbys, ils le deviendront, ainsi que les personnes instruites par eux de leur bonne fortune.

(6) Il faut intercaler ici mentalement cette phrase : « n'est pas la Kaaba de la Mecque, mais ce lieu qui enfantera, etc.

(7) « Celui que Dieu manifesterà » naîtra dans la prison du Bâb.

(8) C'est-à-dire qu'il définit sa propre mission comme analogue à celle que Mahomet a remplie.

dans ce (temple, qui est) ici, afin d'y faire la prière, et n'ayez pas d'espoir en ma maison ni dans cette vocation (analogue à celle d'Ahmed), à moins que vous ne vous mettiez en possession de ce chemin où vous marcherez sans hésitation. Celui qui a le pouvoir d'entrer en moi ou dans ma maison n'en deviendrait pas possesseur! C'est-à-dire qu'il faut vous introduire auprès de « Celui que je manifesterai ». Par là, vous entrerez dans la maison de Dieu, votre Seigneur, et vous serez confondus (de respect) devant lui et vous adorerez!

Puis le huitième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, si vous avez envie d'aimer à faire le pèlerinage de ma maison, donnez à l'Unité des (19) surveillants, assis à leur place, quatre miskals d'or. En vérité, eux, ils s'associeront à vous dans la perfection de l'amitié, et, certainement, (l'obligation de donner cette somme est remise) à ceux qui ne le peuvent pas. Et celui (des serviteurs du temple) qui exerce l'autorité, et celui qui obéit, et celui qui sert, et celui qui lit (dans le sanctuaire), puissent-ils rendre grâces (à ceux qui leur donnent les quatre miskals d'or (1) ! Le pèlerinage a pour but de vous

(1) Le Báb parle ici au présent, dans la certitude que sa prison deviendra le temple qu'il annonce. Chacun des 4 miskals vaudra 19 kérats d'après la division en 19, qui est fondamentale dans la nouvelle foi et qui s'étend à tout absolument. Ainsi, l'année a 19 mois et le mois 19 jours, et le jour 19 heures, etc. Chacun des miskals d'or se réfère à un des quatre archanges. Il y aura aussi en l'honneur de ces quatre grandes existences, quatre grands voiles étendus sur les murailles du temple, l'un blanc, l'autre jaune, l'autre vert, l'autre rouge, tous en soie. Outre les 19 places de

faire connaître le Seigneur de la maison. Donc, franchissez la porte de la maison (1). C'est ce (pèlerinage) qui vous instruit dans la science intérieure de l'intérieur de ce qui est visible dans le visible. Cette (œuvre a pour but) moi-même au jour du jugement (2). En vérité, ô mes serviteurs, apprenez!

Cette (œuvre) est pour que vous espériez en « Celui que je manifesterai ». En vérité, c'est comme quelqu'un qui marcherait du côté (de Celui que je manifesterai). (Quoi!) dès lors, vous ne monteriez pas à Lui! Dans ce temps (au jour du jugement), vous monterez tous à ma maison en plus grand nombre qu'auparavant, et ceux-là (qui ne viendront pas) resteront derrière le voile à l'égard de Celui (Dieu) qui a établi la maison (pour être sa) maison (3).

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième dit: Si vous voulez empêcher que les femmes ne se fassent du chagrin, ne leur refusez pas ce qu'elles désirent (quant au fait d'aller en pèlerinage) pourvu qu'elles n'aient pas (à essayer) trop de fatigues

l'Unité des 19 surveillants et celles des subdélégués, des lecteurs et des serviteurs qui ont été énumérés, il y aura aussi 19 places pour les hommes et 19 pour les femmes. On exécutera des processions et des cérémonies pompeuses au son de la musique.

(1) Les Shyytes, dans leur pèlerinage à la Mecque, font le tour de la Kaaba, mais n'y entrent pas. Ici, les bâbys marquent leur supériorité.

(2) C'est-à-dire de vous attirer à moi au jour du jugement.

(3) Les incrédules ne verront pas Dieu et ne jouiront pas de ses bienfaits.

dans le chemin (1), et lors qu'elles sont (domiciliées) sur le territoire du sanctuaire (2). Mais celles-ci (les femmes), lorsqu'elles veulent entrer dans le sanctuaire, (il faut que ce soit pendant) la nuit, et qu'alors elles s'asseoient à leurs places (indiquées) devant l'Unité des surveillants, et on leur expliquera Celui qui les a créées, et, ensuite, elles retourneront dans leurs demeures.

Et si elles désirent l'amour de leurs maris et de leurs enfants, cela vaut mieux pour elles, et qu'elles ne s'occupent pas de ce qui pourrait leur donner du chagrin. Et, en vérité, vous (femmes), vous avez été créées pour vous-mêmes et pour vos enfants (3). Donc vous n'êtes pas maîtresses de faire des voyages, et, certes, rendez grâces à Dieu pour ce dont il vous a dispensées! Et Dieu est le Savant, le Sage!

En vérité, ô Unité des surveillants chargés de l'*Aléf* et du *Ja* (4), ne demandez à personne de l'argent. Certes, chacun connaît ce qui est commandé à cet égard, et vous, qui êtes sous ma main et que nous avons établis pour la conservation de ma maison, adorez-moi! Et, en vérité, moi, je vais et je viens dans cette maison et vous n'en savez rien! Et, en vérité, faites du bien à tous ceux qui entrent dans ma maison. Puissiez-vous me contempler!

(1) Les pèlerinages sont un des plus grands plaisirs des femmes persanes.

(2) Parce qu'alors il y a peu de peine.

(3) Le Bâb fait ici allusion à la faiblesse physique des femmes, et aux soins constants que leur santé réclame.

(4) Aux soins desquels tout ce qui est du temple est remis depuis le commencement jusqu'à la fin.

LA CINQUIÈME UNITÉ

O Dieu! au nom de Dieu, le très grand, le très saint! En vérité, moi, je suis Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le primordial du primordial! Certes, j'ai révélé dans le premier paragraphe de la première unité que vous deviez élever une unité de temples, (c'est-à-dire 19), dans le lieu où je suis né en tant que cela sera en votre pouvoir.

Ensuite le deuxième paragraphe (dit) : En vérité, par ma grâce, vous élèverez des temples du Vivant (1). Ensuite le nombre des lumières qui seront (allumées) dans ces temples, entretenez-le (2)!

Puis le troisième paragraphe (dit) Certes, nous avons déterminé le cycle de dix-neuf mois (pour chaque année). Puissiez-vous tout organiser (conformément à la constitution de) l'Unité!

Puis le quatrième paragraphe (dit) : Nommez-vous toujours de mes noms (3), et, certainement, nous t'avons déterminé (toi le Bâb) pour être (le représentant de) ma valeur. Dis: En vérité, ô ma création, que tous tes désirs s'adressent à moi et appelez-vous des noms de Mohammed, et d'Aly, et

(1) C'est-à-dire un groupe de dix-huit temples, valeur indiquée par le mot « le Vivant, » comme on l'a vu plus haut.

(2) Il doit y avoir, dans les temples, 2.000 flambeaux.

(3) L'importance majeure des noms pour ceux qui les portent est une théorie primitivement assyrienne. Les juifs et les musulmans l'ont eue également de tout temps. Une tradition du prophète dit : *الاسماء تنزل من السماء*, . Les noms descendent du ciel.

de Fathemèh et de Medhy, et de Hady (1). Et, en vérité, de toutes les lettres de ton nom nous avons déterminé d'autres noms (2). Dis: Tous (les hommes) viennent de moi, et, en vérité, moi je viens de Dieu, mon Seigneur, et il n'est personne qui procède de lui, sinon Dieu! Celui-là (Dieu) est le souverain des mondes! Celui-là est le chéri des mondes! Celui-là est le possesseur des mondes! Celui-là est le but que se proposent les mondes! Celui-là est l'adoration des mondes! Celui-là est le désir des mondes! Celui-là est votre Dieu, et votre roi, et votre Seigneur, et votre maître, et votre souverain, et votre possesseur, et le célébré des mondes!

Puis le cinquième paragraphe (dit): Et, certainement, vous prendrez à celui qui n'a jamais pénétré dans l'Explication (3) tout ce qu'il possède. Et s'il embrasse la foi, rendez-le lui. (Cette règle doit être observée partout), si ce n'est dans les pays où vous n'avez pas d'autorité.

Puis le sixième paragraphe (dit): Si une terre est conquise par (les partisans de) l'Exposition, qu'on lui prenne ce qui a le plus de valeur, pour le (donner) à celui qui commandera les fidèles, et

(1) Ceci veut dire aussi: Appelez-vous des noms de Mahomet, d'Aly et de Fathemèh, et vous serez bien dirigés et vous dirigerez bien. Aly, Mohammed sont les deux noms du Bâb. Gourret-oul-Ayn, se nommait aussi Fathemèh.

(2) C'est-à-dire que tous les noms commençant par une des lettres qui entrent dans la composition des noms indiqués ci-dessus sont également donnés de Dieu.

(3) A celui qui n'est pas bâby, à l'infidèle.

(ensuite) conservez les existences (ne mettez personne à mort pour cause de religion). En vérité, il ne faut pas faire de changement à l'égard de celui qui fait le commerce (dans le pays conquis) (1) et s'il n'y a personne (qui se livre à ce genre d'occupation), qu'on fasse le commerce en mon nom avec la valeur de ce (qui aura été pris aux infidèles), et que (celui qui sera proposé à cet emploi) prélève un droit pour lui-même, sur toute (somme de) mille qu'il vendra où qu'il achètera (jusqu'à concurrence) de cent; (c'est) le don qui est fait par moi à « Celui que je manifesterai dans la vérité ». Ensuite il (le préposé) prendra le prix du Hâ (le cinquième) et il le conservera pour les lettres primitives (les 19), sous l'œil des croyants; ensuite il prendra de Waw (le sixième) pour (les femmes, les enfants et l'entretien des tombeaux) des martyrs; ensuite il mariera avec (le reste de l'argent les gens de) la religion qui sont sans ressources. Puis il (2) fera du pays ce qu'il voudra, et il donnera à chacun, dans son armée, selon son droit, et s'il y a quelque chose de surplus (en dehors du partage du butin), il l'emploiera (aux dépenses) des temples, ou bien, il le donnera tout entier aux fidèles, ce qui vaut mieux, suivant la (prescription) du livre de Dieu, et (il le donnera) de manière à ce que tous (les fidèles) sur la terre aient quelque chose (du butin). C'est là le bienfait de Dieu! En vérité, lui, il est le bienfaisant, le généreux.

(1) Il faut le laisser librement trafiquer comme il faisait auparavant.

(2) Le Bâb ou ses lieutenants.

Ensuite, le septième paragraphe (dit) : tout ce qui vient aux mains des (partisans) de la foi est pur, et ce qui appartient (encore) à ceux dont la croyance est en dehors (c'est-à-dire : aux musulmans, aux chrétiens, aux juifs), l'est également aussitôt que cela tombe au pouvoir (des vrais croyants). Dieu t'a accordé une faveur en te permettant de trafiquer avec tes frères (d'abord), puis (en second lieu) avec les gentils. Dis : Lorsque quelque chose vient (aux mains de) celui qui croit à l'Explication, cette chose, est pure, dès cet instant. En vérité, ô mes serviteurs, il vous faut rendre grâces ! Et, certainement, faites le commerce comme il vous plaira dans tout l'univers. Plaise à Dieu que vous deveniez possesseurs de tout ce qui est agréable !

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : Lisez l'Exposition ! Par cet exercice, vous deviendrez maîtres des perles de l'Océan de l'Exposition ; et ne vous contentez pas à moins de dix-huit chapitres (par séance). En vérité, si vous n'avez pas appris (à comprendre l'Exposition), dites : « En vérité, lui, il est Dieu, mon Seigneur ! et je n'associe rien à Dieu, mon Seigneur ! » (En agissant ainsi), certainement, il ne vous arrivera aucun mal au jour de mon retour, et alors vous serez, par (la vertu de) votre propre parole, (mis) au nombre des justes. Il ne te sera (d'ailleurs) d'aucun profit que tu écoutes l'exposition de ma manifestation, si tu es de ceux qui restent assis (dans une foi inerte et muette).

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : tenez compte de moi dans les noms de toutes choses, en

prononçant mon nom, et quand même (l'idée du) danger serait dans ton cœur, sois au nombre de ceux qui tiennent compte de mon nom!

Le dixième paragraphe (dit) : En vérité, je t'ai donné les *formes* et les *cercles* (1) et je t'ai témoigné ainsi ma faveur. Dis: Toute l'Exposition (est contenue) dans ceux-ci (les formes et les cercles). Certes, tracez-en autant que vous pourrez, afin de les lire!

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : Et certes, faites l'Azayem (2) à chaque naissance d'enfant cinq fois et debout, et après chaque fois, prononcez dix-neuf fois (ces paroles) : Nous croyons tous en Dieu, et nous mettons tous notre foi en Dieu et nous avons tous commencé en Dieu, et nous retournerons tous en Dieu et nous tirons tous notre joie de Dieu!

Au moment de la mort, il faut faire l'Azayem trois fois, puis dire dix-neuf fois: Nous sommes tous les serviteurs de Dieu! Puis, après avoir fait l'Azayem une première fois (il faut dire) : Nous tous, nous nous prosternons devant Dieu; nous tous, nous sommes les sujets de Dieu; nous tous, nous adressons nos prières à Dieu; nous tous, nous ren-

(1) Ce sont deux espèces de talismans de construction fort ancienne. *Les formes* représentent une étoile à cinq pointes, dont chaque ligne est composée de versets spéciaux; au milieu, et dans les cinq compartiments formés par l'intersection des lignes, sont écrits des noms de Dieu. Ce talisman est destiné aux hommes. Celui qui est attribué aux femmes est de forme ronde et beaucoup plus compliqué.

(2) La récitation de la série des noms de Dieu.

dons grâces à Dieu; nous tous, nous sommes dans l'attente de Dieu! »

Et, en vérité, vous enterrerez les morts dans le cristal (1), ou bien dans la pierre polie. Puissiez-vous, prendre là votre demeure!

En vérité, vous établirez la règle qu'une pierre gravée soit placée dans la main gauche du mort, portant le signe ordonné (2). Puissiez-vous être glorifiés!

Le Miroir (le Bâb), reflète relativement à Dieu ce qui est dans les cieux et sur la terre et ce qui est entre les deux. Dieu est savant, tout puissant, grand! Dis: le Miroir établit la détermination au sujet de ce qui a été révélé dans le livre sublime, et l'empire des cieux et de la terre et de ce qui est entre eux appartient à Dieu est savant, tout-puissant, grand!

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième (dit): Mettez un peu de la terre du premier et du dernier avec le mort que vous enterrez (3).

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit): Ecrivez un testament en vue de « Celui que je manifesterai ». C'est là ce que vous écrirez en vue de Dieu, si vous avez pleine foi en lui!

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième

(1) Il faut entendre par là les marbres transparents de Maragha ou de Yezd qui sont d'un grand et très ancien usage dans les cimetières musulmans.

(2) La pierre doit être une cornaline; le signe, c'est le mot *Allah!*

(3) Les bâbys disent que, dans chaque sépulture, il faut mettre un peu de la terre où ont été enterrés le premier chiffre de l'Unité, le Bâb, et le dernier des 19, Hadjy Mohammed Balfouroushy.

me (dit) : Le nom de Dieu vous purifie lorsque vous répétez soixante-six fois : Dieu, Dieu est le plus pur ! Ensuite le Point (le Bâb) vous purifie ainsi que ce qui vient de lui, en fait de révélations de Dieu, et ses paroles, si vous êtes convaincus de leur vérité. Ensuite, tout ce qui se rapporte à la loi (purifie) ; ensuite, ce dont on change la constitution (purifie) (1) ; ensuite, le feu, l'air, l'eau, la terre (purifient par le frottement) ; ensuite le soleil (purifie) lorsqu'il sèche. En vérité, ô mes serviteurs, il en est ainsi ! Donc, rendez-(moi) grâces !

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : la semence des êtres animés est pure. C'est de là que vous êtes créés ! Mais, en vérité, embellissez vos corps (2). Puissiez-vous être (toujours) dans un état agréable !

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Toute chose qui n'a pas de pareille (qui est meilleure que les autres) appartient à Dieu, c'est-à-dire à « Celui que Dieu manifestera ». Organisez toute chose d'après le nombre de l'Unité (d'après la division par 19). En vérité, ô mes serviteurs, supputez d'après ce (chiffre), et lorsque le coucher du soleil (arrivera) (3), alors vous posséderez par vous-mêmes, en mon nom, et, au jour de ma manifesta-

(1) Du métal, si on le fait fondre, un meuble si on en change la forme, etc.

(2) Lavez-vous après les relations sexuelles.

(3) La mort du Bâb. Le Bâb a toujours été convaincu qu'il serait martyrisé.

tion (au jour du jugement), certainement, vous le rendrez (1).

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : Répétez tous les jours, quatre-vingt-dix-neuf fois : « Dieu est très auguste. » Et révérez-moi !

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Vous avez la permission (entière) de vendre et d'acheter, (ô vous) tous mes serviteurs, du moment que vous êtes mutuellement satisfaits de vos transactions, et (même) ceux-là (n'ont point de tort) qui trafiquent de ce qu'ils désirent (dans le moment même) (2).

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième (dit) :

Dans ce que vous voudrez peser, que le miskal soit de dix-neuf khamès d'or ou d'argent (3), et déterminez la base de la valeur monétaire, pour le premier (métal), à dix mille dinars et pour le second, à deux mille, et si la valeur (de la monnaie) est abaissée pour tout (l'or et l'argent), ne dépass-

(1) Tant que le Bâb était vivant, lui seul possédait pour son peuple. Après sa mort, chacun a pu, en droit, se considérer comme maître de sa fortune, mais seulement à titre d'usufruitier, car tout appartient à Dieu, dont le Bâb était le représentant, et, au jour du jugement, il faudra rendre compte de l'usage fait du capital prêté et des intérêts.

(2) Ce chapitre autorise l'usure à tous ses degrés, tous les genres de commerce et de transaction, tous les genres de marchés, et n'oppose l'action restrictive de l'autorité religieuse qu'en cas de fraude. Il permet aussi implicitement, de l'avis des docteurs bâbys, le commerce fait par les enfants, même au-dessous de treize ans, ce qui est défendu par la loi mosaïque et l'Islam.

(3) Il est, sous la loi musulmane, de 24 nokhouts.

sez pas (cependant) la limite (fixée ici) de l'unité (formé de 19 khamès) et ne vous servez pas d'une autre mesure dans votre empire, et (il n'est pas permis) à quelqu'un d'abaisser la monnaie en rien de façon à ne pas lui donner sa véritable valeur (1).

Prenez (pour donner au Bâb) cinq cent quarante miskals (de votre bien et le cercle de l'année) ne sera pas fini (que vous verrez des marques de) ma faveur dans le développement de votre fortune). Puissiez-vous rendre grâces!

Ensuite, après (les premiers débuts de votre existence politique), si vous vous trouvez (placés) sous l'autorité d'un roi, ne dépassez pas les limites (qui vous sont imposées) à son égard par l'Exposition. Remettez-lui de chaque miskal d'or cinq cents dinars et de chaque miskal d'argent cinquante. Puisse (ce roi) au jour de ma manifestation porter secours à la religion de son Seigneur! Et que (le roi) n'ait pas besoin de prendre même un kérat en dehors de son dû; et (le tribut qui lui est alloué par la loi) suffit, si (toi, roi,) tu es du nombre de ceux qui craignent Dieu!

Ne demandez pas aux hommes (la somme) pour laquelle ils sont inscrits (au rôle des contributions), afin de n'affliger personne; car eux-mêmes savent ce qu'ils ont à faire. S'ils ne donnent pas (ce qu'ils doivent légalement au fisc), certes, en

(1) Ici le cas est prévu où la monnaie bâbye venant à succéder à la monnaie musulmane, les vainqueurs voudraient tirer avantage des différences de poids entre leur miskal et celui des populations soumises, ce qui est défendu.

vérité, ils tomberont dans les comptes (de Dieu), et même, assurément, j'ai ordonné que tous les hommes soient en crainte depuis le moment de leur naissance jusqu'à celui de leur mort. Ils ne sont maîtres de rien ayant de la valeur; c'est pourquoi (il convient) qu'ils me rendent grâces! Ce que, en vérité, je vous ai permis n'existe que par la vertu de « Celui que Dieu manifestera ». En vérité, nous avons permis que vous soyez ses serviteurs! Puissent-ils (ceux qui ne le connaissent pas encore) tourner leurs affections vers lui, et ils ne formeront pas de jugements (hostiles) à son égard, et ils ne seront (ni les sujets ni les causes de) l'affliction. Sache que cela (provient) de ma vertu et de la vertu de mes noms qui, si on les considère, ne sont pas autre (chose) que moi-même! En vérité, ô ma création! certes, vous serez sauvés par les lettres primitives (1).

LA SIXIÈME UNITÉ

O Dieu! au nom de Dieu, le très grand, le très saint! En vérité, moi, je suis moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le protecteur; le protecteur! En vérité, j'ai révélé l'Exposition et je l'ai établie pour être un document venant de moi à

(1) Qui sont à la fois les 19 noms sacramentels et les 19 individualités saintes et toutes les séries de 19 qui s'y rattachent et composent l'unité.

l'égard des créatures! Elle contient ce qui n'a pas d'égal: c'est-à-dire les préceptes de Dieu. Dis : l'univers entier est en impuissance devant eux (ces préceptes)! Elle (l'Exposition) contient ce qui n'a pas d'équivalent: c'est par elle que vous avez à prier Dieu. Elle contient ce qui n'a pas de semblable; c'est elle que nous sommes occupés à expliquer. Celle-là, c'est l'*Alif*, entre les deux *Babs* (1). (Arrêtez-vous) à contempler la porte (2) (qui conduit à Dieu). Elle contient ce qui n'a pas de parallèle; c'est elle qui est l'essence de la science et de la philosophie. Vous devez vous convertir à elle. Elle contient ce qui n'a pas de pareil; c'est ce qui donne lieu aux contestations des gens du Fars (3): mais, certainement, (vous qui êtes fidèles), vous faites les *tœzys* à l'Unique (4)! Et n'écrivez pas les paragraphes (des livres saints), sinon (en prenant soin que) les versets ne soient jamais (au-dessous du nombre de) deux mille (5), et, dès les premiers nombres (du verset que vous copiez), je vous avertis, ô mes serviteurs, d'être diligents!

(1) La Porte et le *Bâb*.

(2) Le *Bâb*, باب

(3) Seyd Aly-Mohammed, le *Bâb*, étant de Shyras, c'est dans le Fars que sa doctrine a été d'abord répandue et discutée.

(4) Vous prononcez aux temps requis la série des noms divins.

(5) Toutes les fois que vous ferez, pour votre usage, un extrait des livres saints, prenez garde de n'en jamais copier et réunir moins de deux mille versets.

Et j'ai permis que chacun portât sur lui mille lignes à son choix. Qu'il prenne plaisir à les lire, et qu'il soit du nombre de ceux qu'un charme (puissant) garantit (1).

En vérité, la ligne doit être de trente lettres; mais si vous écrivez les signes orthographiques, alors, comptez-là pour le chiffre *Mym* (2). Ensuite, écrivez de la manière la plus excellente et apprenez par cœur. C'est là le précepte de la première (lettre de l') Unité (du Bâb.) En y obéissant, vous demeurerez en Dieu.

Ensuite, le deuxième paragraphe (dit) : Vous pouvez bâtir des habitations sur toute la terre, et rendre agréable votre propriété (3); et, toute chose, il faut l'arranger de la meilleure manière, suivant votre pouvoir. Et qu'une fontaine ne porte pas témoignage (de sa pureté) suivant la mesure ordinaire (4). En vérité, ô mes serviteurs, révê-

(1) Ces lignes, que le Bâb permet de porter sur soi, doivent être employées comme talismans préservatifs.

(2) La ligne des copistes actuels est de 50 lettres. Le Bâb la veut plus courte; mais son calcul, qui ne suppose pas la présence des voyelles et des signes auxiliaires, se corrige ensuite au cas où ces derniers seraient employés. — La lettre *Mym* vaut 40; ainsi, dans cette hypothèse, le copiste aura le droit de compter et de faire payer 40 lettres à la ligne.

(3) Il faut entendre par là que les maisons doivent toutes avoir des bassins et des réservoirs d'eau qui les rendent fraîches et permettent de les laver constamment en y entretenant ainsi la propreté.

(4) Suivant le *Kur*. — Le *Kur* représente à peu près un mètre cube d'eau, et, suivant nombre de docteurs musulmans, cette mesure est toujours pure quoi qu'il arrive; mais si l'on enlève une cuillerée de cette eau, les argumentateurs subtils

rez-moi! Cela (l'eau), c'est la meilleure de toutes les choses, si vous le savez!

Ensuite, le troisième paragraphe (dit) : et n'habitez pas dans cinq régions, à moins que d'être mon serviteur dévoué (1).

Ensuite, le quatrième paragraphe (dit) : Et lorsque vous vous saluez entre vous, dites : « Dieu est très grand! » ensuite, répondez : « Dieu est très sublime ». Ensuite que les femmes disent « Dieu a le plus grand prix (ou la plus grande beauté! » et : « Qui aime Dieu, est ce qu'il y a de plus accompli (ou de plus élégant)! » Oh, vénérez-moi!

Ensuite, le cinquième paragraphe (dit) : En vérité, l'eau est pure, purifiante, purifiée dans une tasse, (et d'elle) tout aussi bien que (de la mer) on rend témoignage dans le jugement qu'on porte de la mer (lorsqu'on dit qu'elle est pure) (2).

Ensuite, le sixième paragraphe (dit) : Désormais, effacez tout ce que vous avez écrit, et ne vous occupez plus que de l'Exposition et de celui

déclarent qu'elle perd son immunité. Le Bâb veut qu'on juge le la pureté de l'eau par des motifs purement naturels.

(1) Ces cinq régions sont: Le Fars, le Khorassan, le Mazendéran, Téhéran, l'Azerbeydjan. C'est une idée analogue à celle de Mahomet ne voulant que des fidèles en Arabie.

(2) Il faut pour que l'eau soit pure, qu'elle le soit matériellement, que ni odeur, ni saveur, ni apparence ne révèle en elle la putridité. Le contact d'un être ou d'un homme frappé d'impureté légale ne rend pas l'eau impure pour les bâbys, ce qui a lieu, au contraire, chez les musulmans et les juifs.

sous l'ombre duquel vous avez été amenés à la vérité (le Bâb).

Ensuite, le septième paragraphe (dit) : Unissez le *Ba* à l'*Elif*, parce qu'en vérité, nous l'avons révélé dans le Livre, puis révérez-moi (1) ! Dis : dans les villes, (il faudra donner pour douaire à la femme) 95 miskals d'or et, dans les villages, la même somme (de miskals) d'argent, (en diminuant suivant la position du marié), jusqu'à ce qu'on arrive à dix-neuf miskals, suivant que ce nombre de l'unité a été révélé. (C'est ainsi qu'il faudra calculer) lorsque le contrat de mariage (aura lieu) (2).

Puis, ornez votre ornement (votre fiancée) ! puis, glorifiez votre gloire ! Et, en vérité, que tous (ceux qui sont présents au mariage) mettent leurs cachets (sur le contrat), ensuite, que tous disent : En vérité, tous, nous tenons notre joie de Dieu, et certes, en vérité, Dieu a établi que toutes les essences de la terre auraient le désir de voir créer « Celui que (Dieu) manifestera », c'est-à-dire celui que Dieu aime. Certes, (il convient) que (ces essences) soient au nombre de ceux qui rendent grâces !

Ensuite, le huitième paragraphe (dit) : Ne raisonnez qu'au moyen des versets (révélés ici), et assurément, celui qui ne raisonne jamais par leur

(1) Unir le *Ba* à l'*Elif*, signifie marier les sexes, parce que *a* est la première lettre de *abn*, le fils, et *b* celle de *bnet*, la fille ; en outre, parce que *Elif* est 1 et *Ba* 2, ce qui produit 3 ; puis, parce que le mot *Bâ* signifie l'acte générateur, etc.

(2) 5 fois 19 font 95, et le mot *Zillah*, « pour Dieu, en vue de Dieu, » vaut également 95.

moyen, il n'y a pas de science en lui, et ne reconnaissez aucun miracle en dehors de celui-ci : (la révélation de l'Exposition). Puissiez-vous, au jour de ma manifestation, vous montrer fermes croyants d'une façon instantanée! Et (pour cela), certes, il vous faut lire ceci! Et, en vérité, prenez-le comme un fortifiant pour vos yeux! Puissiez-vous, au jour de ma manifestation, n'avoir pas les yeux couverts!

Ensuite, le neuvième paragraphe dit : Habillez-vous de vêtements de soie (au jour de vos noces), et si vos moyens vous le permettent, ne portez que cela. Et quant à ces vêtements dont vous serez couverts au moment du mystère de votre bonheur, faites-les faire d'or et d'argent (1), et si vous n'en possédez pas de tels, n'en soyez pas affligés. En vérité, moi, je suis votre Seigneur, et je vous en donnerai dans votre dernier jugement, si vous êtes croyants à moi et à mes préceptes.

Ensuite, le dixième paragraphe (dit) : Et, en vérité, portez à votre main une cornaline rouge, et faites-la graver, afin de rendre témoignage, par ce moyen, qu'en vérité, « Celui que je manifesterai » est le vrai dans lequel il n'y a pas de doute, et que tous les êtres ont été créés par son entremise. Dis : « Dieu est la vérité, et certes, tout ce qui est en

(1) Le luxe des habits est très recommandé par le Bâb, en contradiction avec la loi musulmane, qui déclare la prière sans valeur quand l'homme qui la fait porte des habits précieux, la soie, les broderies d'or et d'argent étant particulièrement interdites.

dehors de Dieu est création, et nous sommes tous ses serviteurs (1) ! »

Ensuite, le premier paragraphe après le dixième (dit) : Dis : En vérité, ô Mohammed, ô mon maître, ne me frappe pas jusqu'à ce que je sois arrivé à l'âge de cinq ans, et si même il ne s'en fallait que d'un clin d'œil : et, assurément, mon cœur est délicat et faible (2) ; et après cet (âge de cinq ans), donne-moi de l'éducation, et ne me fais pas passer les bornes de ce qui est convenable (3) et, si tu veux me frapper, ne me donne pas plus de cinq coups, et ne me frappe pas sur la chair qu'il y ait entre elle et (le bâton ou la main) une couverture, et en vérité, si tu dépasses le droit (à cet égard), ta femme t'est interdite pour quatre-vingt dix jours et si tu n'as pas (de femme), tu donneras à celui que tu auras frappé 90 miskals d'or, si tu veux être au nombre des fidèles. Ne frappe jamais que très doucement, et lorsque tu apprends à lire aux enfants, que (toi et eux) soyez assis sur un siège, banc ou fauteuil. En vérité, cela (le temps qu'ils passent à étudier) n'est pas compté dans leur vie et, certes, permets-leur tout ce qui peut les rendre heureux, (les rires, le jeu).

(1) C'est la sentence qu'il faut faire graver sur les cachets de cornaline rouge dont il est ici question.

(2) Cette défense au maître d'école de frapper les enfants avant l'âge de cinq ans est adressée par le Bâb à un Mohammed qui avait été son maître et qui l'avait indiscrètement battu, ainsi que les autres enfants.

(3) C'est une recommandation aux maîtres d'éviter les vices qui existent trop dans les écoles musulmanes.

En vérité, apprenez-leur l'écriture Shikestèh (1) ! C'est celle-là que Dieu aime et qu'il a déterminée pour être la porte (qui fait pénétrer) en lui par (la puissance) des caractères. Puissiez-vous écrire de telle façon que vos cœurs s'éprennent de cette (écriture), à cause de son attrait, et faites-en un germe pour « Celui que je manifesterai ». Alors qu'il désirera (vous avoir) à lui, il vous attirera de la même manière (que nous l'avons été nous-mêmes) lorsque nous écrivions ce livre (en communication étroite avec Dieu).

En vérité, je viens de te prescrire ce qui peut te donner une règle, afin que tu n'affliges pas le trône de ton Seigneur (2) dans ce petit enfant (qui lui appartient) et que tous ceux qui sont en Dieu ne soient pas affligés. Dis: Si tu rends témoignage (à la foi) en ce point, les biens que je t'ai donnés ne te seront jamais enlevés. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi!

Ensuite, le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : Ne rapproche pas le *Tha* du *Gaf* (ne divorce jamais), et si tu es dans l'obligation de le faire, attends alors le cercle (d'une année). Il se peut que tu te prennes d'affection pour l'Unité (pour l'union). Et sache qu'il y a une permission donnée à ceux qui tiennent (à leurs femmes) de se réconcilier avec elles quatre-vingt-dix fois, (mê-

(1) C'est l'écriture vulgaire. Les musulmans, au contraire, recommandent le Neskhy et le déclarent sacré.

(2) C'est du Bâb qu'il s'agit ici.

me) après qu'ils ont attendu un mois (1). Puis-
siez-vous ne pas demeurer dans l'ombre des por-
tes qui mènent hors de la vérité!

Ensuite, le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Et n'établissez pas pour la maison du Point (ce qui remplacera la Kaaba) plus de quatre-vingt-quinze portes, et ne mettez pas dans les demeures des Lettres (les dix-huit temples) plus de cinquante portes. En vérité, ô mes serviteurs, comprenez, d'après ce fait, tout ce qui a trait à la connaissance relative (à moi et à mes saints).

Ensuite, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Vous, au jour de Dieu, qui est le plus grand jour (de l'année) (2) prononcez le nombre de toutes choses (qui est) : « Dieu atteste qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu sinon Lui, l'auguste, le chéri! » et si vous êtes inspirés (réellement) par le souvenir de sa puissance, (ajoutez) : « le Tout-Puissant! » vous mettez (ainsi) le sceau (à la formule). Ensuite, dans cette même nuit, prenez devant vous, en fait d'ustensiles de Dieu (d'assiettes pleines de nourriture), depuis le nombre dix-neuf, jusqu'au « Protecteur » (le nombre de deux

(1) Les musulmans ne peuvent reprendre la même femme que trois fois; après quoi, pour y être encore autorisés, ils doivent lui faire contracter un nouveau mariage, suivi d'un divorce et de trois mois de délai. Suivant quelques casuites, il faut même que ce mariage se célèbre au premier étage d'une maison, le mari divorcé étant couché au rez-de-chaussée.

(2) C'est le Nôrouz, le premier jour de l'année persane,

mille et un) (1). Cette permission est donnée à celui qui peut. Mais ne vous affligez pas si vous ne le pouvez faire.

En vérité, devant Dieu, placé sur le trône, se tient l'Unité (composée des 19) ; dis : Cette (unité), c'est moi-même (le Bâb) : rendez grâces ! Dis : Cela est le jour du Point ! Les jours du nombre du Vivant (18), consacrés au Vivant (les dix-huit jours du premier mois) (passent ensuite). Puis (vient) les mois du Vivant, les 18 mois restant sur les 19. (Avec le temps qui s'écoule) vous avancez (graduellement) dans l'océan de la création.

Ensuite, le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Et, certes, il faut vous lever, lorsqu'étant tous rassemblés, vous écoutez lire (ce qui a trait à) « Celui que Dieu manifestera » (à ce moment où l'officiant dit :) « Au nom de l'Immuable (2) ! » Certainement, vous inclinerez la tête au nom de l'Immuable, qui est l'Eternel ! Ensuite dans la neuvième année vous verrez beaucoup de choses excellentes (3).

(1) C'est une exemption particulière à cette fête. Dans la vie ordinaire les bâbys ne mangent que d'un seul plat à chaque repas.

Mustegas, le Protecteur, vaut, en additionnant toutes les lettres par le grand calcul, dans l'ordre de l'*abâjed*, 2001.

(2) Sous cette dénomination, il se cache deux sens : *Gaym* signifiant l'*Immuable*, s'applique à Dieu ; mais comme il figure aussi avec le sens de « celui qui est, » il s'applique au Bâb, et l'on produit ainsi une synthèse ou le Bâb et Dieu sont identifiés.

(3) Nous avons dépassé cette neuvième année. Elle arriva deux ans après le martyre du Bâb, et on vit se produire

Ensuite, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ne faites pas de voyages si ce n'est pour (les choses de) Dieu, en tant que vous avez les moyens (de vivre sans voyager), jusqu'au temps où Dieu aura fait sa manifestation. Et en vérité, il vous est imposé d'aller trouver (Dieu, dans les lieux de pèlerinage). Certes, nous avons été créés pour cela. Si vous pouvez aller à pied (faites-le). (Aucun pèlerinage) n'est indispensable pour vous, si ce n'est celui de la maison (où le Bâb est né), ensuite le lieu du Point (où il a été emprisonné), si cela est en votre pouvoir; ensuite (allez) au Lieu du Vivant (aux dix-huit Tombeaux), si vous le pouvez. Au cas où vous auriez l'intention d'aller faire le commerce, ne restez pas (absent) plus de deux années, si vous allez par terre; et si c'est par mer, plus de cinq ans. Si quelqu'un dépasse (ces limites), il payera comme amende (aux pauvres) deux cents miskals d'or, s'il le peut, et s'il ne le peut pas, d'argent.

(Ne voyagez pas) sans emmener vos femmes avec vous. Puissiez-vous, (vous qui êtes) sous la loi de l'Exposition, n'affliger personne! Celui qui contraint quelqu'un à voyager, quand même ce ne serait que d'un pas, ou qui entre dans la maison de quelqu'un avant d'en avoir obtenu la permission, ou qui voudrait tirer quelqu'un de sa demeure sans son consentement, ou qui prétendrait enle-

Hezret-è-Ezzel, le second Bâb, qui est un ensemble de choses parfaites et qui « tient la clef du monde entre ses mains ».

ver quelque chose d'une maison sans droit, sa femme lui est interdite pour dix-neuf mois, ou s'il transgresse l'ordre de Dieu sur toutes ces prescriptions, en quoi que ce soit, il est nécessaire pour le sectateur de l'Exposition qu'on exige de lui 95 miskals d'or.

Et celui-là qui commet une violence sur quelqu'un, que celui qui en a connaissance et qui peut agir le réprime, quand bien même une année (se serait écoulée depuis) ; et il faut que (le coupable) comparaisse et qu'il fasse réparation.

S'il ne comparait pas, pouvant (le faire), sa femme lui est interdite pendant dix-neuf jours, et elle ne lui sera pas permise de nouveau, tant qu'il n'aura pas donné 19 miskals d'or, s'il le peut, et d'argent, s'il ne le peut pas.

Cette (règle est prescrite) afin que personne ne soit violenté sous (la loi de) l'Explication.

Celui qui élève la voix sans raison, sort des bornes prescrites à l'homme. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi!

Ensuite, le septième paragraphe après le dixième (dit) : Ce qui sort des animaux, ne le redoutez pas (comme légalement impur), a moins que vous ne préfériez (l'éviter pour votre satisfaction) (1).

Ensuite, le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Il vous est défendu, dans votre Loi, de

(1) Le Bâb explique qu'il n'y a pas d'impureté légale; mais que chacun est libre d'éviter la malpropreté. C'est un sentiment tout pareil au sentiment européen.

jeter les yeux sur les papiers des autres, à moins qu'ils ne le permettent, ou bien que, le sachant, ils ne l'accordent. Puissiez-vous vivre et être bien élevés!

Ensuite, le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Il est nécessaire, dans votre Loi, que vous fassiez réponse à celui qui vous parle, et vous interpelle sur oui ou non, ou quelque chose d'analogue.

Lorsque quelqu'un écrit à quelqu'autre sur du papier, il faut que (cet autre) lui réponde aussi sur du papier *sur le même sujet* (1), en tant qu'il le peut faire et sinon qu'il emploie un autre moyen.

Celui qui renvoie un message écrit ou le déchire, ou qui, pouvant faire parvenir (une lettre destinée) à quelqu'un, n'en fait rien, ne sera jamais, à l'égard de Dieu, du nombre de ses serviteurs.

LA SEPTIÈME UNITÉ

Au nom de Dieu, le très grand, le très saint! en vérité, moi, je suis Dieu sinon moi, le très juste, le très juste! Dis : Certainement (il vous faut) écrire à nouveau l'Explication et tous vos livres sacrés lorsque (un cycle) est terminé (embrassant) les nombres du nom de Dieu (96 ans), en tant que vous le pouvez faire; sinon (faites ces nouvelles

(1) Les interprètes prétendent aussi que le mot *be-asere-hou*, que j'ai traduit : « sur le même sujet, » ordonne d'une manière vague de répondre « dans la même langue. »

copies) à l'expiration des nombres du *Ra* et du *Bâ* (202 ans), si vous ne pouvez pas (mieux) (1).

Puissiez-vous contempler une bonne situation (pour vous) au jour dernier! Lorsque (l'on peut écrire) dans la deuxième (écriture) cela vaut mieux; sinon la première (écriture) conviendra, et si l'on ne trouve pas une écriture égale à la sienne (à celle du manuscrit ancien), qu'on en prenne une autre, et après (qu'on s'est procuré ainsi une copie neuve en échange du texte primitif), qu'on le donne, ou bien qu'on le jette dans l'eau pour le détruire. Et lorsque vous écrirez vos livres, avant d'employer (aucune lettre de) l'alphabet, vous procéderez d'abord à la mention de l'Eternel. Puissiez-vous rendre grâces! Voici le premier paragraphe de la (septième) unité!

Ensuite vous êtes au second paragraphe (qui dit) : Faites en vue de Dieu votre Seigneur tout ce que vous faites. Si vous aspirez à « Celui que Dieu manifestera, » en vérité, vous agirez pour Dieu, et si vous n'agissez pas en toute bonté, vous êtes dans le feu, et vous n'êtes nullement de Dieu, même sans avoir eu l'intention (de vous séparer de lui).

Ensuite le troisième paragraphe (dit) : L'argent que vous avez emprunté, rendez-le aussitôt que cela vous est possible, et pour vous, (à l'instar de

(1) D'après cette prescription, les bábys seront astreints à faire de nouveaux exemplaires de leurs livres tous les 96 ans, nombre fourni par l'addition des lettres ا ج ه d'après le mode de calcul appelé *grand*. Le *Ra* et le *Bâ* donnent 202, et forment le mot رَب *rabb*, le maître.

cette loi, accomplissez vos devoirs religieux) à l'expiration de chaque mois (de 19 jours), en écrivant, les uns pour les autres, un livre d'attestations au sujet de « Celui que Dieu manifestera. » Puisiez-vous, au nom de sa manifestation, agir conformément à ce que vous aurez écrit!

Ensuite le quatrième paragraphe (dit) : Pour vous, dans toute l'année, faites une retraite pendant un mois (1) au nom de Dieu. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de Dieu, lui faire votre soumission! Qu'il ne sorte jamais de vos bouches que le nom de l'Unité (19); et (toutefois) si vous parlez et faites vos affaires sans cela, il n'y a pas de péché pour vous (2)! Dis: Tout ce que nous disons vient de Dieu et se rapporte à Dieu!

Ensuite le cinquième paragraphe (dit) : Au jour de la manifestation de Dieu, lorsque tout ce qui aura existé sera présent; toute loi sera abolie pour ces existences, sinon ce que Dieu pourra commander (dans le moment même) (3)! En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi!

(1) Le mois Alâ, le premier.

(2) C'est-à-dire que la perfection serait de ne parler que pour s'entretenir de Dieu, de ses émanations, de ses bienfaits. C'est là la voie étroite, et il est conseillé de la suivre. Mais ne pas la suivre, en remplissant d'ailleurs les devoirs d'obligation stricte, ne constitue pas en soi-même un péché.

(3) Certains docteurs entendent ce passage en ce sens, qu'au jour de la conclusion des siècles, les existences manifestées perdront toute réalité objective, sauf ce que Dieu en voudra établir d'une nouvelle façon, au moment même. On peut comparer ceci au passage de la Divine Comédie où le poète montre que les bienheureux, tout en ayant la pleine

Et, en vérité, s'il faisait des prophètes de tous les êtres qui sont sur la terre, tous ces prophètes ne seraient que des mandataires de Dieu; mais il ne maintient jamais que celui qu'il veut, et Dieu est le savant et le sage!

Ensuite le sixième paragraphe (dit) : Ne portez pas des instruments de guerre entre vous, et ne vous costumez pas de manière à faire peur aux enfants (1). Puissiez-vous ne pas affliger « Celui qui sera manifeste dans la vérité! »

Ensuite le septième paragraphe (dit) : lorsque vous verrez « Celui que nous manifesterons », demandez-lui la faveur de Dieu; qu'il vous accorde sa faveur en venant s'asseoir sur vos sièges, et, en vérité, cela sera auguste, majestueux, grand! S'il boit une tasse d'eau de votre main, cela est meilleur que si tous les hommes et même toutes choses versaient l'eau de leur vie sur sa route (2). En vérité, ô mes serviteurs, vous le verrez!

possession de leur individualité, ne la manifestent plus sous les formes qui appartenaient à cette individualité dans l'existence terrestre. Ainsi ces cercles lumineux et ces étoiles qui sont les docteurs et les saints.

(1) Ceci paraît en contradiction avec les prescriptions de conquête promulguées plus haut et surtout avec les débuts extrêmement belliqueux du bábysme. Mais les docteurs excusent plus qu'ils n'expliquent ces inconséquences par les difficultés des temps. Il en est qui blâment avec force et déplorent la tentative d'assassinat faite sur le roi. En réalité, le bábysme est bien une religion piétiste et très opposée à toute violence.

(2) Si vous entretenez une vie paisible et innocente, conforme en tout aux préceptes de la foi, cela vaut mieux pour vous que les transports de zèle qui, à un moment donné, peuvent vous porter à sacrifier votre vie et celle des vôtres, pour la cause sainte.

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : Chaque mois, l'un après l'autre, remplissez (un papier) de la mention du nom de votre Seigneur Dieu, le très auguste, de la plus belle écriture, et si vous avez oublié de le faire, il faut que votre héritier le fasse pour vous. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de Dieu, avoir foi dans l'Unité première. Multipliez donc (ces talismans) !

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Celui qui s'élève, dans cette loi, au rang de roi, qu'il construise une maison de Dieu pourvue de cinq portes, puis (une autre maison avec) 90 fenêtres, pour servir de lieu de réunion, avec 90 portes (consacrées) à « Celui que nous manifesterons », afin que la terre (même) de ces constructions rende témoignage que le roi appartient à Dieu; en vérité, dans tout ce qu'il fait, il rend un témoignage conforme à celui de la terre de ces constructions. En vérité, ô mes serviteurs, révérez-moi!

Ensuite, le dixième paragraphe (dit) : puis, en vérité, attachez (aux bras et au cou de) vos enfants, des figures augustes marquées du nom de Dieu, fournissant le nom mystérieux (2000). Puissiez-vous, au jour du jugement, être sauvés par ce nom.

Ensuite, le premier paragraphe après le dixième (dit) : Asseyez-vous pour écouter les leçons et (soyez assis également) pour faire la prière dans les jours de joie et (dans les jours) d'affliction (1). Dès lors, révérez-moi!

(1) Ce sont des jours désignés dans chaque mois pour remercier Dieu et s'affliger des fautes qu'on a commises.

Ensuite, le second paragraphe après le dixième (dit) : Si vous travaillez en vue de « Celui que je manifesterai », certainement vous ne ferez pas des œuvres vaines, en ce (sens) que, en vérité, vous rendrez grâces à Dieu et vous ne le savez pas (1) !

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, emparez-vous de l'esprit de Dieu en vous rendant maître du sens intime des dix-neuf paragraphes (2). Cela vaut mieux pour vous que toute autre chose excellente. Si vous connaissez la puissance des commandements de Dieu, (vous savez que) Dieu n'a rien créé de plus auguste ! En vérité, faites attention au mystère de son œuvre !

Ensuite, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, emparez-vous de l'esprit de faire pénitence entre les mains de qui que ce soit, si ce n'est devant « Celui que je manifesterai » ou celui qui en aura reçu mission spéciale de ce dernier (3). Mais vous demanderez pardon à Dieu, votre Seigneur, le Souverain (universel), et faites pénitence à Lui !

Ensuite, le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Prosternez-vous devant la porte de la ville qu'habite « Celui que Dieu manifeste » comme étant le lieu où il a (d'abord) apparu (4) ! Puis-

(1) Ceci est dirigé contre l'abus de la direction intérieure, et indique l'excellence des œuvres.

(2) C'est-à-dire, de chacune des prescriptions qui composent ce livre.

(3) Ceci est pour mettre fin à l'autorité des moullas.

(4) C'est Shiraz qui devient ainsi une ville sainte.

siez-vous me vénérer! Et, en vérité, ne craignez pas!

Ensuite, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Le jour de la manifestation sera révélé au roi; qu'il écrive ce qui lui sera révélé de la part du Point (1), et qu'il en avertisse les savants. Certainement, il manifestera (ainsi) la faiblesse de ceux-ci à tout habitant de la terre (2). Qu'il n'exerce pas son empire, dans son pays, sur celui qui ne croira pas à (sa déclaration), et de même (sur ceux qui n'auraient pas cru auparavant à) ce qui s'est manifesté dans l'Explication; excepté (toutefois) sur ceux qui font le commerce dans le pays (des bâbys). Dis : En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi (3)!

Ensuite, le septième paragraphe après le dixième (dit) : Le jour du vendredi, au lever du soleil, prononcez ce verset : — Puissiez-vous au jour du jugement le prononcer entre mes mains! à moi, le Bâb, qui suis le soleil de la vérité: — « En « vérité! Le prix soit sur toi de la part de Dieu, « ô symbole du (vrai) soleil levant! Atteste ce

(1) Dieu.

(2) Les savants disputeront, ne croiront pas, et, après quelque temps, se verront confondus.

(3) Ceci implique un ordre de tolérance à l'égard des habitants infidèles d'un pays bâby, sauf les commerçants, qui devront tous être bâbys ou s'en aller. Le novateur attache une importance extrême au commerce, parce qu'il veut que tout l'édifice social repose sur les arts et les habitudes de la paix. Les commerçants sont ainsi, à ses yeux, une classe supérieure, dont les bâbys seuls doivent faire partie. Cependant, en dehors d'elle, il ne faut violenter personne.

« qu'en vérité Dieu lui-même atteste par sa nature,
 « qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu, sinon
 « Lui, l'auguste, le chéri! »

Ensuite, le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Celui qui met en prison quelqu'un, sa femme lui est interdite, et si (malgré cela), il s'en approche, il est prescrit sur lui (une amende) de dix-neuf fois dix-neuf miskals d'or chaque mois, (la prohibition et l'amende devant durer) pendant dix-neuf mois; et s'il se refuse à ce qu'il doit donner, qu'il soit rejeté (de la loi) au nom du Saint, et que le retour à la foi ne soit plus jamais admis de sa part (1). En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi! Et celui qui afflige quelqu'un avec intention en quelque chose, qu'il lui soit imposé une amende de dix-neuf miskals d'or de compensation, s'il le peut, et sinon d'argent, à moins que celui (qui afflige) en ait l'autorisation (2)! Pour celui (qui cause l'affliction par) inadvertance, qu'il demande pardon à Dieu, son Seigneur, dix-neuf fois. Dis : en vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi!

Ensuite, le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Est abolie pour vous tous la prière, sinon de décours en décours (une fois par mois : alors vous ferez) dix-neuf rikaats, dont chacun sera accompagné d'un geyyâm, d'un gonout et d'un

(1) Ceci est dirigé contre le pouvoir civil, et c'est une barrière opposée à sa puissance. Il peut être ainsi mis hors la loi pour cause d'abus.

(2) A moins qu'il n'ait agi légalement et pour une cause juste, comme, par exemple, le magistrat qui punit un coupable régulièrement reconnu comme tel.

gezoud. Puissiez-vous, au jour du jugement, être debout entre les mains de Dieu! ensuite, vous y agenouiller, ensuite, y faire le gonout et ensuite la prosternation (1). Et (pendant tout le temps de la prière, ayez) dans vos cœurs les lettres de l'Unité (19), symbole de Dieu, votre Seigneur! Puissiez-vous être sauvés par Lui! Puis, révérez-moi et prosternez-vous devant Dieu!

LA HUITIÈME UNITÉ

O Lui! Au nom de Dieu, le très grand, le très saint! En vérité, moi, je suis moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu, sinon moi, le plus manifeste, le plus manifeste! En vérité, regarde dans les livres ce dont nous avons, certes, porté témoignage à son sujet! En vérité, toute œuvre que nous avons manifestée, certes, elle est plus grande aux yeux de Dieu que tout ce que vous avez pu trouver de louanges (2)! Dis : en vérité, lui, il est comme le soleil! il n'est jamais comparable aux étoiles. En vérité, ô mes serviteurs vénérables, cela, c'est le premier paragraphe.

Le second paragraphe. Dis : En vérité, lorsque vous le pouvez, (disposez de) dix-neuf feuilles de papier très bon, ensuite du nombre unique (19) de

(1) Le texte décrit ici les trois opérations du geyyâam, du gonout et du gezoud.

(2) Il n'est rien de ce que nous venons de vous révéler qui ne soit plus saint et plus auguste que tout ce que, de vous-même, vous pouviez concevoir et exprimer dans vos louanges et votre gratitude.

cornalines montées en cachets (en faveur de) vous-mêmes, et lorsque vous le pouvez, certes, agissez ainsi. Dis : que personne n'hérite du mort, sinon son père et sa mère, et ses enfants, et sa femme, et son frère, et sa sœur, et celui qui l'a instruit. (Qu'on prenne l'héritage), après avoir fait les dépenses (nécessaires) pour le mort (dépenses) qu'on prélèvera sur le bien (laissé par lui). Qu'on lui rende les honneurs convenables après sa mort, et (toutes les fois que) vous avez appris que quelqu'un est mort devant Dieu, soyez présents (à son convoi) et sortez (à cet effet) de vos assemblées (d'affaires ou de plaisir).

Ensuite, le troisième paragraphe (dit) : Vous, au jour du jugement, lorsque vous entendrez cet arrêt : « Toutes choses sont anéanties, sinon la nature divine ! » vous prononcerez le nom de votre Seigneur, le maître de la souveraineté et de l'omnipotence, et vous comparâtes entre les mains de Dieu, ensuite entre les mains du Vivant (1) ; ensuite, vous demanderez pardon à Dieu, votre Seigneur, le miséricordieux ; ensuite, vous reviendrez à Dieu (par le délaissement absolu de toute pensée étrangère à lui) et, si vous n'avez pas (actuellement) la force (de vous préparer à cette transformation sublime), demandez-la de la bonté de Dieu, en lisant vos livres, et si vous comprenez bien que, dans chaque mot, il y a le pardon de Dieu, cela

(1) Lorsque vous aurez été jugés, il ne vous restera que la participation à l'existence, et toute la partie transitoire de votre nature sera anéantie.

est meilleur (pour vous) que tout (autre) profit, sachez-le bien!

Ensuite, le quatrième paragraphe (dit) : Tout ce qui est bon, faites en provision, en le rendant meilleur en vue de « Celui que je manifesterai », puis, ce qui est moins bon, vous le donnerez à celui qui croit en lui; ensuite, ce qui est entre les deux, (vous le donnerez) à ceux qui vous ont annoncé le Point (les 18) (1). Ayez toujours l'attention fixée sur les Lettres de la Vérité.

Ensuite, le cinquième paragraphe (dit) : Si vous le pouvez, réunissez trois diamants et quatre rubis balais et six émeraudes et six rubis sur les lettres de l'Unité, suivant l'ordre (que je vous en donne de la part de Dieu). Et, certainement, considérez la valeur de toutes (ces pierreries) comme étant la valeur de l'Unité première (2). Puissiez-vous être persuadés en Dieu!

Ensuite, le sixième paragraphe (dit) : Puis, lavez

(1) Le meilleur de vos actions et de vos pensées doit être pour Dieu, ce qu'il y a de moindre, pour vos coreligionnaires; mais ce qui participe de l'un et de l'autre doit appartenir à vos instituteurs spirituels.

- (2) 3 pour س م , au nom
 4 — الله de Dieu
 6 — الله اعلى le très grand
 6 — الله قدس le très saint

Ceci est un mode de calcul spécial où l'on ne considère pas la valeur numérique de chaque lettre, mais seulement le nombre des lettres.

vos corps (complètement) tous les quatre jours, aussi bien que vous le pourrez faire. Certainement, lavez-les, et certainement, considérez (vous) dans les miroirs nuit et jour. Puissiez-vous rendre grâces (1).

Ensuite, le septième paragraphe (dit) : Faites la prière vêtus de vos abbas (tels que vous êtes), et quant à elles (vos femmes), (qu'elles la fassent) dans leurs vêtements (ordinaires). Il n'y aura pas de péché sur elles, si leurs cheveux paraissent (pendant la prière) ainsi que leurs corps, devant leurs maris, tandis qu'elles prient (2). Pour vous, rasez le poil de vos visage. Certainement, vous en deviendrez plus forts et plus beaux dans ce que vous aimez de vos corps. Puissiez-vous rendre grâces quand les jours de Dieu (seront arrivés) ! Dis : en vérité, votre kibla, c'est « Celui que Dieu manifestera, » jusqu'à ce qu'il soit arrivé; (quand il

(1) Le commandement dont ceci est un abrégé, contient les prescriptions suivantes : le bain tous les jours, le rasage des cheveux et du corps tous les huit ou quatorze jours ; se couper les ongles et les teindre au hennèh tous les quatorze jours ; sur la poitrine des hommes tracer le mot : *le Misé-*

ricordieux ; sur celle des femmes : *ô Dieu!* الله Il faut se regarder dans le miroir, pour être sûr que la propreté est maintenue et qu'il n'y a de taches nulle part. Il faut aussi changer de vêtements et surtout de chemise une fois par semaine, au moins. Le Bâb cherche à rendre effective et complète la propreté que la loi mosaïque et l'Islam, se plaçant à un point de vue de pureté légale, ont recherchée mais n'ont pas trop bien obtenue.

(2) La prière musulmane n'est pas légale si l'homme conserve son manteau, et si la femme n'est pas toute entière enveloppée par le sien.

sera arrivé), il vous donnera pour kibla ce qu'il voudra. Alors, vous considérerez ce qui était avant (c'est-à-dire, la direction que vous aviez choisie pour adresser vos prières), comme étant celle que vous saurez après devoir prendre. Dis : Partout où vous vous tournez, vous avez Dieu en face! Faites (uniquement) attention à Dieu (1)!

Ensuite, le huitième paragraphe (dit) : Celui qui a en vue le jour du jugement; qu'il tienne note de ce qu'il fait de bien et de mal. Puissiez-vous être bien instruits de la rémunération finale!

Ensuite, le neuvième paragraphe (dit) : Celui qui est instruit dans la nation (tout bâby) a la permission de voir toutes les femmes, et de leur parler, et de même d'être vu d'elles. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi! respectez-moi! Et si (ces rapports entre les deux sexes) ont lieu en dehors de ce qui est nécessaire entre deux personnes, dis : Au-dessus de dix-huit paroles, craignez (de continuer)! Sachez que vous ne pouvez en tirer aucun profit (2)!

Ensuite, le dixième paragraphe (dit) : Nettoyez vos bouches avec le cure-dent et la brosse après que

(1) Ici le Bâb ne défend pas précisément l'usage d'une kibla, mais il en montre l'inutilité.

(2) Le Bâb défend la voilure des femmes et veut que les deux sexes aient des rapports publics et libres entre eux. Mais il met les fidèles en garde contre les dangers de ces rapports, et défend les conversations inutiles et indiscretes. Il est certain que la voilure et la licence qu'elle favorise sont la cause principale de la dépravation morale des Orientaux.

vous avez terminé vos repas; ensuite, certainement, (vous pouvez) aller vous coucher. Ensuite, lavez vos visages et vos mains jusqu'à la naissance du bras, si vous voulez prier; ensuite, appropriez vos visages et vos mains avec la serviette, et, en vérité, dans (l'intérieur de) la maison libre (1), gardez quelques parfums dans des serviettes. Puissiez-vous ne jamais éprouver que ce qui vous plaît! Et, certainement, versez sur (vos mains, en prenant) la forme de l'Unité (2) de l'eau exquise (des essences précieuses) telles que (de l'eau) de rose rouge. Puissiez-vous, au jour du jugement, entre les mains de Dieu, entrer dans l'eau de rose rouge et dans les parfums, et (faites en sorte que) votre odeur ne change jamais votre disposition (d'esprit) (3). Et si vous prononcez le « au nom de Dieu! » cinq fois, certainement, c'est (une compensation) suffisante de votre ablution, lorsque vous ne pouvez pas trouver d'eau, ou que cela est trop difficile pour vous! Puissiez-vous rendre grâces!

Dis : A chaque manifestation (d'un prophète), les créatures échangent le feu pour la lumière, et

(1) L'oratoire que chacun doit avoir chez soi.

(2) Le *hykal touhyd*, « forme de l'Unité, » signifie la posture que les bábys prennent pour faire les ablutions. Tandis que les musulmans s'accroupissent, ils doivent, eux, s'asseoir les jambes croisées. Ils donnent à cette posture le nom de « forme de l'Unité » pour indiquer le repos absolu dans lequel l'unité est surtout comprise.

(3) Que vous ne soyez pas distraits ou affectés désagréablement par quelques mauvaises odeurs que vous laisseriez subsister sur vous.

comment dirigerez-vous vos actions? C'est en ayant (toute) votre attention portée sur le point (générateur de l'œuvre nouvelle, c'est-à-dire le nouveau prophète); et, en vérité, il vous est pardonné ce que vous éprouvez dans le sommeil, si vous déterminez une pollution par vous-mêmes; mais connaissez le prix de cette liqueur, en vérité, elle est la cause de la création de l'être qui adore Dieu. Autant que cela est possible, conservez-la en tout honneur (et respect) (1)! Puissiez-vous venir au secours de la loi de Dieu par les fruits de vous-mêmes! Et lavez-vous, si vous l'aimez mieux, lorsque vous trouvez cette eau, puis, certainement, conservez (l'eau avec laquelle vous vous êtes lavés), et, certainement, dites dix-neuf fois : Gloire à toi, ô Dieu! En vérité, il n'y a pas de Dieu, sinon toi! Gloire à toi! Gloire à toi! En vérité, je suis au nombre de ceux qui te louent! Et si vous vous êtes enfoncés dans l'eau, la même prescription (que ci-dessus) vous est faite, après que vous vous êtes lavés. Et, de même, si vous lavez vos têtes et vos corps et vos mains et vos jambes, ne manquez pas de louer Dieu pendant cette occupation.

Et, en vérité, les femmes, lorsqu'elles ont leurs mois, il n'y a pas pour elles de prières ni de jeûnes, à moins qu'elles ne se lavent. Ensuite elles feront la louange (de Dieu) quatre-vingt-quinze fois, d'un coucher (de soleil) à un coucher (de

(1) « Dans un vase précieux ».

soleil), et elles diront: Gloire à Dieu, le maître de la beauté et de la forme! Et si vous êtes en voyage avec elles (les femmes), après que vous êtes descendus (de cheval) et que vous êtes (en train) de vous reposer dans le lieu (que vous aurez choisi), prosternez-vous tous pour la première fois, puis, prononcez cette fois-là la louange (de Dieu); ensuite asseyez-vous pour (le bien de) de la forme de l'Unité (1). Alors louez Dieu dix-huit fois. Ensuite levez-vous! Tout cela est dans ce but, que vous puissiez rendre grâces à Dieu conformément à sa loi!

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : Et, pour vos morts, lorsque vous le pouvez, lavez-les cinq fois dans l'eau pure (2).

(1) Asseyez-vous sur vos talons dans un repos complet.

(2) On doit laver d'abord la tête, en disant: *O l'Incomparable!* ensuite la poitrine, en disant : *O Vivant!* puis la main droite, en disant : *O l'Eternel!* ensuite la main gauche, en disant : *O le Maître!* ensuite le pied droit, en disant: *O le Juste!* ensuite le pied gauche, en disant : *O le Saint!*

فرد	3
حی	2
قیوم	4
حکم	3
عدل	3
قدوس	4

Ici il ne s'agit dans le calcul que du nombre des lettres composant chaque mot.

Ensuite, ensevelissez-les dans des vêtements de soie ou de coton après avoir placé un cachet (de cornaline) dans leurs mains, présent de Dieu aux vivants et aux morts (1). Puissiez-vous avoir confiance en « Celui que je manifesterai » au jour du jugement!

Et, en vérité, lorsque l'eau est au plus haut degré de chaleur, préférez-la pour laver vos morts par les mains de ceux que vous considérez comme vos frères; dans de l'eau froide mettez l'eau chaude et servez-vous-en lorsque vous avez atteint le degré de tiédeur qui vous convient. Ensuite (lavez) le corps des morts avec de l'eau de rose rouge ou (quelque eau) semblable. Lorsque vous le pouvez, certes, il faut vous rassembler (pour accompagner le défunt). Ensuite, donnez-lui tous les témoignages de vœux pour son repos et d'affection (pour sa mémoire). Ensuite, après dix

(1) Si c'est un mort, il faut qu'il y ait sur le cachet :

ولله ما فى السموات وفى الارض وما بينهما وكان
الله بكل شى علمها

« Et à Dieu appartient tout ce qui est dans les cieux
« et sur la terre et ce qui est entre les deux! Et Dieu est
« savant sur toutes choses! »

Si c'est une morte :

ولله ملك للسموات والارض وما بينهما وكان
الله على كل شى قد يرا

« Et à Dieu appartient l'empire des cieux et de la terre
« et de tout ce qui est entre les deux, et Dieu est tout puis-
sant sur toutes choses! »

jours (écoulés), que tous (les croyants sans distinction aucune) aillent visiter leurs morts. Ou même, il est plus près (de la perfection) que vous y alliez tous les jours si cela vous est facile. Lorsque vous le pouvez, pendant dix-neuf jours et dix-neuf nuits, ne vous éloignez pas (du mort ou du tombeau), et lisez les révélations de Dieu et tenez les lampes allumées auprès (du mort).

Ensuite, le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : *En vérité (c'est Dieu qui parle au Bâb), j'ai vu, pendant qu'on te martyrisait (comparaître devant moi) toute la douleur (du monde) (1). Ne t'afflige pas! Et, en vérité, dans ce lieu-là, toutes choses m'ont loué par toi, et tout ce qu'on a fait, si on le sait, a été fait par toi et en vue de toi, et, promptement (toutes choses) reviendront à moi! Et elles me demanderont pardon.*

Dis : celui qui est dans ce pays dont la circonférence est de soixante-six farsakhs (2), aussitôt que dix-neuf années auront passé de son temps de vie, il faut qu'il se présente dans ce lieu du martyr pour y faire le pèlerinage, tous les ans une fois;

(1) C'est ce passage qui me fait douter que le livre soit du Bâb. Mais je dois dire que ceux qui le prétendent présentent ici deux interprétations. Les uns assurent que le martyr dont il est ici question n'est pas la mort du Bâb, mais son arrestation à Shyrax et son transfert dans la citadelle d'Ardebyl, où il aurait composé l'ouvrage actuel pendant l'emprisonnement qui précéda sa mort. D'autres soutiennent qu'il s'agit bien de la mort du Bâb, mais que celui-ci, qui la prévoyait et la considérait comme assurée, en parle comme d'un fait déjà accompli.

(2) Le pays de Tebriz, où le Bâb a été martyrisé.

puis, après dix jours (passés) là, certainement (les pèlerins) seront libres (de s'en retourner chez eux) (1). Et sur la place de la Station, certes, qu'ils fassent cinq rikaats de prières, et celui qui ne peut pas (venir les faire là, qu'il les fasse) dans sa maison, (et alors) pendant dix-neuf jours qu'il prie Dieu, son Seigneur; et celui qui n'est pas dans cette limite (2), il lui est pardonné par ma bonté, et, en vérité, j'ai prononcé ce jugement sur ce qui est sur la terre : qui pourrait aller à l'encontre? En vérité, ô mes serviteurs, vénérez Dieu!

Ensuite, le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Faites le azayyem pour le Point, en vue de ses premières (manifestations) et de ses dernières, quatre-vingt-quinze fois, dans les prières (qui) lui (sont adressées), et certes, priez tous (tant que vous êtes), une fois, mais vous (qui êtes seuls), vaquez à la prière isolément.

Ensuite, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Si vous savez ce qu'est l'Exposition et (ce que sont) ses préceptes, lisez en ce qui vous plaît, jour et nuit, et si (vous n'êtes pas en état de comprendre l'Exposition et ses préceptes), rappelez-vous Dieu sept cents fois (par jour), si vous êtes en disposition, et sinon (attendez) jusqu'à ce que vous le soyez (3) !

(1) Ce passage a encore ce sens: « certainement, ils doivent prier avec toute effusion. »

(2) Qui ne fait pas toutes les prières nécessaires, qui les fait imparfaitement ou qui abrège le temps des dix-neuf jours.

(3) On voit qu'en général le Bâb se montre très peu-exi-

Ensuite, le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Il est nécessaire, pour tous les êtres, qu'il reste de leur existence, et, certes, il faut qu'ils se marient entre eux lorsque sont passées onze années de leur âge, et celui qui le peut et n'accomplit pas la tâche de propagation, son œuvre ne se fait pas. Et s'il y a empêchement (d'âge) dans l'un des deux (dans la femme), quant à la production des enfants qu'ils attendent, si cela leur plaît, jusqu'à la puberté; et il n'est pas permis (de prendre un conjoint) sinon qu'il soit (des croyants) à l'Exposition, et, si (une épouse étrangère) entre (dans la maison d'un fidèle), ce qu'il possède de lui-même reste interdit pour l'autre (conjoint), à moins qu'elle (l'épouse infidèle) n'arrive (à la vraie religion). Ce précepte a été donné (postérieurement à l'abrogation de la première) ordonnance que Dieu avait manifestée dans la vérité et qui s'était manifestée dans la justice, avant ce (nouvel ordre). Dès lors, donc, vous êtes libres de vous marier. Puissiez-vous, au moyen de ce précepte, glorifier la loi de Dieu!

Ensuite, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ceci importe à la justice de Dieu que, de toute chose qui a la valeur de cent miskals d'or, quelle que soit cette chose, vous donniez la valeur de vingt miskals, au nom de Dieu, lorsque le cer-

geant sur la pratique des dévotions extérieures. Plusieurs fidèles croient même qu'il n'y tenait pas et ne faisait que céder à un certain respect pour la coutume établie qu'il ne voulait pas trop violenter.

cle (d'une année) a passé sur (cette chose) et qu'elle n'a pas déchu de ce qu'elle valait d'abord, (que vous donniez, dis-je, cette valeur) à « Celui que Dieu manifestera ». Certainement (ce dernier) donnera à chacune des Lettres de l'Unité (1) un miskal, excepté à la première Lettre (au Bâb) (2) à laquelle il donnera deux miskals, et, en vérité, jusqu'au temps où « Celui que Dieu manifestera » sera apparu, (il faudra remettre ce tribut) à celui (des prophètes ou des lieutenants de Dieu) qui aura été manifesté pendant la vie (des tributaires), et, assurément, après la mort de ces derniers, (leurs dons) reviendront à leurs enfants s'ils en ont et, s'ils n'en ont pas, à toute personne instituée par Dieu (pour être leur héritier). Que tous agissent ainsi.

Cet ordre (doit s'accomplir) si (le propriétaire) possède par lui-même, et s'il a plus que (ce qu'il faut pour) son entretien; et quand on fait le compte (de son bien) après sa mort, (cet impôt se prélève) sur la totalité du bien (sans faire la distinction précédente). Ensuite (le lieutenant du Bâb ou le Bâb lui-même) détermine, suivant la justice, pour tout l'espace de temps qui s'écoulera jusqu'à la manifestation (de Celui que Dieu manifestera), la quotité de l'impôt sur l'héritage, au

(1) Aux dix-huit qui forment l'unité prophétique avec lui.

(2) Cette lettre est celle qui, jointe aux dix-huit, accomplit avec elles le chiffre dix-neuf. Il ne s'agit pas ici du premier Bâb, mais d'une des incarnations successives appelées ici : « Celui que Dieu manifestera. »

taux qui lui convient. Et, en vérité, il ne faut pas que vous soyez en retard (pour payer) (1).

Ensuite, le septième paragraphe après le dixième (dit) : Lorsque le produit du prix (des objets représentés par) les miskals d'or et d'argent a été remis par tout le monde en vue du nombre des lettres (dix-neuf) et des deux *Has* (2), il est révélé que le septième (de ce produit total) appartient à Dieu, et assurément (celui-ci) permet que, de toute chose possédée, sauf le nombre de Dieu (3) certainement, on donne aux pauvres de la part de leur Seigneur, et à ceux qui sont rançonnés, ou à ceux qui sont embarrassés dans leur commerce, ou à ceux qui ont besoin de quelque chose dans le voyage, et que l'on se fasse du bien l'un à l'autre. Dis : En vérité, ce qu'il y a de plus proche, ce sont les enfants et ce qui leur est nécessaire; ensuite la parenté.

(1) On voit ici la trace d'un établissement théocratique différent de l'ordre des pouvoirs civils et pouvant faire des lois dont l'origine, bien que spirituelle, a cependant action sur le domaine temporel. Cependant, c'est un fait digne de remarque que le bâbysme, contrairement aux précédents asiatiques, conçoit la séparation des deux pouvoirs.

(2) Les deux *Hâs* sont Moulla Housseïn Boushrewyèh, la première des lettres du Vivant, surnommé la porte de la Porte, *Bâb el Bâb*, et Celui que Dieu manifestera, qui est également la Porte, celle de sortie, comme Moulla Housseïn Boushrewièh est celle d'entrée. Le Bâb lui-même a cessé d'être la Porte pour prendre un rang plus élevé, après la conversion de Moulla Housseïn Boushrewièh. Il est alors devenu le *Point*.

(3) C'est-à-dire la part attribuée à Dieu qui constitue le **sixième**

En vérité, ô riches! vous tous tant que vous êtes, vous êtes les préposés de Dieu, et soyez attentifs à la fortune de Dieu (qui est entre vos mains), et enrichissez les pauvres de la part de votre Seigneur, et il n'est pas permis de mendier dans les bazars, et celui qui demande, il est défendu de lui donner, et, en vérité, l'ordre (de se considérer comme les préposés de Dieu, quant à la possession des biens du monde, s'adresse) à tous ceux qui font le commerce, et celui qui n'est pas en situation (de prendre les charges imposées par ce précepte), vous, ô les préposés à la richesse, faites parvenir (le nécessaire) jusqu'à lui !

Et, certes, elle est indispensable pour vous, la science de ce qui est (décrété) dans votre loi (savoir:) que personne ne manque de rien! En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi!

Et, en vérité, ce nombre de Dieu (le sixième des biens), lorsqu'on l'aura prélevé sur la totalité des fidèles, pour le donner à Dieu, et que, pour toute l'année, il sera recueilli, et lorsqu'il sera arrivé au plus haut taux qu'il puisse atteindre, le Point (ou tout représentant de Dieu) le prendra pour les premières et les dernières Lettres (1), et de ce que vous possédez, vous ferez part aux dix-neuf principaux dévots (que vous connaîtrez parmi vous), lorsque l'ordre (qui les fera connaître sera arrivé pour vous).

Que chacun donne le nombre *Hâ* (2) suivant ce

(1) Pour le clergé

(2) C'est-à-dire, cinq.

qu'il peut (c'est-à-dire cinq ashrefys, ou cinq krans ou cinq pouls) d'après ses ressources, à ses parents, et que les parents entre eux (se donnent), pour peu qu'ils soient croyants!

Ensuite, le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Jeûnez tous les ans pendant le mois d'Alâ (le dernier de 19 mois de l'année) et avant qui ne voient mûrs l'homme et la femme, (c'est-à-dire avant) la onzième année après leur conception (1). (Passé cette époque), si on le veut, qu'on jeûne jusqu'au coucher du soleil. Et après la quarante-deuxième année, (le jeûne) leur est remis. Pour ceux qui se trouvent entre le lever (c'est-à-dire l'âge de onze ans) et le coucher (les quarante-deux ans), certainement qu'ils jeûnent. Puisiez-vous, au jour de la manifestation, ne pas franchir les portes du feu!

Autant que vous le pourrez (dans le mois du jeûne), donnez des repas avant le lever (du soleil) et après le coucher. Et si vous croyez en celui qui sera « Celui que je manifestai », ne discutez pas à son sujet et ne mangez pas et ne buvez pas et

(1) Le Bâb autorise le jeûne pour les enfants comme pour les adultes pendant le mois d'Alâ. Mais, en faisant remarquer que les adultes pourront, s'ils le veulent, jeûner jusqu'au coucher du soleil, il donne à entendre que les enfants n'ont nul besoin de se soumettre à cette austérité, et le jeûne, pour eux, peut être réduit à quelques heures de la matinée ou même supprimé tout à fait, sans qu'il y ait faute de leur part ou de celle de leurs parents. On voit encore ici que le novateur accepte, avec répugnance et à demi, des habitudes dévotes qu'il juge trop enracinées et trop peu importantes d'ailleurs pour les heurter de front.

n'avez pas des relations de femmes (dans ces repas). (Le but qu'on doit s'y proposer est) de prendre du plaisir (à lire et à commenter) les prescriptions de Dieu; et ne tournez pas vos bouches en parlant de ces sujets sacrés, tant que vous lisez (1)!

Ensuite, le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Chaque fois que vous entendez nommer le Point (2), saluez-le (d'une formule de louange). Faites-en de même lorsque (vous entendez citer) les Lettres du vivant (les dix-neuf). Puissez-vous avoir la bonne dévotion, au jour de la manifestation de leur Seigneur!

Lorsque vous faites un récit (relatif à Dieu ou aux saints), il suffit (de faire le salut) une fois (3)! Et la veille du vendredi et le vendredi même, dites : « Gloire à toi, ô Dieu! donne le salut à la nature des sept Lettres (Aly-Mohammed) et aux Lettres du Vivant, avec gloire et élévation (4)! » Puissiez-vous au jour du jugement être convaincus de ce que vous direz-là!

Ne faites pas le salut comme (vous le faites) aujourd'hui (en l'adressant) à Mohammed et aux Lettres du Vivant. Vous serez séparés d'eux par un

(1) Comme font les musulmans, chez qui c'est une mode dévote d'abaisser les coins de la bouche, ainsi que de parler du nez et de renverser la tête en arrière en clignant des yeux.

(2) Ici, le Point, c'est Dieu.

(3) Les musulmans rigides affectent d'incliner la tête avec respect chaque fois qu'ils nomment Dieu, le Prophète ou un saint personnage quelconque.

(4) Ici il s'agit des douze Imams musulmans qui portent ce nom.

voile (au jour) de leur manifestation, dans leur dernier (jugement) (1). Si vous ne les saluez pas et si vous ne les affigez pas, certainement vous les rendrez satisfaits de vous (2). Mais (pour être dans le vrai) ne les saluez pas, faites ce que vous avez à faire (de vraiment utile, nécessaire), et celui qui salue « Celui que je manifesterai », Dieu le salue mille fois. Et de même, si vous saluez les Lettres de la vie!

LA NEUVIÈME UNITÉ

O Lui! en vérité, moi, je suis moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le plus puissant, le plus puissant! Et, en vérité, c'est à moi qu'appartient l'empire du ciel et de la terre et de ce qui est entre eux! Ce qui vient de moi arrivera à toi, à ton dernier jour, et à ton premier jour (3)!

Dis: La terre entière est magnifiée pour « Celui que je manifesterai ». Au jour de sa manifesta-

(1) C'est-à-dire: Vous n'avez aucune espèce de rapport avec eux ni avec leurs sectateurs.

(2) A quoi sert de les saluer d'une part, et de l'autre, de ne plus les reconnaître comme guides? Ils sont plus satisfaits qu'on les laisse absolument en repos. Seulement, il ne faut pas les offenser, car tant que la loi qu'ils ont prêchée au monde n'a pas été remplacée par le bábysme, ils représentaient la vérité et étaient pour le monde une source de salut.

(3) A la fin des temps et au jour où commencera l'éternité. Il y a encore un autre sens: au jour où finira la période dogmatique actuelle et où commencera l'autre période plus élevée dans la vérité absolue que viendra ouvrir « Celui que Dieu manifesterà ».

tion, vous retournerez à lui! Et si vous avez une maison et que vous y demeuriez, nous décrétons contre vous le feu! En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi (1)!

En vérité, les palais des rois sont à lui (Celui que Dieu manifestera), et, en vérité, si quelqu'un fait la prière dans ceux-ci, il est indispensable pour lui qu'il donne aux pauvres un miskal d'argent, à moins que vous ne soyez un des témoins de l'Exposition (2), priant au coucher du soleil avec une autorisation (des supérieurs). Que celui-là habite (sans scrupule) dans ces (palais des rois), s'il en a la permission.

Dis: dans les grandes assemblées, laissez vide (la place) de dix-neuf (personnes). Puissiez-vous au jour de la manifestation n'avoir pas pris le pas (sur les dix-neuf)! Cette (prescription a lieu) lorsqu'il y a de la place, sinon une seule place (vacante) vous suffira. Puissiez-vous dans ce jour de la manifestation être sauvés!

(1) Cela veut dire que si, suivant la prescription qui en est faite plus haut, vous avez dans votre maison un oratoire destiné à « Celui que Dieu manifestera », et que vous, propriétaire, ou plutôt usufruitier des biens qui n'appartiennent réellement qu'à « Celui que Dieu manifestera », vous vous permettiez de vous en servir pour des usages profanes, vous êtes damné.

(2) Un personnage ecclésiastique. Cette prescription n'est que le maintien du loyer que le roi paye aujourd'hui aux moullas pour avoir le droit de faire la prière chez lui, ce qu'il possède ne lui appartenant que par usurpation, puisqu'il n'est pas de la famille d'Aly. La prière ne serait pas légale dans un lieu ainsi possédé sans droit; mais le loyer payé à la mosquée est censé rétablir la légalité.

Ne vous en allez pas comme aujourd'hui, parlant de moi et discutant sur moi et ne me saluant pas (de formules de respect) (1). Ainsi est le premier paragraphe.

Ensuite vous lisez dans le second paragraphe: En vérité, ô médecins, craignez Dieu, et donnez des médicaments bons et bienfaisants (tels que) Dieu les a créés, et vous, ô mes serviteurs, visitez les malades.

Si quelqu'un possède une très belle écriture, (telle) qu'elle soit incomparable, qu'il écrive mille lignes (d'éloges de Dieu, du Bâb et des saints) et ce sera son testament, et certainement je tiendrai grandement compte de lui!

Ensuite le troisième paragraphe (dit): Tous les rois (bâbys) devront avoir une maison (ornée) de miroirs et leur appartenant. Ils feront écrire devant eux ce qui servira d'arguments pour (prouver) la vérité des préceptes de leur Seigneur (2).

S'ils n'aident pas (à la religion), certainement Dieu prendra vengeance d'eux par tous les moyens possibles et s'ils viennent en aide à lui (au Bâb), certainement Dieu leur accordera tout ce qu'il y a de meilleur. Dis: En vérité, je t'ai créé pour que tu donnes assistance (à la religion) et il te

(1) Cette défense est dirigée contre la passion qu'ont les Persans, les Hindous et les Arabes de parler sans terme ni mesure sur des sujets théologiques.

(2) Il est ordonné aux rois d'avoir les murailles de leurs palais couvertes de formules talismaniques bien et richement écrites. C'est exactement ce que faisaient les monarques anciens au moyen de l'écriture cunéiforme.

faudra mourir (ensuite), mais je maintiendrai ton souvenir jusqu'au jour du jugement, dans la mémoire du Créateur!

Ensuite le quatrième paragraphe (dit) : Chaque fois que vous vous reposez dans l'endroit retiré (de vos maisons), prenez plaisir à parler de Dieu, mais si vous prenez plaisir à ce qui a trait à « Celui que Dieu manifestera », certainement c'est (encore) meilleur devant Dieu que si vous prenez plaisir à vous entretenir de Lui. Certes, je l'ai exalté dans vos cœurs, par les préceptes qui le concernent, avant qu'il n'ait été manifesté (et cette glorification a été faite par) ma langue. En vérité, ô toutes choses, vénérez-le!

Ensuite le cinquième paragraphe (dit) : Il a été prescrit à tout homme de servir le Point pendant dix-neuf jours, dans (le temps de sa) manifestation (1), et cette obligation vous est remise lorsqu'il le permet. Dis: Cela est la meilleure des œuvres si vous pouvez la bien considérer!

Ensuite le sixième paragraphe (dit) : Ne prenez point le pas sur la famille dans laquelle le Point se manifeste, à la condition que ceux-là (les gens de cette famille) seront des croyants (2). Dis: Ceux-là sont les meilleurs de (tous les hommes qui sont) sur la terre; et si Dieu avait connu (quel-

(1) Tout homme est obligé d'aller pendant dix-neuf jours servir matériellement le Bâb.

(2) Toute famille qui compte parmi ses membres un des dix-neuf membres de l'Unité prophétique, ou bien un des chefs spirituels inférieurs, a droit à des respects spéciaux.

que autre famille) plus excellente dans la foi, certainement il aurait manifesté le Point au milieu de cette famille. Demandez le salut à Dieu pour le père et pour la mère (du supérieur ecclésiastique), et pour ce qui vit avec lui, et pour ce qui croit en lui parmi les chefs de sa parenté. Si vous vous conduisez bien avec tout le monde, puissiez-vous avoir connaissance (du Point) avant qu'il se manifeste, et après cela (après la manifestation), vous n'aurez aucune peine à considérer et à comprendre. (La forme du salut à adresser aux parents du Bâb est celle-ci:) C'est à toi qu'appartiennent, en vérité, ô Trésor de Dieu (ô Bâb), puis aux premiers de ta parenté, l'Exposition de Dieu et la louange de toutes choses (1). En tout temps (existe la manifestation), et avant ces temps, et après les temps!

Ensuite le septième paragraphe (dit): Tenez-vous loin de tout ce qui n'est pas de moi, et ne vendez pas et n'achetez pas ce que Dieu n'aime pas. Et, en vérité, cela vous est interdit, et ne faites pas cela. Vous qui êtes dans cette loi, écarter-vous, autant que vous le pouvez, de toute action impure.

Ensuite le huitième paragraphe (dit): Ne pre-

(1) *Toutes choses* signifie ici le prototype de toutes choses, c'est-à-dire les Lettres du Vivant, la religion même. — Il faut considérer que les mots *kull-shy*, toutes choses, ont la valeur numérique de 360, et en y ajoutant l'Elif hamzè, pour le Noktèh, pour le Bâb, on a 361, qui est le carré de 19, lequel nombre est à la fois Dieu, et l'univers et le Bâb.

nez pas de drogues (enivrantes), ni arak, ni opium, ni les choses qui sont au-dessus, et n'en vendez point, et n'en achetez point, et ne vous en occupez point, sinon dans le cas où vous prendriez plaisir à en fabriquer (1).

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Ne faites pas de prières en commun; mais visitez les temples et méditez, assis sur les bancs, sur tout ce qui plaît à Dieu, et faites des prêches; excepté dans le cas où l'on prie pour les morts, et en vérité (dans ce cas), vous prierez (ensemble) (2) pendant le temps que l'on sera réuni.

Certainement, prenez tout ce qu'il y a de bon dans vos maisons pour (le mettre) dans vos temples (domestiques), et, en vérité, fréquentez les temples (3). C'est excellent pour vous. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de Dieu, être diligents dans l'œuvre de Dieu!

Ensuite le dixième paragraphe (dit) : Autant que vous le pourrez, rendez-vous possesseurs de tous les vestiges (les livres qui traitent) du Point, quand même ce seraient des (livres) imprimés. Et, en vérité, les faveurs (de Dieu) descendent, sur celui qui les possède, comme une pluie. Dis :

(1) C'est-à-dire dans le cas où vous en auriez besoin pour l'exercice des métiers ou des arts, et je crois qu'il faut ajouter aussi : dans le cas où vous en fabriqueriez pour les vendre aux infidèles.


(2) Chacun pour soi, à voix basse et sans s'unir aux autres assistants.

(3) Il s'agit ici des oratoires domestiques. C'est la recommandation expresse des méditations solitaires.

En vérité, ô mes serviteurs, c'est le meilleur des commerces! En vérité, croyez en « Celui que je manifesterai! »

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : Certainement, purifiez vos esprits de ce qui n'appartient pas aux Lettres Sublimes (1)! Puisiez-vous ne pas pénétrer dans ces horribles réalités (2), et certes ne soyez pas d'entre eux (les infidèles)! Et celui qui peut ne s'occuper à comprendre que le bon, cela est bon pour lui. Pour vous, ayez votre attention concentrée sur ce que Dieu a manifesté, et, en vérité, il a été révélé dans la (loi du Bâb) tout ce qui a été révélé jusqu'à présent (3)!

Après l'*Elif* et le *Ya*, si (Celui que Dieu manifesterà) veut compléter le nombre de *toutes choses* (360), certainement, avec la volonté de Dieu, vous en serez témoins (4).

(1) C'est-à-dire, de tout ce qui n'a pas trait au peuple fidèle du Bâb. Les bâbys s'appellent les *Lettres Sublimes*, parce que toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toute leur vie expriment Dieu et ses envoyés, en opposition avec les lettres emprisonnées  qui représentent les gens enfermés dans l'erreur et l'infidélité, tout ce qui n'est pas bâby.

(2) C'est-à-dire le châtement certain qui attend les infidèles.

(3) La loi du Bâb contient toutes les révélations antérieures, et de plus des vérités qui n'avaient pas encore été annoncées.

(4) Ceci explique ce fait, que huit unités du livre traduit ici n'ont pas été écrites encore. Le Bâb, en abandonne la révélation à « Celui que Dieu manifesterà », et qui ainsi complétera le nombre des 19 unités formant

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : Le poil des animaux ne rend pas votre prière infructueuse ni rien de ce qui a vie. Pour vous, rendez grâces à la loi de Dieu (1).

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Ne détruisez jamais aucun écrit!

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Tous les dix-neuf ans, si vous le pouvez, renouvelez tous vos effets (2).

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Certes, il vous faut tracer le nom du Bâb sur tous vos objets. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de sa réalité, si vous êtes restés fermes dans votre foi, apporter vos hommages à l'arbre auguste (le Bâb (3) !

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ne frappez jamais personne!

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : Certes, dans l'espace de dix-neuf jours, soyez l'hôte de dix-neuf personnes, quand même vous n'auriez que de l'eau à leur donner,

l'unité de la loi. Jusque-là, le nombre de toutes choses restera incomplet. Mais ce chiffre de huit unités encore à révéler correspond à une chose qui est représentée par le chiffre 8: les huit demeures du paradis. Ces demeures ne seront ouvertes que par les huit unités qui restent à révéler, et elles sont destinées à tous les peuples du monde non encore convertis, mais qui le seront alors.

(1) Ceci est dirigé contre les idées musulmanes sur la pureté et l'impureté légales.

(2) Les vêtements, les meubles, les tentures, afin que tout soit toujours propre.

(3) Cette dénomination *d'arbre* est prise des juifs et des chrétiens.

et si vous ne pouvez pas avoir plus d'un convive (à la fois), amenez-le (cependant chez vous).

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Ne déchirez pas vos habits et ne frappez pas vos corps lorsque meurt quelqu'un d'entre vous. (Ne le faites) jamais, jamais!

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Chaque fois que vous préparez un poisson de mer ou de rivière, dites : Au nom de Dieu, le protecteur, l'Éternel ! Ensuite, mangez de tout (poisson) qui a des écailles !

LA DIXIÈME UNITÉ

Au nom de Dieu, le très grand, le très saint ! En vérité, moi, je suis moi, Dieu ! Il n'y a pas de Dieu, sinon moi, le plus parfait, le plus parfait ! En vérité, j'ai révélé dans la dixième unité que, en vérité, j'atteste que, en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu, sinon moi ! Le protecteur, l'Éternel !! dis :

(C'est ici) le premier paragraphe. Ne vous écartez pas des chiens ni d'autres (animaux), et quand même vous vous froteriez à leur poil ou à leur humidité, à moins que vous n'aimiez à vous brosser après (1).

(1) Pour les musulmans, on n'est pas impur quand on a touché un animal impur, à moins qu'il ne soit resté après vous quelques-uns de ses poils, ou bien, s'il est mouillé, que vous n'ayez gardé quelque chose de son humidité. Pour les bābys, cette impureté est abolie : mais il n'est pas défendu d'éviter la malpropreté.

Dis, dans le deuxième paragraphe: En vérité, Dieu a permis à ceux qui croient à l'Exposition, tant Lettres (mâles) que Lettres (femelles), de contempler les femmes, lorsqu'ils le veulent, et qu'elles le veulent, sauf à ce que les hommes n'assistent pas, ou que (les femmes) n'assistent pas à ce que Dieu n'aime pas dans le fait de la contemplation d'eux et d'elles, et Dieu veut qu'il soit créé entre vous et elles ce qui peut vous donner la satisfaction que vous aimez (1).

Et, en vérité, dans le troisième paragraphe (il est dit): Certes, faites le partage de ce dont vous avez hérité des biens de Dieu, de la même manière que je les ai partagés entre vous. Puissiez-vous, après avoir accompli ce que nous voulons au sujet des parts de chacun, entrer, au jour de la manifestation, dans celle-ci (la part de la félicité éternelle qui vous reviendra pour votre conduite)!

Certes, croyez à « Celui que Dieu manifestera! » Ensuite, soyez convaincus de ses préceptes.

Dis: En vérité, vos enfants hériteront d'après la supputation du *Tha* (2). Donnez à vos (filles) des portions équitables. Dis: Puissent-ils rendre grâces de ce que Dieu a prescrit pour ceux-là (les infidèles) le nombre de l'*Inimitié!*

Dis: Pour ce que Dieu a prescrit qu'il soit donné à vos femmes, d'après le calcul du *Ha* conformé-

(1) L'usage du voile et la réclusion des femmes sont abolis. Il est permis aux deux sexes de se regarder librement, mais dans la mesure et avec la réserve que doivent imposer la décence et les bonnes mœurs.

(2) C'est-à-dire en divisant par 9.

ment aux nombres *Ta* et *Fa*, partagez-le entre elles avec équité.

Dis: Pour ce que Dieu a prescrit dans la supputation de la supputation du *Za* (ز), pour vos pères (ce qui revient) aux nombres *Ta* et *Kaf* (كاف), décidez d'après la loi que Dieu (vous a tracée).

Dis: Pour ce que vos mères (ont droit d'avoir en) héritage, c'est d'après la supputation du *Waw*, nombre vain dans le calcul. Pour vous, conformez, sur ce point, votre volonté à la volonté de Dieu!

Et, en vérité, pour ce que Dieu a prescrit pour vos frères du nombre *Shyn*, d'après la supputation *Ha* (الهاء), conformez-vous à ce que Dieu a prescrit.

Et, en vérité, pour ce que Dieu a prescrit relativement à vos sœurs, du nombre *Râ* et *Mym*, d'après la supputation *Dâl*, soyez justes envers elles, suivant ce que Dieu, en vérité, a prescrit.

Et, en vérité, pour ce que Dieu a prescrit pour ceux qui vous ont instruits (et élevés), d'après la supputation *Djym* du nombre *Gaf*, accordez-le leur avec justice.

Dis: En vérité, Dieu a partagé votre héritage entre quatre degrés après les trois (premiers degrés de parenté) suivants, et en vérité, il a déterminé, par les lettres (indiquées plus haut), ces degrés (de parenté), (de façon à ce) qu'avant les quatre derniers, il y en eût trois. Cette prescription est tirée du trésor de la science (déposée) dans

le livre de Dieu; il ne sera jamais changé, ni transformé; contemplez-le en vous-mêmes!

Au jour du jugement dans lequel Dieu éclairera toutes les lettres au moyen du nombre *Hâ* (۵۱۲)(1), vous croirez et vous serez convaincus en « Celui que Dieu manifestera ».

Dis: En vérité, le quatrième paragraphe est l'essence de la Loi! Il est dans votre commencement et dans votre retour (au Créateur au jour du jugement). (Le voici:) En vérité, croyez en Dieu, celui qui est, Celui sinon lequel il n'y a pas de Dieu! Ensuite (croyez) à « Celui que Dieu manifestera », au jour du jugement, pour (produire votre retour à Dieu); ensuite (croyez) à ce qui vous a été révélé des Livres; ensuite (croyez) à « Celui que Dieu manifeste » sous le nom d'Ally (placé) avant (le nom de) Mohammed; ensuite, (croyez) à ce que Dieu a révélé (à celui-ci) d'une Exposition à la hauteur de laquelle rien (dans ce monde) ne saurait s'élever, si vous attendez votre retour de « Celui que Dieu manifestera », et si vous considérez (la vraie cause de) votre commencement!

Dis: En vérité, le cinquième paragraphe (dit): Que *toutes choses* qui méritent le nom de chose, en vérité, entrent dans l'océan des choses permises et pures, de la façon la plus complète, excepté celui qui ne croit pas à l'Exposition, et il vous a

(1) Qui produit *Hu*, Lui : c'est-à-dire que Dieu expliquera toutes choses par cela seul qu'il se fera comprendre dans sa nature infinie.

été ordonné dans le Livre que vous n'acceptiez pas, ce qu'il dit, et, en vérité, le devoir qui vous a été imposé ne sera pas modifié par ce qu'il porte en lui-même (d'oppositions et d'objections), et ne faites pas de discussions sur ce que, en vérité, Dieu, votre Seigneur, vous a commandé. Du reste, abstenez-vous de tout ce qui vous répugne!

Dis: En vérité, le sixième paragraphe (dit): En vérité, Dieu vous a défendu dans l'Exposition (de recourir) aux coups, et quand même on vous frapperait d'un coup de la main sur l'épaule. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez Dieu, et, en vérité, lorsque vous désirez de discuter les raisons et les arguments, écrivez avec la retenue la plus parfaite vos objections, et, avec la convenance la plus entière, exprimez-les! En vérité, (en agissant ainsi), vous pourrez converser avec Dieu, votre Seigneur, au jour du jugement, en conversant avec « Celui que Dieu manifestera », et avec « Celui qui aura été une porte pour arriver à lui en faveur du Créateur (le Bâb) ». Puissiez-vous ne pas avoir d'entretien avec Dieu, votre Seigneur, et ne pas commettre d'actions qui affligent Dieu, votre Seigneur, en affligeant « Celui que Dieu manifestera »; vous seriez ainsi écartés de toute compréhension et de toute appréciation (du vrai).

Dis: En vérité, le septième paragraphe (dit): Que chacun de vous donne à « Celui que Dieu manifestera » une coupe à parfums en cristal, magnifique, précieuse, au nom du Point de l'Exposition (du Bâb); ensuite prosternez-vous devant

Dieu! Faites ce présent de votre propre main et non par celle de quelqu'un qui ne soit pas vous, à moins que vous ne puissiez faire autrement.

Dis: En vérité, le huitième paragraphe (dit): Ne vous prosternez que sur du cristal! (Cette substance) contient des parcelles de la terre du premier (du Bâb), et du dernier (Boushrewyèh, la dernière des Lettres du Vivant). Cette prescription (vient) de Dieu. (Elle est consignée) dans le livre de l'Exposition. Puissiez-vous ne jamais avoir de contact avec des choses autres que celles qui sont aimées (de Dieu) (1)!

Et en vérité, dans le neuvième paragraphe, (il est dit): Que chacun possède, en objets de cristal excellents et précieux, le nombre de l'Unité (19 pièces), autant que cela lui sera possible. Et s'il ne peut (se procurer ces objets) et qu'il ne les possède pas, il lui est prescrit de donner aux pauvres dix-neuf miskals d'or: voilà ce qui a été prescrit (quant à la mesure de l'aumône), dans le livre de Dieu. Puissiez-vous être pleins de respect (pour ces ordres) (2)!

Et en vérité, dans le dixième paragraphe, (il est dit): Et que les lettres (mâles) n'attendent pas,

(1) Ces personnages, plus saints que les autres, ont été créés du cristal, la plus pure des terres.

(2) Il serait difficile de ne pas reconnaître dans cette partialité du Bâb pour le cristal une influence de la mode la plus nouvelle. Les Persans de toutes les classes raffolent de cristaux. Le roi en a des chambres remplies; il n'est pas de maison, grande ou petite, qui n'en fasse son principal ornement. Les cristaux d'Europe sont surtout extrêmement recherchés, et particulièrement ceux de Bohême.

après que les lettres femelles ont été saisies (par la mort), plus de 90 jours pour se remarier, et les lettres (femelles), après que leurs lettres (mâles) ont été saisies (par la mort), plus de 95 jours. Telle est la limite (fixée) dans le livre de Dieu! puissiez-vous la révéler! Certainement, vous rendrez témoignage que le royaume (de ce monde) et tout ce qui y est compris, certainement, retournera (à Dieu). Et si eux (les hommes) ils mettent des délais plus longs que ceux qu'en vérité Dieu leur prescrit, ou si elles (les femmes) (vont de même) au delà de ce Dieu leur a prescrit, bien que pouvant (obéir) et en ayant la faculté, il leur est ordonné (aux hommes) de donner aux pauvres 90 miskals d'or, et (aux femmes) de donner aux pauvres 95 miskals d'or, si cela est en leur pouvoir, et si cela ne l'est pas (la dette leur) est remise, à eux et à elles, et Dieu ne demande de chacun qu'amour et contentement. Puissiez-vous rendre grâces dans la satisfaction (que vous donne) l'Exposition!

Et, en vérité, le onzième paragraphe (dit): En vérité, ceux qui composent un livre (1) doivent écrire en tête: « Il n'y a pas de Dieu sinon Dieu! » et, à la fin, (il faut mettre): « Il n'y a pas de garantie, sinon (par celui qui a pour nom) Aly avant Mohammed. » Puissiez-vous, au jour que Dieu manifestera, avoir des convictions comme celles-là! Alors, (lorsque vous aurez suivi les rè-

(1) Ou un écrit quelconque.

gles indiquées ici), vous serez bien conduits dans (l'écrit que vous aurez tracé) !

Et, en vérité, le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : Vos enfants, il n'y a pas à leur égard d'obligations (du genre de celles qui vous ont été prescrites dans l'enterrement) de vos morts avant que n'ait soufflé en eux l'esprit (de vie) (1), et, après que (cet esprit) a soufflé, s'ils sont descendus (du sein de leurs mères) vivants, alors, en vérité, vous, il vous faut leur appliquer les obligations de vos morts. — Mais, s'ils naissent morts, vos obligations sont levées, ainsi que toutes prières pour eux, et que ni leurs pères ni leur mères ne les approchent (ne prennent part à leur sépulture) afin de ne pas s'affliger, et s'il n'y a personne qu'eux (pour ensevelir l'enfant, alors ils peuvent le faire) ; la miséricorde est de Dieu ainsi que la douceur est dans le Livre. Puissiez-vous compter les jours (que) Dieu (manifestera) !

Et, en vérité, le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Il vous a été permis par l'Exposition de vous organiser par unités distinctes (19 par 19) afin de pouvoir vous distribuer entre vous les nombres du Vivant. Puissiez-vous vous honorer, par cette situation, devant Dieu, votre Seigneur !

Dis : En vérité, le Point (le Bâb) est la marque de l'arbre sublime ; puis le Vivant (les dix-huit) est la marque de la première (source) de la vie !

(1) Il ne faut faire aucune funéraille aux enfants morts.

Approchez-vous vous-mêmes (car tous vos efforts), de cet état! Puissiez-vous, au jour du jugement, ne pas être séparés par un voile de « Celui que Dieu manifestera », et ensuite de la première (source) de la vie!

En vérité, celui que « Dieu manifestera », lorsqu'il se manifestera, ce sera sous la forme du Point (d'un Bâb) ou (sous celle des Lettres) du Vivant (sous les formes de dix-huit prophètes ou de l'un de ces prophètes). Et, en vérité, ce (dernier) proviendra de la Vérité, de la part de Dieu. Il n'y aura pas de doute en lui. En vérité, nous croirons tous en lui. Et, en vérité, (la source) première de la vie (est manifestée) soit qu'elle se présente sous la forme (des dix-huit Lettres) du Vivant, soit que ce soit sous celle du Point (du Bâb). Et (dans tous les cas), en vérité, ces (manifestations) sont les noms primitifs (de Dieu par lequel s'opèrent toutes choses). En vérité, nous croyons tous en eux (en ces noms)!

Et, en vérité, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : que Dieu a prescrit à vos pères et à vos mères de vous entretenir depuis votre naissance jusqu'à la dix-neuvième année d'une façon complète, et (il vous a prescrit), à vous, que vous les entreteniez jusqu'à la fin de leur vie dans le cas où ils ne pourraient pas le faire eux-mêmes, et, (Dieu leur a prescrit) de vous entretenir lorsqu'ils le peuvent, et que vous-mêmes n'êtes pas sur la terre du nombre de ceux qui le peuvent (faire). Cette (prescription a lieu) pour que tous

les croyants restent en dedans des obligations de leur foi, et si quelqu'un d'entre eux s'en trouve séparé, alors, en vérité, vous, pardonnez-lui, et celui qui est séparé des obligations (imposées par) Dieu sur (le sujet traité ici), certes, il est indispensable pour lui, que, chaque année, il donne 19 mikals d'or dans le chemin de Dieu; (c'est) de règle (étroite) dans le Livre de Dieu. Puissiez-vous vénérer (Dieu)!

Et, en vérité, le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Ne chevauchez pas sur les vaches, et ne leur faites porter aucun fardeau, si vous croyez à Dieu et à ses préceptes; et ne buvez pas le lait de l'ânesse, et ne lui imposez pas, ainsi qu'aux animaux autres que l'âne, d'autres charges que celles qui sont proportionnées à ses forces. C'est là ce que, en vérité, Dieu a ordonné! Puissiez-vous le respecter!

Et ne chevauchez sur aucun animal si ce n'est avec la selle et l'étrier, et n'en montez aucun que vous ne puissiez être en parfaite sûreté sur son dos et, en vérité, Dieu, certes, vous interdit cela d'une interdiction très grande!

Ne mettez pas les œufs en contact avec quoi que ce soit qui puisse les gâter avant leur cuisson. C'est l'œuf que, en vérité, Dieu a déterminé pour être la nourriture du Point primitif au jour du jugement et (la nourriture) de ceux qui étaient avec lui (1)! Puissiez-vous rendre grâces! Et, en

(1) Dans sa captivité à Mekou, le Bâb et ses compagnons se nourrissaient principalement d'œufs.

vérité, s'il se montre dans l'œuf quelque peu de sang, (l'œuf n'en reste pas moins) licite pour vous, et, en vérité, il est pur, et (si) vous ne le mangez pas, par simple dégoût, il n'y a pas de mal). Puissez-vous ne jamais contempler quelque chose de plus répugnant!

Et ne vous embarquez pas sur un navire, à moins que vous ne possédiez pas dans votre fortune assez de moyens (de vivre), et ne disputez pas (quand vous serez embarqué), et ne faites pas de querelles, et accordez-vous les uns avec les autres, comme l'âme avec l'esprit.

(Dieu) a prescrit à ceux qui président à la manœuvre dans les vaisseaux d'avoir la haute main sur ceux qui sont embarqués au nombre de ceux qui naviguent dans ce (même vaisseau), pendant le temps que ceux qui sont dans le vaisseau sont ballottés (par les vagues), et vous, pendant ce temps (que le vaisseau est agité), ne vous tenez pas debout et demeurez assis à votre place; et que ce ne soit pas une place où il y ait sujet d'éprouver de la crainte, quand on s'y est établi. Et vous, de même que vous vous appuyerez (fermement) par le dos à votre place, de même, dans une autre place (que vous choisirez pour vous étendre et vous coucher), établissez-vous (solide-ment). Et ne vous laissez pas aller en arrière, ne vous étendez pas dans le vaisseau, sinon suivant la mesure où vous (savez) certainement (que vous) pouvez (le faire sans inconvénient).

(Mais) tout ce que Dieu a prescrit (comme rè-

gle) indispensable dans les voyages, est abrogé pour tous ceux qui (habitent) au delà de la mer. En vérité, ceux-là ne peuvent pas faire le voyage par terre, et il leur est permis d'aller par mer. En vérité, ils prendront parmi eux-mêmes un chef pour conduire le pèlerinage. Et ils payeront pour celui-là tout ce qu'il dépensera de son bien, afin qu'il puisse les ramener (chez eux). Le pèlerinage accompli, ils (lui) donneront dans la mesure de leurs moyens, et s'ils ne peuvent pas (donner assez), ce qui manquera leur sera remis. Ils donneront aussi (au conducteur) une part dans tous les profits de commerce qu'ils feront.

En vérité, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : (Dieu) a prescrit que tout roi de la terre donnera par année 140 miskals d'or (1) ; puis tout grand-vézyr, 290 miskals ; puis tout gouverneur de premier rang, 160 miskals ; puis tout grand personnage religieux, 280 miskals. En vérité, ils ont affligé « Celui que Dieu manifestera » (2) ; dès lors, certes, ils devront lui solder (les amendes prescrites) de leur propre main, et à lui-même, au jour de sa manifestation. Alors, ils n'affligeront plus, dans ce moment où tous les hommes se dresseront debout, le mandataire de

(1) $5 \times 19 = 140$.

(2) C'est un lieu commun de la dogmatique orientale, que tout souverain ou prince est un instrument de violence et un méchant. S'il se repent, c'est un pénitent et il est traité comme tel ; mais il ne cesse jamais, quelque bonne œuvre qu'il puisse faire, d'être en dehors du droit, absolument comme l'était, à un autre point de vue, le *bon tyran* des villes grecques dans l'antiquité.

leur Seigneur. Puissent ceux-là (qui payeront convenablement les amendes indiquées) être créés à nouveau dans le (sein de) l'Exposition, dans des places où ils auront la récompense de ce qu'ils auront fait auparavant; ils agiront dans la (voie de la) vérité! En vérité, ô vous (hommes), si vous ne croyez pas à « Celui que Dieu manifestera », (au moins) ne l'affligez pas. Et, en vérité, dans ce jour de résurrection générale, ceux-là qui croient au Point premier (au Bâb), il n'existera pour eux aucun chagrin dans (la voie de) l'Exposition, et tous, à la (grande) résurrection dernière, apparaîtront avec leur âme et leur esprit. Mais ceux-là (qui ne croient pas), assurément, ils seront séparés (des croyants), parce qu'ils se sont rangés à ce que Dieu n'aime pas, (ainsi qu'il est déclaré) dans l'Exposition. Pour vous, en vérité, ne les imitez pas et ne vous éloignez pas de la miséricorde de votre Seigneur, en ne donnant pas à « Celui que Dieu manifestera » ce que Dieu vous a prescrit (de lui donner) dans le Livre. Ne l'affligez pas et ne mettez pas de doute en lui, lorsque vous entendez (exposer ses préceptes) et ne vous posez pas vous-mêmes comme sages, (comme contradicteurs) entre lui et ceux qui acceptent l'Exposition, dans le but de les détourner des préceptes (du Bâb). Se porter témoin devant ceux à qui l'Exposition a été donnée (pour les détourner de la foi), c'est une chose désastreuse pour vous et pour eux. Puis, lorsque vous croyez et que vous n'en portez pas témoignage, c'est désastreux pour

vous et sans inconvénient pour eux, et alors, vous ne lui faites aucun chagrin (à celui que Dieu manifestera).

Et si (Celui que Dieu manifestera) promulgue un (nouveau) précepte dans cette résurrection (générale), certainement il (en) établira la vérité pour tout ce qui est sur la terre, sans exception aucune; mais tous (les hommes) reparaîtront (à la vie) dans les préceptes de leur religion (antérieure) et dans leurs règles (jadis prescrites) et les professeront. Mais ils ne feront apercevoir dans cette œuvre rien qui soit solide quant aux preuves, et, certainement, les prescriptions de leur Seigneur témoigneront contre eux et les réduiront (au silence). Certes, ils chercheront à s'aider par leurs préceptes, et, jour et nuit, ils se fatigueront (à chercher des arguments), et certainement eux-mêmes et tout ce qui est d'eux-mêmes, ils l'épuiseront. Et ils penseront qu'en vérité, eux, ils sont dans la droite voie. Pour vous, en vérité, ô vous qui possédez l'Exposition, ne vous mettez pas derrière un voile, comme ceux-là!

Et, en vérité, le septième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô possesseurs de l'Exposition, conduisez-vous de telle façon, envers ceux qui partagent votre foi, que vous ne preniez le vêtement de personne ni rien de ce qui lui appartient (1) et si (ceux qui sont sous votre conduite) prennent (quelque chose à leur prochain), leurs

(1) Comme gage, et encore moins par violence.

femmes leur sont interdites, (mais) les vôtres (vous le sont également) pendant 19 jours, et si (malgré cette défense) vous vous en approchez, il vous est certainement prescrit par le livre de Dieu (de donner) 19 miskals d'or que vous remettrez aux témoins de l'Exposition (aux membres du clergé) qui les donneront à celui auquel le vêtement a été pris, ou toute autre chose qui lui appartenait. Puissiez-vous craindre Dieu, et ainsi guider ceux qui sont sous votre conduite (de façon à ce) qu'ils ne fassent jamais de violence à personne! Puissiez-vous, au jour du jugement, n'avoir pas de différends avec les compagnons de « Celui que Dieu manifestera! »

Faites les choses de telle sorte, sur toute la terre, que vous établissiez un ordre (parfait) pour les habitants et les bazars et les différents endroits, et placez chaque corps de métier dans un lieu à lui, distinct (du quartier d'un autre métier) afin que deux corps de métiers ne soient pas confondus ensemble, mais qu'ils soient tous chacun à leur place, et que tous les métiers soient rassemblés dans une seule localité suivant une organisation excellente. Et, certes, faites les choses en telle sorte que tous les métiers soient exercés dans des caravansérails (et non pas dans les bazars), et, en vérité, cela est plus profitable et meilleur, pour peu que vous le compreniez (1)!

(1) Cela vaut mieux, en effet, parce que dans le bazar, le marchand ne peut avoir que sa boutique, tandis que dans le caravansérail, il a sa boutique, ses magasins et son lo-

Dis: En vérité, le huitième paragraphe après le dixième (dit): Et ne faites pas qu'on retranche de la personne de qui ce soit la valeur d'un cheveu, ou (quoi que ce soit) qui le diminue en quelque chose après que Dieu a terminé (comme il l'a trouvé bon) la création de son extérieur. Cette prescription est au livre de Dieu. Puissiez-vous ne faire de peine à personne, et quiconque retranche quoi que ce soit du corps d'un autre, ou change en lui la couleur (par le sang extravasé), et, si peu que ce soit, ou souille son vêtement, ou cherche à lui faire du mal, assurément, Dieu lui interdit sa femme pendant dix-neuf mois, suivant le livre de Dieu, et certainement, il lui est imposé, s'il passe les limites de Dieu, (une amende de) 95 unités (miskals) d'or! Puissiez-vous être pleins de respect (pour ce précepte) et ne faites pas et ne faites pas faire, et ne prenez pas plaisir (à ce qu'on fasse violence), et enfin, ne violentez personne comme de la moutarde, si vous êtes croyants à Dieu et à ses préceptes; et si vous n'êtes pas croyants à Dieu et à ses préceptes, conduisez-vous pourtant (de manière) à ne pas troubler votre

gement personnel. Il n'a donc pas à perdre de temps pour aller et venir; il reste avec sa famille qu'il surveille et conduit, au lieu de l'abandonner pendant des journées tout entières, et peut surveiller aisément tout son bien. Mais les caravansérails sont beaucoup plus chers à établir que les bazars, parce qu'ils nécessitent des constructions plus compliquées. Comme elles sont aussi beaucoup plus somptueuses, on voit que le Bâb poursuit ici sa recherche d'une véritable reconstitution économique dans la société qu'il veut fonder.

propre existence, et certes, vous, avant votre création, vous étiez devant Dieu, une goutte d'eau extraite du limon, et vous retournerez à n'être qu'une poignée de terre, et (en conséquence) ne recherchez et n'aimez rien en dehors de ce qui peut satisfaire vos semblables et dirigez par des vues élevées votre existence dans vos actes, et ne portez la destruction dans aucune existence après que Dieu a complété sa forme (1) !

En ce que vous voulez (obtenir) de gloire des jours (qui vous sont) comptés ou de richesses des jours (qui vous sont) comptés, en vérité, tous ces (jours) seront retranchés de vous, et vous, après votre mort, vous entrez dans le feu. Alors vous seriez reconnaissants si vous n'aviez pas été créés et si vous n'aviez pas trafiqué du chagrin à l'endroit de vos semblables. Si vous avez été sages dans votre existence, soyez-en reconnaissants. En vérité, c'est peu de chose que ce que vous comprenez.

Dis: le neuvième paragraphe après le dixième (dit): Il n'y a pas de précepte de Dieu, et Dieu n'a rien révélé sinon dans (le but de) la glorification de « Celui que Dieu manifestera. » Lorsque vous exécutez les prescriptions et les prohibitions

(1) Ce paragraphe contient (entre autres choses) l'abolition de la circoncision. Mais il est vraisemblable que les bábys auront peine à obtenir ce résultat, car les Nossayrys qui considèrent aussi la circoncision comme tout à fait inutile, la pratiquent cependant et y tiennent beaucoup comme usage.

de sa grandeur, vous cherchez la grandeur de Dieu, et vous êtes (complètement) séparés de toutes les œuvres du monde!

FIN



1871

...

...

...

...

...

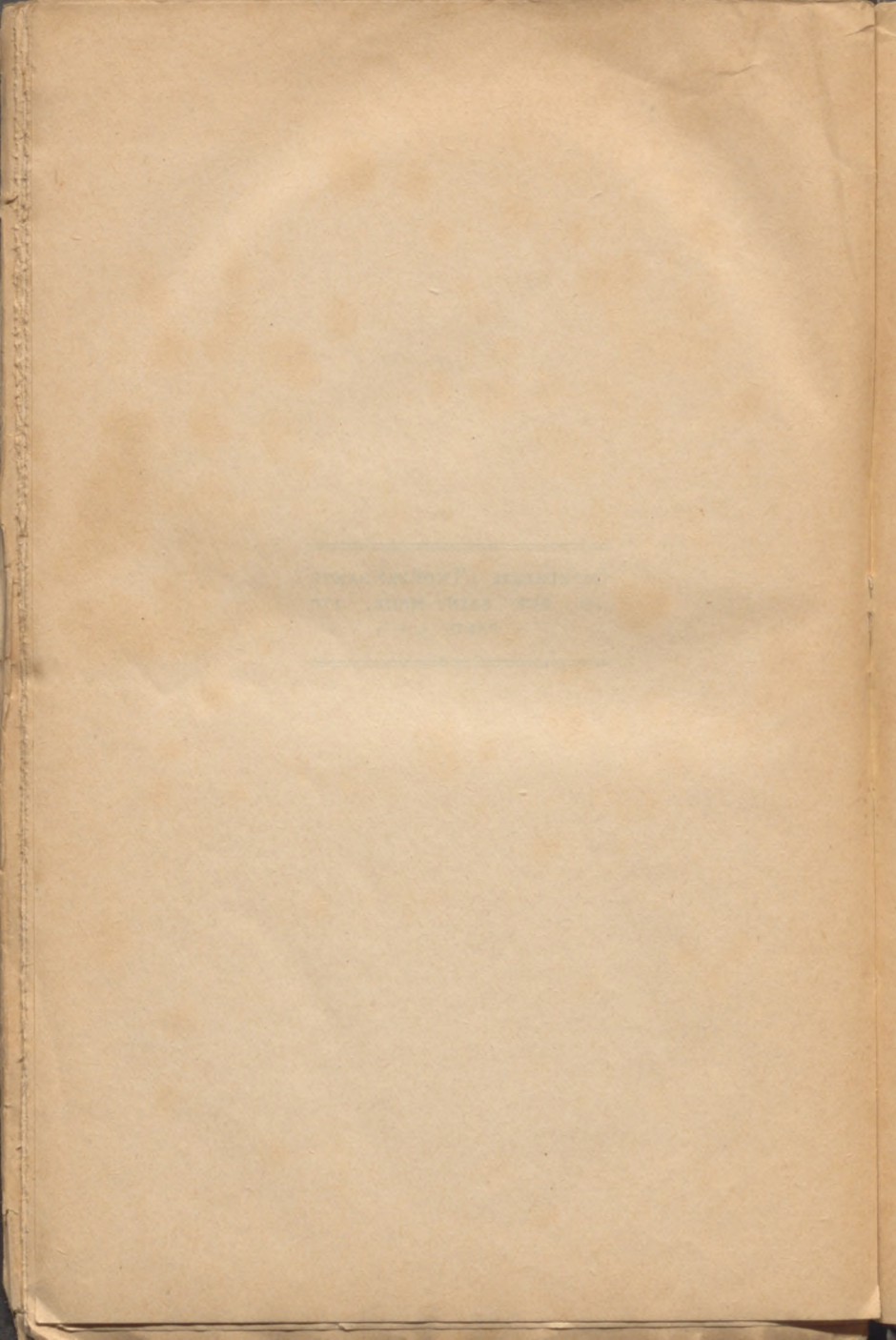
TABLE DES MATIERES
DU TOME SECOND

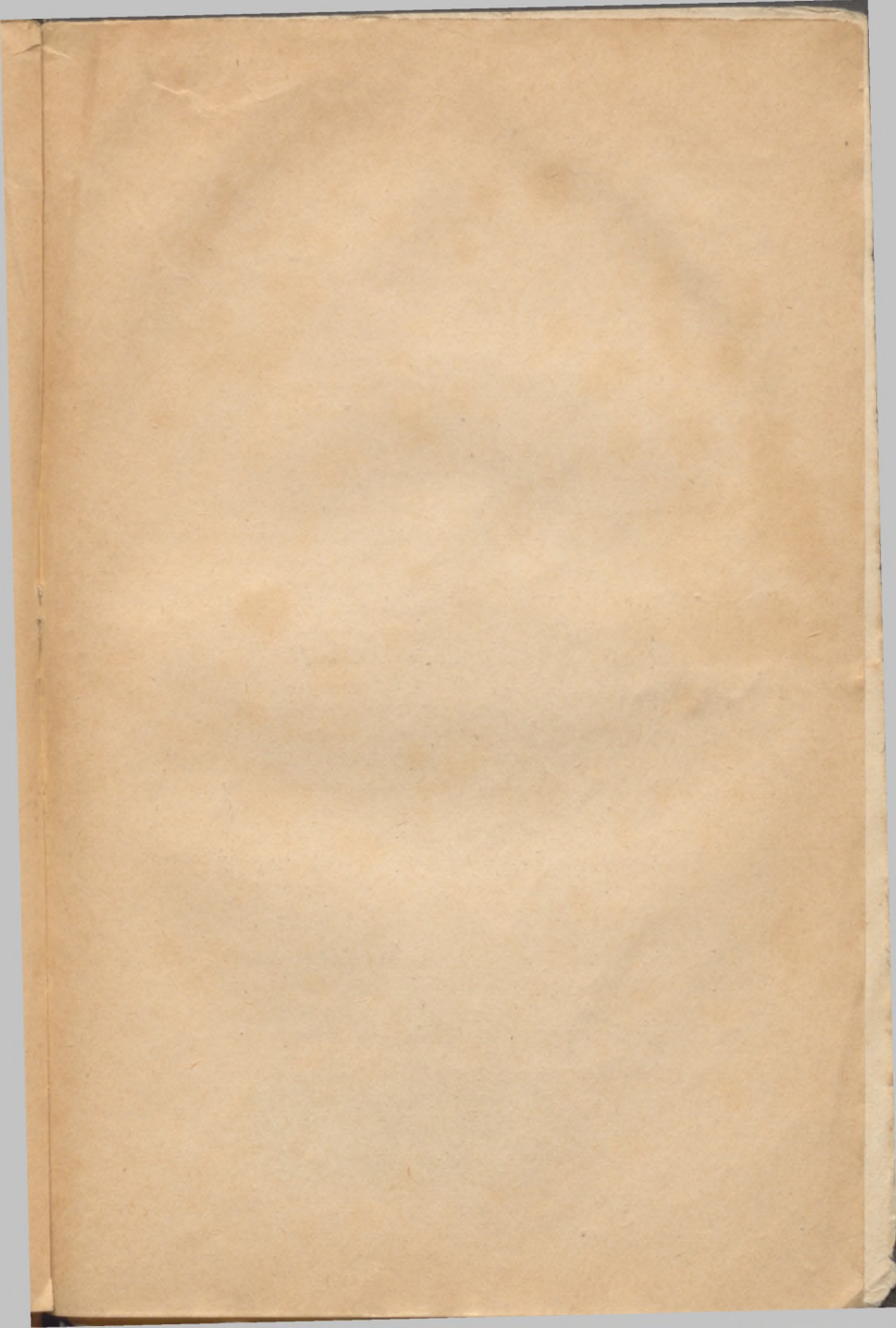
Chapitres	Pages
XI. — Attentat contre le roi.....	1
XII. — Les livres et la doctrine des Bâbys..	43
XIII. — Le théâtre en Perse.....	103
XIV. — Les tekyèhs ou théâtres.....	129
XV. — Les noces de Kassem.....	157
XVI. — Autres compositions théâtrales.....	195
APPENDICE. — Le livre des Préceptes.....	219

TABLA DES MATIERES
DU TOME SECOND

Page	Chapitre
1	Le premier chapitre de ce volume
43	Le second chapitre de ce volume
103	Le troisième chapitre de ce volume
137	Le quatrième chapitre de ce volume
157	Le cinquième chapitre de ce volume
195	Le sixième chapitre de ce volume
217	Le septième chapitre de ce volume

IMPRIMERIE L'INDÉPENDANTE
110, RUE SAINT-MAUR, 110
- - - - PARIS - - - -

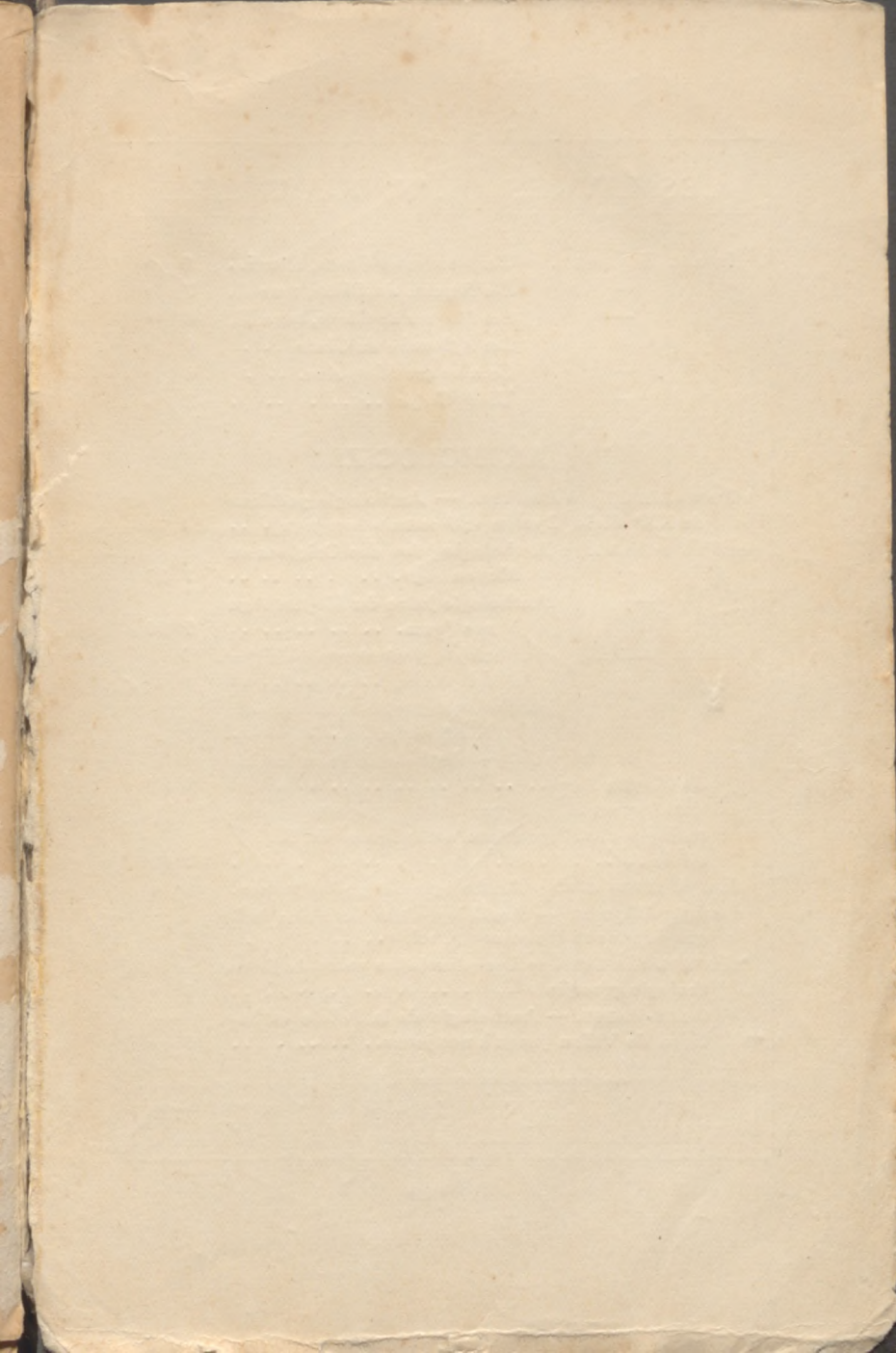




Biblioteka Główna UMK



300049671164



propre existence, et certes, vous, avant votre création, vous étiez devant Dieu, une goutte d'eau extraite du limon, et vous retournerez à n'être qu'une poignée de terre, et (en conséquence) ne recherchez et n'aimez rien en dehors de ce qui peut satisfaire vos semblables et dirigez par des vues élevées votre existence dans vos actes, et ne portez la destruction dans aucune existence après que Dieu a complété sa forme (1) !

En ce que vous voulez (obtenir) de gloire des jours (qui vous sont) comptés ou de richesses des jours (qui vous sont) comptés, en vérité, tous ces (jours) seront retranchés de vous, et vous, après votre mort, vous entrerez dans le feu. Alors vous seriez reconnaissants si vous n'aviez pas été créés et si vous n'aviez pas trafiqué du chagrin à l'endroit de vos semblables. Si vous avez été sages dans votre existence, soyez-en reconnaissants. En vérité, c'est peu de chose que ce que vous comprenez.

Dis: le neuvième paragraphe après le dixième (dit): Il n'y a pas de précepte de Dieu, et Dieu n'a rien révélé sinon dans (le but de) la glorification de « Celui que Dieu manifestera. » Lorsque vous exécutez les prescriptions et les prohibitions

(1) Ce paragraphe contient (entre autres choses) l'abolition de la circoncision. Mais il est vraisemblable que les bābys auront peine à obtenir ce résultat, car les Nossayrys qui considèrent aussi la circoncision comme tout à fait inutile, la pratiquent cependant et y tiennent beaucoup comme usage.

de sa grandeur, vous cherchez la grandeur de Dieu, et vous êtes (complètement) séparés de toutes les œuvres du monde!

FIN





LES LIVRES

ROMTORU

ISRAEL ZANGWILL

- | | | | |
|---|--|---|---|
| — | <i>Les Réveurs du Ghetto</i> , tome II. | 7 | » |
| — | <i>Les Réveurs du Ghetto</i> , tome III. | 6 | » |
| — | <i>Les Affranchis du Ghetto</i> | 6 | » |
| — | <i>Ce n'est que Mary-Ann.</i> | 6 | » |
| — | <i>'Had Gadya</i> | 2 | » |

ANTHOLOGIES

- | | | |
|--|----|----|
| ROBERT DE LA VAISSIÈRE. — Anthologie poétique
du XX ^e siècle (2 volumes; 9 portraits hors texte). . . | 14 | » |
| EDMOND FLEG. — Anthologie juive des Origines au
Moyen Age. | 7 | 50 |
| — Anthologie juive du Moyen Age
à nos jours. | 7 | 50 |
| RAOUL ALLIER. — Anthologie protestante (XVI ^e et
XVII ^e siècles) | 6 | » |
| — Anthologie protestante (XVIII ^e
et XIX ^e siècles). | 7 | » |
| MAURICE BEAUFRETON. — Anthologie franciscaine
du Moyen Age | 8 | 50 |
| HENRI BREMOND et CHARLES GROLEAU. — An-
thologie des Prosateurs catholiques du XVIII ^e
siècle | 7 | 50 |
| JEAN CHUZEWILLE. — Anthologie des poètes russes. | 6 | » |
| DUMONT-WILDEN. — Anthologie des écrivains bel-
ges (Poètes et Prosateurs) (2 vol.) | 12 | » |
| GABRIEL SÉAILLES. — Les plus jolies roses de l'An-
thologie grecque | 6 | » |
| VALLERY-RADOT. — Anthologie de la Poésie catho-
lique de Villon jusqu'à nos jours. | 6 | » |

ÉDITIONS G. CRÈS & C^{ie} 21, Rue HautefeuillePARIS (VI^e)